

n. 4 13910

MAURICE DES OMBIAUX

JEUX DE CŒUR



ORNEMENTATION
D'AUG. DONNAY

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
PLACE SAINT-MICHEL, 4



A. L. Deschamps

Corduaal Gommeage

M. des ombreux

JEUX DE CŒUR

MAURICE DES OMBIAUX

JEUX DE CŒUR



ORNEMENTATION
D'AUG. DONNAY

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
PLACE SAINT-MICHEL, 4

DU MÊME AUTEUR :

MES TONNELLES, contes de la Thudinie, épuisé.
Une nouvelle édition paraîtra prochainement.

HISTOIRE MIRIFIQUE DE SAINT DODON,
roman, chez Paul Ollendorff, Paris.

A Elisabeth Wesmael

AMOUR D'ENFANT



QUEL beau soir ! auprès de la petite ville
patriale perdue dans la verdure assom-
brie, piquée çà et là de fleurs d'or ! Ma fenêtre
est large ouverte sur la nuit somptueuse. Les
arbres, les grands arbres dont le feuillage
frisselisse, rêvent, sous les rayons des étoiles,
qui scintillent entre leurs branches. De lumi-
neux archets, partis de milliers de constella-
tions, se promènent, discrets et lents, sur
d'invisibles harpes. Le murmure de la tendre
nature monte, berceur et troublant, comme
l'âme même des choses. Il se glisse avec une
douce brise, il m'entoure de caresses légères,
comme si de frêles et chères mains me frôlaient,
onctueuses, bienfaisantes. Je baigne dans une
atmosphère d'amour. C'est l'heure du songe et

du mystère, où palpitent les secrets éternels. C'est l'heure de la science sublime. Je me livre aux choses, je me laisse aller à la douce ivresse de vivre en elles et par elles, au bonheur de me sentir étreindre, de me pâmer sous les baisers dont elles brûlent et rafraîchissent tour à tour mon visage.

La nuit entre chez moi comme une femme voluptueuse qui, tant de fois, m'a pris dans ses bras irrésistibles. Le désir qu'elle renouvelle sans cesse en prenant les aspects les plus divers, la rend à chaque instant inconnue, de sorte que son charme semble n'avoir jamais eu de commencement et ne peut avoir de fin. O nuit, grande nuit, éternelle victoire, possède moi tout entier. Emporte-moi dans l'atmosphère radieuse des félicités souveraines et infinies, avec le cortège de pierreries qui te parent, celles dont le ciel en fête te couronne et celles que l'oiseau égrène en ton honneur dans le recueillement heureux de la nature.

Tu traînes avec toi des parfums qui exaltent les sens et les calment tour à tour. Ton charme se rajeunit de cette succession de désirs toujours satisfaits et toujours renouvelés, divine Galatée ! Mais tu donnes ce soir une impression si totale de bonheur, qu'une volupté nouvelle, inconnue, vient caresser mon rêve enchanté, celle de m'abîmer en toi, de ne jamais plus te quitter, de m'enfuir avec toi dans les pays innombrables et pleins de merveilles que tu visites sans cesse, les parant d'une beauté dont jamais je ne pourrai contempler l'étendue et l'éternité.

Voilà que par une de tes grâces, tu peuples de tout un monde de légendes et de symboles le coin de mon enfance et tu te plais à me montrer sous un aspect nouveau tout ce que j'ai vécu. Tu me rends sublimes les êtres que j'ai aimés et qui m'ont souri et tu répands sur ma vie des couleurs de toutes les gammes, depuis les gris et les bleus recueillis de mes

ciels simples, jusqu'aux teintes les plus éclatantes. Un tel amour me pénètre que j'ai comme une crainte vague d'y survivre, s'il y a quelque place pour une crainte dans les charmes troublants dont tu nous remplis.

Nuit qui me fais revivre toute une vie magnifiée, telle que je l'aurais vécue si je la souhaitais maintenant, nuit qui me combles en toutes joies, de quels champs, de quels rivages léthéens, de quels bords fleuris de jeunesse viennent tes parfums ?

Et quoi, de quel lointain secret m'entretiens-tu ? J'entends une chère voix qui me dit l'attrait irrésistible de tes voluptés et comment, s'étant livré à toi, tu pris cet ami dans tes bras secourables et maternels et l'emportas dans ton royaume d'éternel amour ; et je me sens enivré comme si j'avais respiré de troublants jasmins, à ce souvenir. Ce cher enfant ! Après l'avoir oublié tant d'années, voici que les feuillages chuchoteurs et les brises enchan-

teresses me rappellent sa jeunesse éclatante et me le font aimer à travers les sublimités dont la nuit transporte mon cœur rajeuni.

* * *

Vers l'âge où bientôt, dans l'âme de l'enfant, commencera de fermenter une tumultueuse jeunesse, où bouillonneront les désirs encore indéterminés, vagues, on me mit au collège. J'arrivai au pensionnat un jour où les élèves étaient à la promenade. On me donna aussitôt un compagnon qui était entré une heure avant moi seulement et qui s'ennuyait, seul dans la grande cour déserte. Ensemble, nous entreprîmes un voyage de reconnaissance à travers ce vieux moutier qui allait borner quelques années de notre vie. C'était un ancien couvent d'oratoriens, avec des jardins, des cours, des préaux nombreux, d'immenses dortoirs pleins de vieilles boiseries noires, des coins et des recoins, des salles et des salles interminables traversées de grosses poutres sculptées.

Mon copain était un dadai qui avait des cheveux d'un blond malade, des yeux d'albinos et une bouche de lapin avec des incisives qui avaient de la peine à ne pas se montrer, même quand les lèvres voulaient se fermer. Bien qu'un peu plus âgé que moi, il devait entrer dans une classe inférieure de deux années à la mienne, ce qui provoquait chez moi un léger dédain. Il était d'une nature molle. Je le jugeai incapable d'enthousiasme, n'ayant guère d'autre fierté que la petite vanité bourgeoise de ses parents, dont il ne cessait de me parler.

Après que nous eûmes exploré notre nouvelle demeure, jusqu'à la salle de gymnastique située au bout du jardin donnant sur les remparts, qui avait dû être autrefois une écurie et un grenier à foin, et où mon camarade ne sut faire aucun tour de voltige, nous revînmes à la cour où je lui proposai une partie de paume. Mais il était si maladroit que je n'eus aucun plaisir à jouer avec lui. Il me fit déplorer cette solitude et

exaspéra mon impatience de voir revenir mes futurs camarades de la promenade.

Enfin, le beffroi sonna quatre heures. La cloche, alors, au haut de l'élégant campanile ajouré, se mit à gambader, bondit, à grands coups, éparpillant des papillons bleus sur le velours du ciel. Elle tintait joliment la cloche amie. On eut dit un gamin qui agitait sa toque en signe d'allégresse. Elle était joyeuse et folle de libérer les malheureux qui avaient passé leur après-midi en retenue. Ils s'échappèrent de la salle où ils avaient copié leurs pensums, en poussant des cris de joie, comme une volée de moineaux sortis de la cloche pour venir s'abattre dans la cour, y sautiller en piaillant.

Aussitôt après, un grand brouhaha se fit entendre. Mes nouveaux compagnons, rentrés de leur excursion, se précipitèrent en tourbillons dans la tourelle dont l'escalier en colimaçon les amenait jusqu'à nous, et dévalèrent dans la cour. Ils avaient les joues roses et même

violettes et le nez rouge. Gourds, avec cette gaucherie qu'ils ont presque tous pendant leur croissance, ils ne savaient que faire de leurs bras et de leur corps, quand ils ne s'agitaient pas en des courses ou des jeux. Beaucoup d'entre eux avaient la démarche lourde des paysans, des yeux rêveurs, étonnés et somnolents de terriens. Les pantalons devenus trop courts ne couvraient pas les chevilles et laissaient voir les œillets de cuivre brillant des souliers. De même, les manches n'arrivaient pas jusqu'aux mains. Presque tous étaient à l'étroit dans les vêtements qui menaçaient d'éclater. Au repos ils avaient l'air d'être des caricatures. Mais il y en avait quelques-uns qui étaient très éveillés et paraissaient ne savoir jamais rester en place.

L'un deux, rouge de plaisir, faisant tournoyer la plaque attachée à son poignet par un lacet de cuir arriva, un peu chimérique avec cette roue qui paraissait faire partie de lui-même, et cria à ceux qui avaient été retenus : « Nous avons

gagné, nous avons gagné ! » Puis avisant les deux nouveaux qui le regardaient avec étonnement : « Nous avons gagné la grande partie à la balle. » Ah ! qu'il en était joyeux. Il s'éloigna de la même allure rapide, comme un météore.

L'attitude de mon premier camarade acheva de me détacher de lui ; car il venait de traiter de fou, à voix basse, le beau jeune homme qu'une simple partie de paume avait pu rendre si radieux.

Nous fûmes bientôt entourés, car l'arrivée de nouveaux excite toujours une curiosité qui fait les frais de toute une semaine. On nous posa une foule de questions. Les sympathies s'esquisèrent vite et chacun de nous s'en fut avec le groupe à qui il plaisait le plus et auquel il trouvait le plus d'intérêt.

Je remarquai rapidement que ceux avec qui je me trouvais étaient des amis du jeune homme qui nous avait annoncé si bruyamment sa victoire, tandis que ceux qui s'en étaient allés

avec mon compagnon des premières heures manquaient d'aménité envers lui.

L'heure sonna du repas. Nous entrâmes au réfectoire carrelé de rouge et blanchi à la chaux. Deux grandes tables s'étendaient parallèlement, avec leurs bancs bruns, dans la longueur de la salle. Un grand crucifix était adossé à la vieille cheminée ornée de moulures et, dans les murs, béaient des niches, veuves de leurs saints. Après la prière, on s'assit pour manger des tartines épaisses comme deux doigts, que l'on trempait dans une mixture brune composée de plus de chicorée que de café. J'eus la joie d'être à proximité de celui pour qui j'éprouvais déjà de l'admiration et qui était, d'ailleurs, et de beaucoup, le plus vivant de cette bande de gamins en plein âge de turbulence.

Le directeur, un petit homme trapu, grisonnant, à tête de bouledogue, arriva à la fin du goûter. Sa bouche était veuve d'une incisive et par le trou qu'elle avait laissé, s'échappaient de

petites bulles blanches de salive lorsqu'il parlait ou lorsqu'il aboyait, car c'était plutôt sa manière de s'exprimer.

Il chargea Léon de me promener durant l'étude du soir à laquelle je ne devais point assister, n'ayant à m'occuper de devoirs ni de leçons. Léon était précisément le jeune homme que je considérais déjà comme mon meilleur ami, dans ce lieu de réclusion où j'arrivais étonné et un peu déconcerté. Nous devions être tous deux dans la même classe ; ce fut la raison pour laquelle nous échut cette aubaine, moi d'être avec lui pendant deux heures et de le connaître avant tout autre, lui d'être dispensé de sa tâche pour le lendemain.

On chargea de même un autre élève de piloter celui qui était entré en même temps que moi.

Quand la récréation fut terminée, nous allâmes, chacun de notre côté, par couple. Nous ne tenions pas à la société des deux autres, qui ne mirent, du reste, aucune importunité à nous

accompagner, et nous vaguâmes par les cours et le jardin, au soir tombant. La lune se levait, arquée comme le croissant au front de Diane, montait au ciel, baignait d'une clarté de rêve le vieux couvent aux murs jaunes, aux immenses toits d'ardoises en pente raide, parsemés de lucarnes en relief. Du pavillon où, sans doute, autrefois, l'abbé prenait le frais, assis dans un confortable fauteuil à oreillettes, devant une vieille bouteille poudreuse couverte de toiles d'araignée, songeant à son salut, nous contemplâmes la vallée où glissait la Sambre pareille à un grand serpent lumineux. Elle surgissait de l'ombre, à droite, décrivait une orbe majestueuse, tournait et retournait encore et disparaissait derrière une montagne au sommet de laquelle s'érigait le clocher pointu d'une église. Et nos voix devenaient plus douces et plus tendres. Tout à l'heure, nous avions tout naturellement parlé de nos études, des professeurs qui allaient m'entreprendre, des compagnons

de classe, de nos jeux et de mille riens, maintenant nous en arrivions à parler de ce que nous aimions et à nous ouvrir l'un à l'autre.

Ah! je me souviens comme sa voix était suave et harmonieuse, je me souviens de toute la sympathie dont elle était chargée, je me souviens de tout ce qu'elle ne disait pas mais évoquait, laissait deviner d'une âme fraîche et primesautière, d'une âme ardente, avide de tendresses et d'émotions. Il me conta ses joies et je me souviens qu'il ne me parla que de joie. Il me parla de son pays et alors s'accentuait, chez lui, une allure un peu féodale. On eut dit un page sorti d'une légende. Ses yeux pers et profonds reflétaient des vallées vertes, des collines bleues, des eaux limpides. Il me parla avec amour des moindres choses de son village et des siens. Il m'aurait bien raconté l'histoire de chaque pierre qu'il avait connue et il était attentif à saisir les rapports mystérieux des choses et leurs sens cachés.

Ainsi le jeune homme qui m'avait ébloui d'abord par l'exubérance et l'éclat de sa joie me séduisait encore plus par la douceur rêveuse de ses sentiments. J'écoutai sa voix dans ce soir, ravi comme au son d'une harpe lointaine, où aurait chanté les étoiles brillantes, la lumière ineffable de l'amoureuse lune et la mélancolie heureuse dont elle caressait les vieux murs, nimbait les tours noires et faisait briller la rivière enchantée.

Ces heures, où nos âmes s'étaient échangées devant la nuit, nous lièrent profondément l'un à l'autre.

* * *

L'intérêt que mon nouvel ami avait éveillé en moi ne diminua point par la suite et ce fut une incessante curiosité de le voir et l'entendre. C'était un étrange garçon. Inapte à dissimuler, il traduisait immédiatement ses impressions, de sorte que, dès l'abord, ainsi qu'il était arrivé

pour moi-même, il devenait violemment sympathique ou antipathique. Son instinct établissait immédiatement ses rapports avec les autres. Je ne pus jamais lui faire expliquer l'invincible répugnance qu'il éprouvait à parler à certains de nos compagnons, dont, en apparence, il n'avait jamais eu à se plaindre. Aussi quelques-uns d'entre eux nourrissaient-ils une haine sourde à son égard, ainsi que je le pus constater. On ne le comprenait pas facilement, même ses amis. Souvent ses rires ou ses manifestations d'enthousiasme étonnaient. Au début de notre liaison, je fus moi-même un peu choqué, quelquefois, par le ton de certaines de ses paroles et par leur apparente incohérence. Il me semblait que sa joie sonnât faux. On eut dit qu'il y avait en lui deux êtres dont l'un, très beau, restait obscur pour l'autre, qui s'exaspérait de ne le pouvoir exprimer. Je remarquai qu'il ne parvenait jamais à dire que beaucoup moins que ce qu'il avait senti. Et aussitôt qu'il voyait que

l'élan jailli de son cœur n'avait pas fait tressaillir les autres à son unisson, une amertume, qu'il s'efforçait de ne pas montrer, le troublait et faisait fléchir son ardeur. Alors il se tournait contre lui-même et se blessait. Il se repliait douloureusement. Un rien de sympathie le rendait beau, éloquent, mais l'indifférence le meurtrissait et paralysait en lui toute faculté.

Maintenant que j'ai le bonheur de revivre ces jours anciens comme si j'étais encore enfant, mais plus conscient de moi-même, maintenant que je retrouve les impressions fortes qui marquaient alors en coup de butoir, mais qui maintenant s'arrangent, se déduisent, s'expliquent, je vois plus clair dans cet étrange caractère. Il y avait dans ce cœur de grandes forces ployées, dont il ne se rendait point compte. Rien autour de lui ne leur ouvrait les voies de l'action. Mais elles fermentaient en lui, elles le secouaient, elles l'agitaient tumultueusement.

Il était quelquefois sublime, alors, si quelque compréhension allait vers lui. Mais beaucoup le considéraient comme une moitié de fou, il le sentait vite et quelque chose grinçait dans sa voix d'excessif, de presque douloureux, comme une rhapsodie fantastique et crispée d'un violon déchirant le silence de la nuit, auprès d'une mare verdâtre, sous une lune équivoque. C'était, chez lui, le mal de trouver son accord avec lui-même et ceux qui l'entouraient. Sa loyale nature ne pouvait vivre pleinement que dans une harmonie parfaite. Sans doute il eut pu, comme ses condisciples, s'accomoder à peu près de toutes choses, mais il était de ceux qui ne savent pas louvoyer avec l'existence. Il était fait pour s'enivrer avec elle dans les moments où elle est à la joie, se vautrer avec elle dans toutes les débauches qu'elle peut nous offrir, rouler avec elle dans ses exagérations et ses débordements et boire tous les vins qu'elle nous verse, même les plus capiteux.

Ce n'est qu'en frayant nous mêmes notre sentier par delà les terres cultivées, dans les landes abruptes du sentiment ou dans la montagne capricieuse aux gorges mystérieuses, que nous pourrons trouver notre liberté. Alors nos âmes bondiront, joyeuses, sur les houles de la vie, comme Argos, le blanc navire des conquérants fabuleux, sur les flots tumultueux de la mer Egée !

Mais devant les tristesses? devant les douleurs? Alors, que l'âme soit égale en force, en courage, en énergie. Que les muscles se tendent, que les nerfs se crispent pour tenir tête à l'assaut le plus furieux du malheur, et que l'ardeur à lutter contre les choses mauvaises, les courants contraires et les forces adverses, soit aussi grande que celle à se jeter dans les éléments joyeux, à cœur perdu.

Tout cela mon ami l'avait en lui, ainsi que je me le rappelle, mais il n'était pas conscient de lui-même et il n'y a rien de plus douloureux

que le jeune homme en qui cela fermente sans qu'il le puisse exprimer.

Jeunesse ! printemps de la vie ! ont proféré de trop sommaires bardes. Oui, printemps par l'aurore des sensations, printemps par la grâce des formes qui s'épanouissent, la fraîcheur du visage, mais aussi volcan de la vie de tous ceux qui ont trop de forces pour la paix d'une coutumière existence. Car ces forces, ne sachant se contenir dans le moule imposé, se contraignent, s'aigrissent où s'exaltent, au point de déterminer des catastrophes. Et, en tous cas, le ferment qui les travaille les pousse à des paroles, à des cris, à des gestes qui paraissent bizarres et même insupportables à ceux qui ne se souviennent plus d'avoir erré dans une pareille nuit de sentiments, quand le torrent des passions cherchait encore vainement une issue dans leur cœur.

Mais l'instinct était chez mon ami d'une grande sûreté et le sauvait, vis-à-vis de lui-

même et de ses amis, des embûches d'un caractère passionné et volcanique. Des autres, il ne se souciait guère et cela les vexait fortement. Son inflexible droiture les empêchait de le prendre en défaut, de sorte qu'ils le haïssaient de ne pouvoir le mépriser par quelque côté.

Quelquefois l'un des plus grands et des plus robustes d'entre eux, quand il le voyait séparé de nous, lui cherchait querelle. Mais s'il avait espéré réduire facilement un plus jeune, il avait compté sans les muscles d'acier de cet adolescent souple comme un ressort et agile comme un chat, qui lui glissait des mains et d'un croc en jambe l'envoyait rouler à terre.

C'est qu'il était brave, le beau jeune homme. Un jour, au réfectoire, un surveillant sournois, qui le détestait, l'avait mis au milieu d'êtres hostiles. C'était une espèce de flamand rous-sâtre, aussi grand que débraillé, un géant de faubourg, qui était chargé de la discipline du groupe. Il avait pris en grippe mon ami et

cherchait par tous moyens à l'exaspérer. Il y réussit par une grossièreté marquée. Les yeux de Léon flambèrent. Il reprit des mains de l'autre le gobelet d'étain que celui-ci venait de lui arracher. Le flamand furieux saisit son couteau et en donna un coup sec sur la main du jeune Léon. On vit surgir sur la chair rose une jolie petite ligne pourpre. Mais cette main saisit aussitôt une des assiettes épaisses et lourdes dans lesquelles nous mangions. Elle tournoya un moment puis s'abattit sur la tête de l'agresseur, lui fendant la peau du front et l'assommant.

Il y eut de l'effervescence après cela. Nous aimions plus encore notre ami de l'avoir vu brandissant l'assiette au bout de sa sanglante main crispée, aussi beau que l'archange Michel terrassant le dragon. Mais on jeta de l'eau froide sur notre humeur belliqueuse en isolant les belligérants pendant une semaine. Je ne vis plus mon ami aux récréations ni aux

études. Je ne l'aperçus plus que durant les classes, où il était relégué à quelques bancs de distance des autres élèves.

Quand sa punition fut terminée, je crus que la liberté qui lui était rendue allait l'étouffer. Il tremblait de tous ses membres, me saisissait à bras le corps, donnant un effort qui gonflait, à les rompre, les veines bleues courant le long de ses tempes, pour me faire sauter et me reprendre en l'air. Il nous fit jouer aux jeux les plus fatiguants et se remua à lui seul autant que nous tous. A l'étude, il ne put tenir en place, puis, à la récréation du soir, il m'entraîna dévaster le jardin du directeur. De ce jardin on pouvait voir, par dessus un mur à mi-corps, la cour des internes qui était de plusieurs mètres en contre-bas et dans laquelle une rangée de gros hêtres courait à peu de distance de la muraille.

Nous maraudions des fruits, nous gambadions dans les vastes plates bandes et les sentiers,

lorsque Léon crut entendre quelque bruit proche. Lui, qui n'aurait pas craint le diable même, voulut se donner l'émotion d'une fuite occasionnée par la peur.

— Suis-moi, dit-il en prenant une voix pleine d'effroi, à laquelle je ne me trompai pas cependant. Et il se mit à courir, traversant tout, vers le mur.

— Sautons-le, me cria-t-il.

— Gare à l'arbre, n'eus-je que le temps de lui dire, car au même moment il franchissait le mur juste en face de l'un des hêtres.

Frissonnant et glacé, je m'arrêtai et me penchai dans le vide. Je l'avais vu buter contre le tronc et le croyais tué, mais déjà il était relevé, riait et me traitait de poltron. Alors je saisis une branche, je m'élançai et vins tomber auprès de lui.

— Quelle peur horrible tu m'as faite, lui dis-je, j'ai cru que tu étais mort!

Nous rentrâmes aussitôt nous faufler parmi

nos condisciples. A la lumière, je vis ses mains ensanglantées et ses vêtements déchirés. Il m'avoua qu'il n'avait eu que le temps d'étendre les bras pour amortir le choc, mais l'écorce de l'arbre lui avait labouré les mains et les genoux. Puis il était tombé à la renverse.

Cette émotion calma sa fièvre et, d'avoir pu user ainsi l'ardeur accumulée en lui, il devint joyeux, d'une joie paisible et charmante, et heureux de ce que je l'avais suivi dans cette aventure, avec une tendre sollicitude.

Nous nous réfugiâmes à quelques-uns dans un coin de la grande salle blanchie à la chaux et il fut si gai, si aimable, ayant déjà oublié les quelques mauvais jours passés, tellement insoucieux de haines et de querelles, que le camp ennemi, d'ailleurs honteux de son champion, fit quelques tentatives de rapprochement. Il fut avec ceux-là d'un naturel parfait. Il ne leur témoigna aucune hostilité. Il les traita à peu près de la même manière qu'il se serait

comporté vis-à-vis d'un inconnu dont le visage n'eut pas suscité sa sympathie. Il eut pu les subjuguier par des fanfaronnades, mais tout calcul était incompatible avec son caractère. Les autres ne lui en surent aucun gré. Il eut pu les dominer, ils eussent été à ses pieds et c'eût été le moyen qu'ils ne lui fussent pas hostiles.

Mais, ainsi que je me le dis maintenant, il était aussi incapable de dominer que d'être dominé par un commandement quelconque. Aussi dépourvu de la faculté de commander que de celle d'obéir, il n'agissait dans un sens ou dans l'autre que par sentiment spontané, sans préméditation ni réflexion.

Ce n'est pas qu'il fut incapable de réfléchir, mais il ne pouvait le faire que pour des choses auxquelles il n'était point intéressé par son cœur. Car je le vis souvent d'un grand sens pour les autres, d'une perspicacité et d'une lucidité admirables. Il ne raisonnait qu'en rêve et sa pensée n'était qu'un rêve.

Beau jeune homme, comme j'ai de plaisir à t'évoquer ce soir, à me rappeler de toi les moindres détails, à dessiner ta sveltesse et ta démarche gracieuse, à caresser la pureté de ton grand front encadré par tes cheveux noirs frisés ! Je recherche les expressions de tes yeux légèrement enfoncés dans leurs orbites, s'assombrissant et s'éclairant tour à tour, ou resplendissant des flammes de ton âme d'amour, de tes bonnes lèvres d'enfant, mobiles, frémissantes, prêtes à boire la joie à même la vie. Je t'avais oublié longtemps, cependant, à la poursuite des chimères, mais je reviens à toi comme à une des meilleures choses de la vie, étonné un peu qu'avec la conscience que j'ai d'elle, je me retrouve presque au point de départ d'un grand voyage sentimental. Et tu me sers à faire la preuve du problème que j'ai mis de longues années à résoudre.

Je me plais à imaginer ce que tu serais

devenu si tu n'avais vécu si vite toute ta vie, ou si le hasard n'avait décidé autrement de toi. Et je me laisse aller à te regretter comme si ton souvenir n'était pas meilleur que tout le reste, je me laisse aller à regretter de ne pas t'avoir encore, toi qui serais, sans nul doute, le meilleur de mes amis, n'imaginant pas que quelque chose puisse être changé entre nous, depuis le temps où nous nous promenions à deux sous les hêtres séculaires de la vieille cour monacale, en parlant de jeux et d'avenir.

J'ai presque crainte de préciser le reste de notre histoire, car c'est à peu près comme si un peintre voulait fixer sur sa toile l'air en fusion qui brille au dessus de la terre surchauffée par un soleil d'été torride.

Car les faits, ici, n'ont pas une importance spéciale, ils ne sont pas sensiblement différents des faits de la vie la plus régulière, la plus moyenne, la plus banale, la plus exempte de

tréssauts et d'imprévus. La plus grande partie du drame se joue dans le cœur. Nous ne voyons pas, mais nous en entendons quelque chose à certains moments, comme si nous étions devant une maison où il se passe d'insolites événements.

Ici, c'est l'atmosphère surchargée d'attente, d'inquiétude et d'émotion qui vous fait frémir comme si vous étiez touché par un courant magnétique. C'est un sentiment qui vient d'entrer dans le cœur d'un jeune homme et lui fait vivre toute sa vie en un éclair, sentiment pareil à la flamme dans la paille sèche, ardente et joyeuse, sans défaillance, belle et fière, mais rapide comme un météore qui traverse la nuit splendide, se promène parmi les scintillements des étoiles myriadaires, puis se perd et s'éteint dans la nuit, ayant accompli son destin.

Nous étions arrivés à la puberté et des mélancolies nous venaient. Notre claustration,

qui nous était indifférente encore, quelques temps auparavant, commençait à nous peser. Aux promenades, à la messe et aux vêpres, le dimanche et les jours de fête, nous regardions longuement les jeunes filles et leur vue nous plongeait dans un trouble indicible. Oui, nos cœurs battaient étrangement quand la théorie des collégiens à casquettes galonnées pénétrait dans la venelle auprès de chez le cirier et entrait dans l'église par une petite porte latérale. Vieux murs aux pierres violettes et brunes entre lesquelles il y avait encore assez de mortier pour servir de terreau à des plantes verdoyantes, ce que vous me représentez d'émois, de sensations nouvelles, d'éveils, de troubles et d'inquiétudes !

Nous eûmes bientôt chacun notre amie. C'étaient d'adorables enfants d'une simplicité qui me touche encore. Tout était patriarcal dans cette petite ville. La ville haute était restée isolée de toute industrie. Et la ville

basse n'avait guère qu'une population de bate-
liers, dont la vie nomade sur les rivières et
les fleuves restait étrangère aux modes nou-
velles. Cette ville était restée la même à
peu près qu'il y a un demi-siècle. On n'y
connaissait pas le luxe en carton et en zinc
dorés. Dans l'atmosphère tranquille et fami-
liale, les gens vivaient exempts de préoccupa-
tions d'attitudes à prendre les uns vis à vis des
autres et du kant dont les parvenus des grandes
villes font leur vie pour remplacer une héré-
dité d'affinement qui leur manque. On se
connaissait de père en fils et l'on aurait diffi-
cilement trompé les autres sur sa valeur et
sa situation, de sorte que les rapports des gens
entre eux y étaient simples et faciles.

Nous n'eûmes donc besoin d'aucun artifice
et il ne nous fallu point d'habileté — nous en
étions totalement dépourvus — pour être bien
vite familiers avec nos petites amies. Cela se
fit le plus simplement du monde.

Nous ne pouvions nous parler souvent, mais nous nous écrivions, en remplissant nos lettres d'images symboliques ou de fleurs des champs ou des bois dont nous faisons provision à la promenade. Ah ! ces promenades aussi, comme elles font partie des souvenirs, tout ce qu'elles représentent avec leurs paysages qui signifient tous nos émois et nos mélancolies d'alors !

Les jours de sortie, nous passions quelques heures avec elles, flânant le long du ruisseau dans le bois où, tout en nous amusant parfois comme des enfants, nous nous sentions souvent pris d'une timidité extrême vis à vis l'un de l'autre.

Nous ne nous regardions qu'en rougissant, en proie à un indéfinissable émoi.

De longs silences régnaient entre nous quand nous nous en allions ainsi, deux par deux, la main dans la main, ne nous parlant qu'avec le langage tendre et coloré des fleurs. Ce

n'est que lorsque, tous les quatre, nous étions réunis que notre délicieuse gaucherie disparaissait et que notre folle gaieté prenait son essor.

Ah! Léon, Ah! Suzanne, Ah! Martine, quelle délicieuse fraîcheur caresse mon visage au souvenir de vos joues roses et de vos regards émus, lorsqu'assis sur la mousse moirée au bord du ruisseau gazouilleur, nous plongeons dans l'eau nos pieds nus! Et nos larmes quand l'heure de la séparation s'était envolée du haut de la tourelle ajourée du collège!

Longtemps je fus trop préoccupé par la douce figure de Martine aux joues roses et aux cheveux de miel pour m'apercevoir à quelles imprudences se laissait aller mon ami. Bientôt nos condisciples surent la correspondance et ils jasèrent, mais je m'en aperçus assez vite pour éviter que le boule-dogue édenté qui nous régissait en fut averti, car il nous eut impitoyablement séquestré et privé de toute sortie.

J'engageai Léon à plus de prudence et je pus alors juger combien était profond le sentiment qui avait pris naissance en lui, par le chagrin que lui causa le conseil, qu'il n'eut certes pas accepté de tout autre que moi. Ce sentiment, il se refusait absolument à l'accorder avec les contingences.

Mais les vacances arrivèrent, qui mirent fin à mes appréhensions.

Je rentrai chez mes parents un peu plus grave que d'habitude, pensant à ma petite amie pour qui je feuilletai un paquet de vieilles romances. Je me rappelle que je choisisais les plus sentimentales, pour les lui envoyer. Je vins la voir plusieurs fois, mais elle m'annonça qu'elle allait quitter la ville avec sa famille. Ce fut un gros chagrin. Nous nous jurâmes une éternelle fidélité, et nous nous quittâmes avec beaucoup de larmes. Mais je me consolai assez vite.

La seule peine que je sentis en rentrant au

collège fut cette privation de la liberté qui commençait à me peser douloureusement. J'y retrouvai Léon.

Pour lui, les vacances avaient été interminables. Sa liberté, loin de son amie, lui était pire qu'une chaîne. Et il était joyeux d'être revenu s'enfermer dans nos vieux murs, parce qu'ils étaient près d'elle.

Ce fut avec bonheur qu'il reprit possession de sa petite chambre, de son pupitre à la salle d'étude, et qu'il sentit, sous ses semelles, le pavé de la cour. Cela rayonnait sur son visage.

A ce moment de rentrée de vacances, les petites querelles entre condisciples sont, si non oubliées, du moins apaisées et chacun rentre, disposé plutôt à faciliter aux autres cette vie de réclusion à l'âge où le jeune homme a le plus besoin de s'épandre, de s'ébrouer, d'user ses forces. Aussi l'entrain de mon ami lui conquist-il de nouvelles sympathies. Moi-même

je l'en aimai davantage tant il avait la joie gracieuse. Et cependant il ne se mettait pas en frais pour cela. Il ne pensa pas montrer plus d'aménité que d'habitude. C'était la félicité qui baignait son âme qu'on voyait rayonner de lui, comme la clarté d'une lampe à travers les soies qui l'entourent. Je n'ai point souvenir d'avoir revu, depuis, une telle pureté, un tel cristal de sentiments. Ils apparaissaient dans toute la limpidité et la spontanéité primitives. Aucun voile ne les couvrait. Ils n'étaient terni par aucun calcul dans le trajet de son cœur à nos sens. L'on n'entendait plus maintenant, comme auparavant, grincer dans sa voix des inflexions exaspérées. Il n'avait plus de ces explosions de gaieté qui paraissaient inexplicables et sonnaient faux pour ceux qui n'y étaient pas accoutumés.

Tout était harmonieux en lui. Rien qu'à le voir marcher, à s'avancer vers vous le sourire aux lèvres et dans les yeux, il était

impossible de n'être pas séduit ! Une légère indolence adoucissait la nervosité de ses gestes et un peu de rêve flottait autour de ses regards d'or vert.

Je jugeai un peu de la profondeur de son amour par le silence qu'il gardait à ce sujet. Il ne m'en parlait que juste assez pour que je pusse l'aider à voir son amie ou à lui écrire. Quand je l'en entretenais, par curiosité sans doute et prompt à m'imaginer des choses merveilleuses qui devaient se passer entre eux, telles que j'en avais lues dans les livres, il me répondait d'une manière si simple toujours et tellement vraie que je jugeai bientôt inutile de le questionner encore.

Beaucoup d'autres auraient brodé une égende, accumulant mille détails invraisemblables, beaucoup d'autres auraient parlé d'une passion brûlante et montré l'attirail suranné, mais séduisant tout de même, pour des enfants, du charlatanisme de l'amour. Mais lui n'é-

prouvait pas le besoin de me dire l'extase dans laquelle l'avait plongé un serrement de main, un regard ou un baiser.

« Je l'ai vue, nous nous sommes promenés, elle m'a remis pour toi une lettre de Martine », quelques autres petits faits semblables, voilà tout ce que je tirai de lui.

Aussi, pendant quelques mois, il vécut heureux, tranquille. Il lui écrivait, il la voyait le dimanche de loin, à la messe, aux vêpres, et encore quelquefois à la promenade et ne lui parlait que les jours de sortie, une ou deux fois par mois. Une grande partie de l'hiver se passa ainsi sans qu'il fut troublé. Je m'ingéniai à dissimuler le plus possible, auprès des autres, la liaison de mon ami, je veillai à ses imprudences fréquentes et je sus ainsi, pendant assez longtemps, tromper la curiosité, un peu méchante, toujours en éveil, de nos condisciples. Plusieurs d'entre eux avaient des amourettes qui furent connues.

On fit main-basse sur leur correspondance. On punit sévèrement les messagers et on surveilla spécialement les destinataires. Mais Léon échappa, par bonheur. La pensée qu'il aurait pu, lui aussi, être ennuyé de la sorte, lui fit de nouveau sentir la chaîne qui pesait sur nous tous. Elle l'impacienta et troubla un moment sa belle sérénité.

Il dut penser qu'il devenait nécessaire d'être plus circonspect et ce fut pour lui un tourment indicible de ternir son amour par une préoccupation aussi vile. Alors, et peut-être à cause de cela, il désira voir davantage son amie. Cette contrainte aiguillonna en lui le besoin d'être avec elle, de se sentir auprès d'elle plus qu'auparavant. Il rêva de s'évader chaque soir, et avec un instinct de sauvage, il trouva vite par où il pourrait sortir. Mais ce n'était pas facile, car le dortoir était fermé de toutes parts comme une prison. Nous devions atteindre un œil-de-bœuf,

assez élevé, pour arriver sur le toit. Là, je lui faisais la courte échelle et il grimpait sur le mur. Il saisissait une forte branche d'arbre et dégringolait dans le jardin, puis gagnait la rue en franchissant un dernier mur.

Il fallait son agilité pour oser et mener à bien cette série d'escalades, et aussi l'invincible ardeur dont il flambait. Et il allait sous la fenêtre de son amie.

Heures inouïes, heures inoubliables qu'il dut passer auprès d'elle !

Enfants charmants et candides, je rêvais de vous la nuit et mon sommeil en était enchanté !

Léon revenait par la même route, celle des chats.

Le lendemain, à l'étude du matin, sous les grosses lampes éclairant la grande salle qui avait été autrefois la chapelle des oratoriens, je le regardais longuement. Son visage était

pâle, un brouillard de bonheur baignait l'or vert de ses yeux fatigués. Il somnolait, perdu dans un long rêve.

Aux récréations, il ne parlait presque plus qu'à moi.

Un jour je pensai, je ne sais pourquoi, que Léon pouvait avoir quelque contrariété; je l'interrogeai. Nous étions à la promenade, sur une colline d'où l'on dominait la rivière où se mirait le ciel bleu d'un jour de gel; au loin des clartés oranges jouaient dans les ramilles noires des arbres et tout à l'horizon une tache d'or rouge s'irradiait, éclaboussant l'azur, nimbant les choses d'une clarté vermeille. L'air était clair et léger. De loin venaient de doux sons de cloches. On sentait sourdre une joie de la terre, le frisson du réveil prochain, précurseur du printemps. Bientôt les violettes allaient éclore.

Regardant quelques fumées monter d'un hameau, il me répondit :

— Je n'ai jamais été aussi heureux, je me sens complètement heureux.

Et son air à la fois grave et presque las me fit une impression étrange. Je pensai que c'était trop de bonheur, et cet excès de félicité me paraissait dangereux. Mais j'étais si ému par le son de sa voix que je me laissais aller au charme de ses modulations élyséennes. Et puis nous restâmes silencieux de part et d'autre jusqu'au soir, nous aimant et n'ayant rien à nous dire.

La nuit, je me sentis pris d'un frisson, après qu'il fut parti comme d'habitude. Je restai quelque temps sans m'endormir, inquiet. Cette inquiétude me donna le cauchemar et mille choses folles, tristes, horribles, me passèrent par l'esprit. Je me trouvai heureux de me réveiller pour chasser les chimères, heureux de sentir mon lit et les murs de ma chambre. Puis je m'assoupis ; mais le sommeil était si léger que je percevais les quelques rares bruits qui troublaient le silence.

Tout à coup deux coups de feu déchirèrent la nuit, puis on cria pour donner l'alarme ; je me dressai, terrifié, sur mon séant.

— Léon ! m'écriai-je, Léon !

Je me levai, j'entr'ouvris ma porte et après quelques instants je vis arriver Léon qui se hâtait. Quand il eut aperçu ma tête il chuchota :

— Rentre vite, ferme ta porte, recouche-toi.

J'attendis qu'il eut fermé la sienne et je me recouchai. Peu après, il y eut un grand brouhaha dans le dortoir, d'élèves réveillés ; les surveillants arrivaient, puis le directeur. On avait aperçu quelqu'un courant le long des murs, on avait tiré dessus, puis on l'avait vu entrer, par l'œil-de-bœuf, dans le dortoir. On visita toutes les chambres, tous les coins et les recoins, on ne trouva rien.

Mon ami avait échappé. Je ne me montrai point, de peur que mon visage ne trahit quelque émotion. Mais le lendemain matin je vis Léon parfaitement tranquille et très heureux.

A la récréation, tout le monde alla regarder l'œil-de-bœuf et le toit sur lequel le nocturne voyageur avait passé, mais nous ne tardâmes pas à voir un ouvrier venir prendre les mesures pour en fermer l'accès par une barre de fer.

Alors une triste existence commença pour le pauvre amoureux. Il paya cher la liberté qu'il s'était conquise pendant les derniers temps, par la réclusion où il se trouva de nouveau. Plus moyen maintenant de s'évader le soir vers sa Suzanne, toutes les issues du dortoir étaient bien fermées. Je le vis, la nuit, rôder dans les grands corridors, examiner les fenêtres et leurs grillages, l'œil brillant, les dents serrées.

Ce furent pour lui de terribles moments où il essayait d'user son ardeur folle et sa rage par des courses insensées, vertigineuses, des jeux périlleux, des escalades audacieuses et des batailles, et il n'y parvenait guère.

Il recommença à écrire à Suzanne, ne pouvant plus la voir. C'était des lettres interminables où son cœur devait couler comme la lave d'un volcan.

Mais son ardeur le trahit. Le dimanche, à la messe et aux vêpres, il restait tout le temps ostensiblement tourné vers son amie et tout le monde le remarquait. En passant près d'elle il lui pressa la main, lui remit une lettre et en reçut une. Il fit mille autres imprudences auxquelles il ne fut impossible de parer et que le cerbère du pensionnat, le directeur à tête de boule-dogue édenté, connut rapidement par ses espions. On visita la chambre de mon ami et la mienne, on nous fouilla ainsi que nos pupitres et l'on découvrit dans le sien tout un paquet de lettres tendres, d'images symboliques, de feuilles séchées. On fit main basse sur tout cela. L'attitude de Léon exaspéra le directeur, à qui il ne sut pas assez cacher son mépris; on écrivit aux parents, d'honnêtes

bourgeois, qui arrivèrent à la hâte, effrayés de la précocité de leur fils.

Ils eurent la maladresse de se fâcher contre lui. On lui fit une scène des plus violentes, à ce caractère qu'aucune violence ne pouvait effrayer. Ils ne comprirent pas qu'en agissant avec douceur, avec lenteur, avec prudence, ils viendraient plus facilement à bout de sa résistance et de son opiniâtreté qu'en l'attaquant précisément du côté où il était irréductible. Je fus aussi molesté. On m'accusa de complicité, on prétendit que j'étais son mauvais génie. On nous sépara. Les professeurs eurent ordre d'interdire entre nous toutes communications pendant les classes ; on nous mit aux deux extrémités de la salle d'étude. Nous dûmes faire nos récréations dans des cours différentes, et comme sa chambre avoisinait la mienne, on le mit à l'étage supérieur du dortoir. Comme on le voit, cette affaire eut dans notre petit monde les proportions d'un

événement capital. Les jalousies et les méchancetés de certains de nos condisciples furent chargées d'interdire entre nous tout rapport.

Mais on ne pouvait nous empêcher de nous regarder, surtout pendant les leçons, et il me semble maintenant revoir son âme par le vitrail de son œil assombri.

Tout d'abord le sentiment de la lutte lui fit accepter allègrement l'étroite claustration qu'on lui avait imposée, mais quand il se rendit compte que jamais on ne pourrait le faire céder ou composer avec lui-même, je le vis s'attrister, je le vis lamentable et désorienté. Nous nous regardions longuement, lui laissant voir sa détresse et moi cherchant à l'en consoler.

Durant des jours et des jours, je vis les ravages que fit dans son âme son éloignement de la jeune fille qu'il aimait. Toute sa vie paraissait maintenant concentrée en elle et je m'étonnais de le voir si tranquille et si re-

cueilli. A ne plus le voir user les forces qu'il avait en lui, je me demandais si le chagrin ne limait pas, ne détruisait pas petit à petit l'énergie que je lui avais toujours connue.

Cependant les dernières neiges étaient fondues, de clairs soleils nous inondaient dans les cours et le jardin, il entraient en rayons ambrés par les fenêtres grillagées des salles. L'azur printanier s'éployait en fête au-dessus de nos têtes, des pointes de verdure éclataient aux arbres et les lilas commençaient à s'ouvrir.

Qui dira tout le drame sombre et muet de ce cœur d'enfant ? Qui dira ses angoisses, ses affres, ses tortures, ses espérances ? Qui dira sa détresse devant la joie de la terre narguant son exil ? Qui dira l'exaspération de ses sens dont l'ardeur dut l'étouffer ?

Il y eut là un supplice moral plus douloureux, plus terrible certes que les pires souffrances physiques inventées par la cruauté

humaine et je me rendais compte, maintenant, par l'inquiétude qui me troublait, que cela pourrait bien avoir un dénouement tragique.

Le printemps, qui avait commencé à nous sourire comme un petit enfant rieur, s'exaltait maintenant, il crevait tous les bourgeons, il déployait son allégresse, courait partout, bondissait de la colline à la vallée, se baignait dans la rivière et, fort luron, reprenait sa course vers la montagne. Les bois retentissaient de sa joie et il étourdissait tous ceux qu'il caressait de son souffle. La frondaison des hêtres ombrageait notre cour ; déjà l'on aimait à s'y abriter des rayons du soleil.

Une nuit, une nuit inoubliable et splendide où je ne savais pas m'endormir, parce que je bouillonnais, je fermentais de jeunesse, ma fenêtre ouverte sur la nuit, je contemplais ses champs d'ombres et de mystères et la lune, bergère avec sa houlette gardant son blanc troupeau d'étoiles, j'entendis un frôlement

contre ma porte, je me retournai. Il entra dans le rayon de lune qui inondait ma chambre et je crus voir un jeune dieu tel qu'il y en a dans les poètes latins que nous traduisons.

Les yeux luisaient d'un éclat que je ne pouvais supporter. De pâle que je l'avais vu les jours précédents, il était devenu d'une fraîcheur merveilleuse.

Dans la vague lumière bleue qui l'éclairait, je voyais le sang rougir son visage et j'entendais battre son cœur dans le silence. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, il m'embrassa avec effusion, puis nous nous regardâmes longuement avant de pouvoir nous parler. Sans doute nos cœurs se dirent tout ce que nos paroles n'auraient pu exprimer. Mais c'était autre chose que la joie de nous revoir après avoir été séparés si brutalement, c'était autre chose que ce que nous nous étions dit jusque là, car il me semble que nous vécûmes plus en cet instant de silence que

pendant tout le temps où nous nous étions connus.

Je sentais que le moment était solennel ! Que me disait-il ce cœur dont je percevais les palpitations ?

Ecoute, écoute dans cette merveilleuse nuit étoilée, écoute rêver le printemps, écoute chanter la vie. Son chant est radieux et divin. Elle nous appelle vers ses félicités. Il n'y a plus de liens et plus de devoirs. Le vent passe libre dans les feuillages. L'eau coule limpide sous le ciel argenté. Les oiseaux s'enivrent de l'air d'azur parfumé. La nature nous appelle vers ses joies.

Écoutons notre cœur et suivons-le ; il nous conduira dans le beau chemin de roses de la vie.

Mais il brisa le silence et avec une voix dont je me rappelle encore la mélodieuse gravité il m'annonça qu'il était résolu à partir.

Comme des sanglots commençaient d'é-

treindre sa gorge, il me prit par la main et m'entraîna tout au fond du dortoir, dans une espèce de refuge. Il y avait là une fenêtre bouchée par de vieilles planches. Il n'eut pas de peine à les arracher ; nous nous penchâmes. Nous étions au dessus d'une venelle obscure. Par de là l'autre mur, c'était de merveilleux jardins emplis de lune bleue avec les tâches noires des arbres ; un doux parfum de lilas et de jasmins arrivait à nous. Grisés par cette atmosphère tiède et embaumée, nous nous fîmes d'inoubliables adieux.

— Le moment est venu, me dit-il, suffoqué par ses sanglots.

Nous attachâmes à un crochet les écharpes qu'il avait nouées. Il saisit la pierre qui faisait saillie en dehors, se laissa glisser le long de la corde improvisée et atteignit le sol. Là, il me lança un dernier adieu et disparut dans la nuit.

Que furent pour lui ces heures de liberté.

et d'amour? Sublimes et prodigieuses, sans doute. Heures pendant lesquelles il vécut toute une vie ardente, magnifique, car le lendemain, on le retrouva mort dans un beau jardin, sur l'herbe verte, auprès d'un parterre de jacinthes.

Que se passa-t-il? Fut-il étouffé par l'excès de son bonheur trop longtemps retenu, trop longtemps comprimé et tourmenté, et soudain déchaîné? Saisi de vertige et touchant à la félicité suprême, les torrents que contenait son cœur le firent-il éclater?

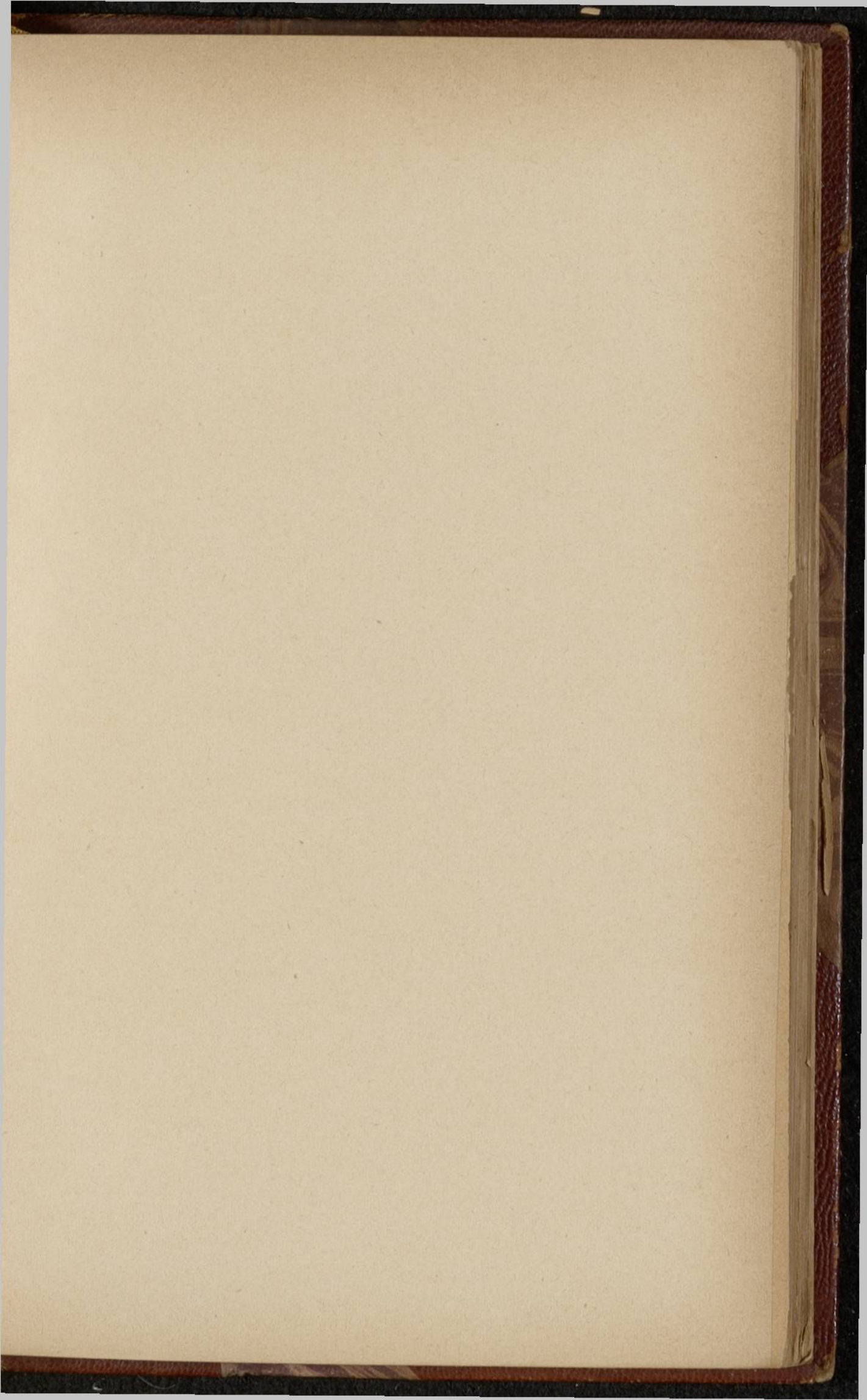
Toujours est-il que jamais, ainsi que je parvins à l'apprendre malgré le mystère dont on entourait ce drame, ceux qui le découvrirent ne virent un sourire plus radieux dans un aussi beau visage. Les lèvres, un peu pâles déjà, étaient légèrement entr'ouvertes comme pour boire encore les délices ineffables dans lesquelles son âme s'était confondue, mais je ne sus rien de plus car la

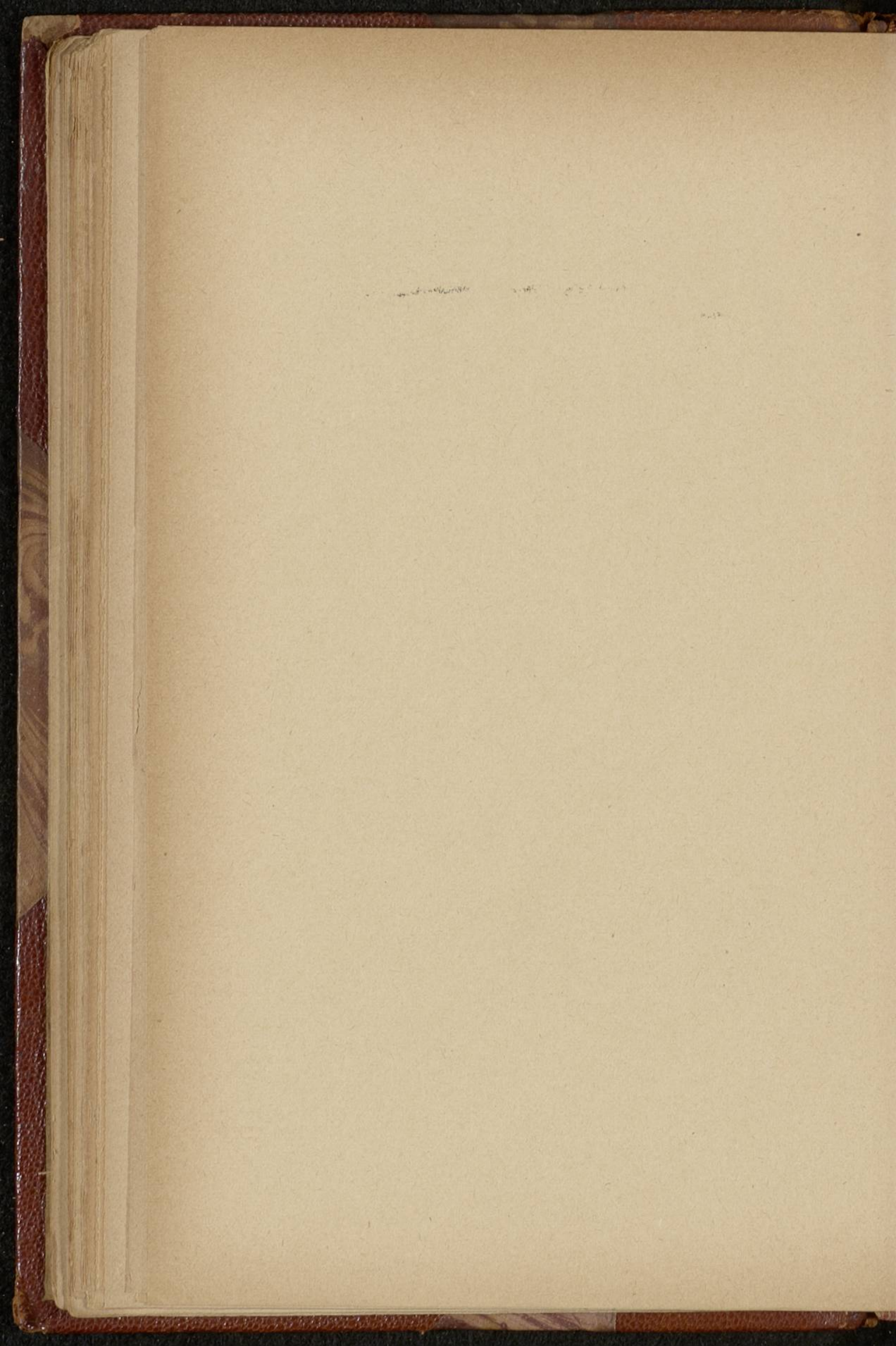
petite Suzanne était devenue folle et muette... Je la revis et elle ne me reconnut pas, son œil était pareil aux sources limpides des bois, à l'azur profond des cieux sans nuages, mais elle aussi avait vécu toute sa vie et son corps, pareil à une belle plante, continuait de végéter sans plus se souvenir.....

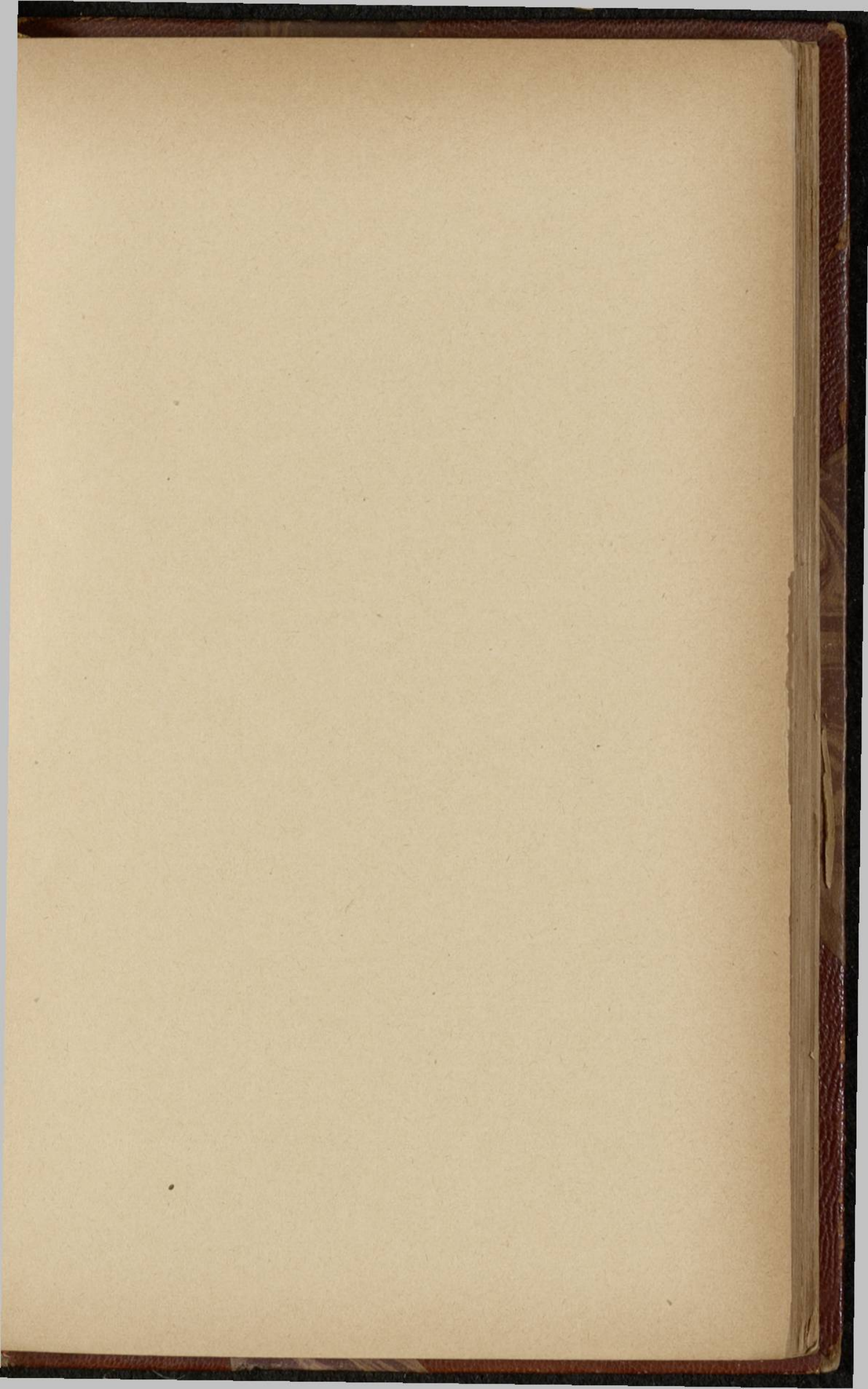
Leurs âmes fraternelles s'en allèrent dans la nuit se mêler aux choses radieuses de la nature. La nuit les emporta dans ses royaumes splendides, ses palais merveilleux aux murs incrustés de lumières diamantines.

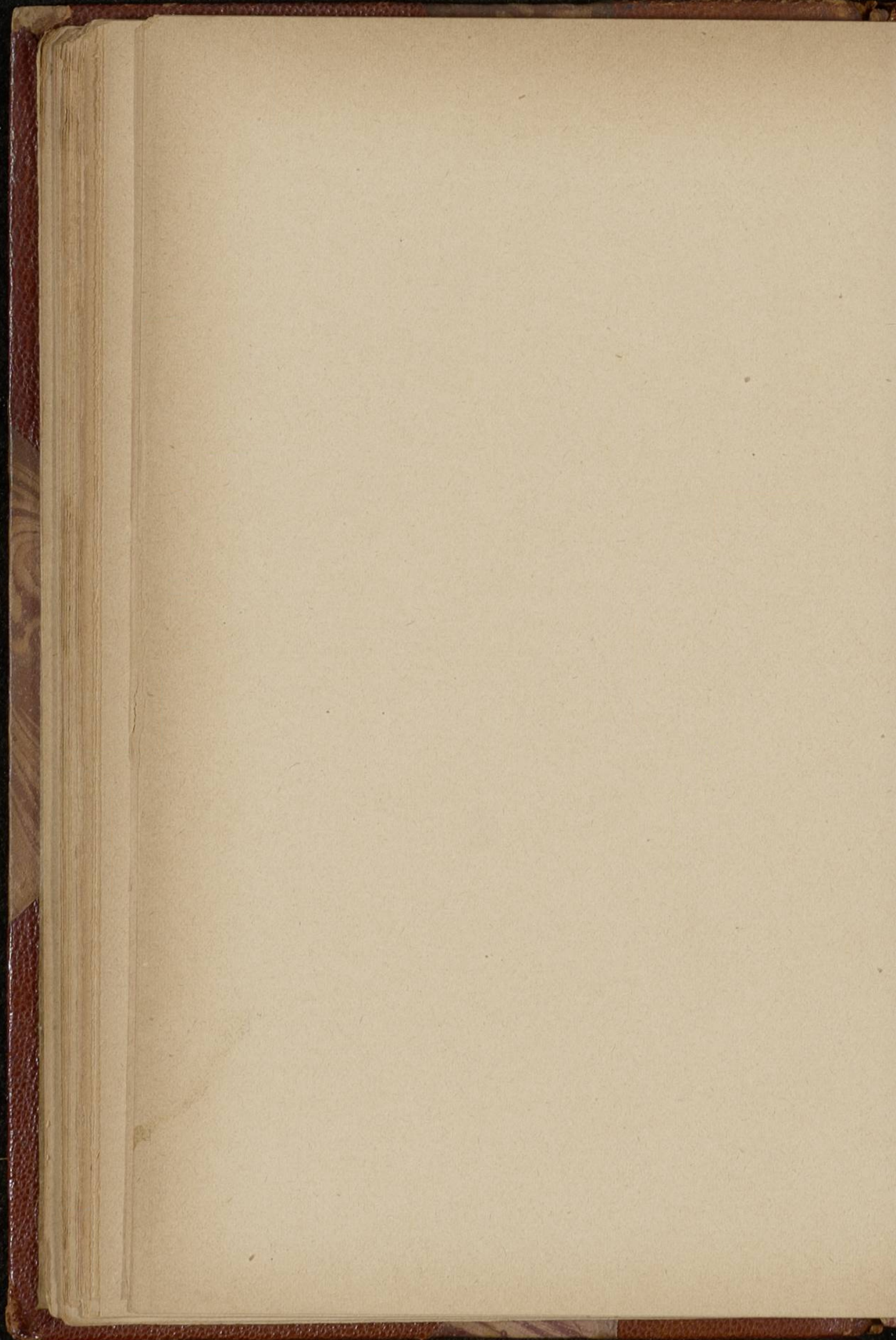
La nuit a ramené vers moi leurs âmes gracieuses. Elles m'ont murmuré les choses les plus douces et les plus fortes du monde. Elles étaient si troublantes en leurs chants mystérieux que je les aurais suivies dans le tourbillon des sphères, si l'aurore, s'élevant de l'horizon, derrière l'église romane qui domine la montagne lointaine, n'était venue incendier mes yeux, me réveiller de ce songe

d'amour et me dire qu'il y a toujours de nouvelles joies sur la terre pour ceux qui savent aimer.

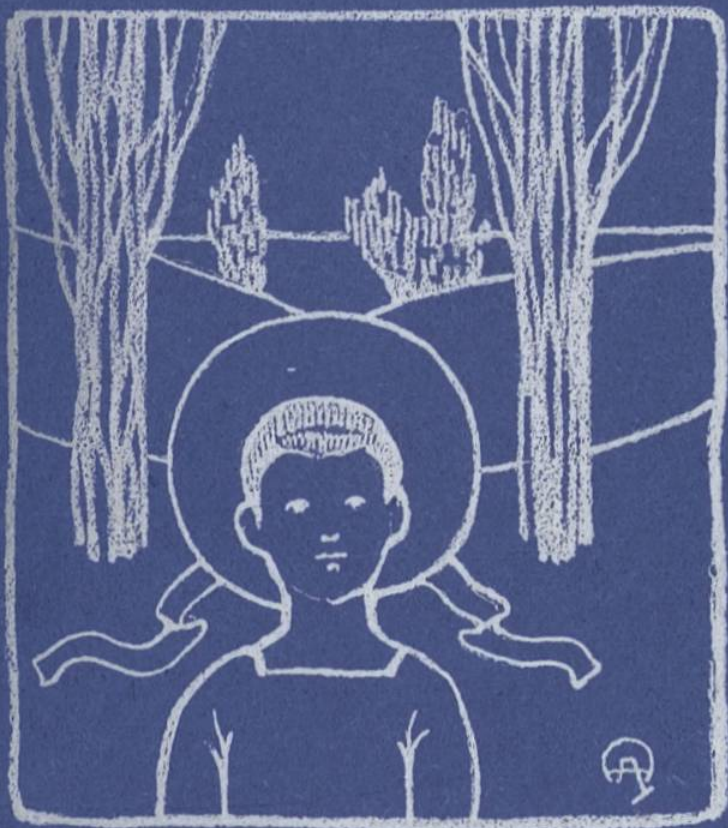


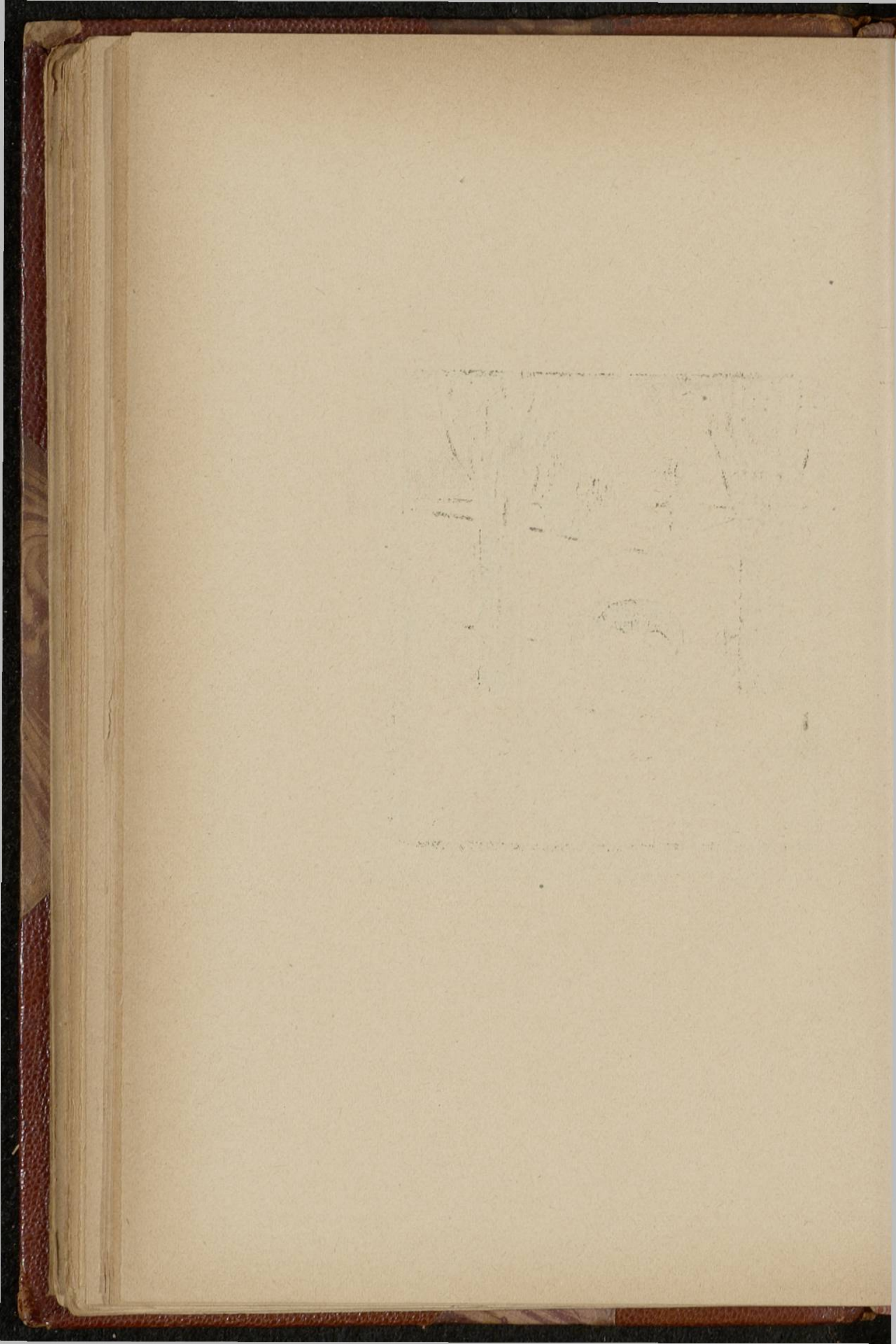






LARMES EN FLEURS





J E jouais, sur le gazon pelé des anciens remparts qui avoisinaient la demeure de mes parents, à barrer le cours d'un ruisseaulet avec des cailloux et des mottes de terre que, mes petits amis et moi, portions à grand'peine dans nos bras de quatre ou cinq ans.

Lorsque nous avions arrêté l'eau et qu'en débordant elle menaçait de contourner notre muraille improvisée, nous lui ménagions un écoulement en lui créant un petit tunnel dans lequel elle se précipitait avec vivacité, semblable à un orvet qui glisse dans l'herbe maigre des bois, poursuivi par des enfants curieux et tapageurs.

J'étais heureux ce jour-là de jouir d'une liberté inaccoutumée. Les autres jours j'aurais

déjà vu surgir ma bonne qui m'aurait interdit de barbotter dans l'eau, de salir mes vêtements et de me mouiller des pieds à la tête et m'aurait contraint de réintégrer la maison paternelle à l'heure du goûter.

Ce jour-là mon bonheur n'était pas interrompu par l'arrivée de la fille alerte et vive, chargée de réprimer mes nombreux écarts et de mettre des bornes à ma turbulence.

Aussi profitais-je jusqu'à la licence de la trêve qui m'était accordée et dont je m'étonnais un peu parfois, quand le jeu absorbant auquel je me livrais avec ardeur me laissait un instant de répit.

J'entendis cependant sa voix qui la précédait assez pour que je pusse prendre la fuite avec quelque espoir de n'être pas aperçu d'elle ou de prolonger, de quelques minutes, le plaisir d'être au dehors, dans ces terrains vagues, accidentés, ravinés, où il y avait de petites vallées, de petites chaînes de mon-

tagnes et un îlot dans lequel je rêvais de vivre comme un petit Robinson.

Voyant que j'étais découvert, je me réfugiais au sommet d'un ancien bastion où il était assez incommode à une femme, embarrassée par ses jupes, de venir m'appréhender ; elle devait le contourner pour arriver à moi par une montée douce, mais alors je me laissais glisser par la pente roide jusque dans l'ancien fossé et la forçais à me poursuivre pendant quelque temps encore.

Elle arriva tout essoufflée au pied du talus.

— Je viens te chercher, me dit-elle ; on va te conduire chez ta bonne maman.

Comme elle avait souvent employé la ruse pour me faire rentrer à la maison, bien que sa promesse fût alléchante, elle suscita le doute en mon esprit.

— C'est encore pour m'attraper, n'est-ce pas ? lui répondis-je tranquillement du sommet de mon bastion.

— Non, non, cette fois c'est bien vrai, dépêche-toi, il n'y a plus beaucoup de temps avant le départ du train.

Je lui répondis par un « tutûte » accompagné d'un pied de nez.

Elle s'impatienta.

— Si tu ne viens pas immédiatement, je pars le dire à ton père.

Cette menace diminua mon impertinence et je me remis à parlementer.

— Prouve-moi que c'est vrai ce que tu me dis ?

— Comment veux-tu que je te le prouve ? je t'assure que c'est la pure vérité.

— Tu le jures ?

— Oui.

— Dis que tu le jures.

— Allons, je te le jure, dit-elle en trépignant.

Je me laissai glisser le long du talus, elle me prit par la main et me fit galoper.

— C'est bien vrai ? dis-je, doutant encore.

— Oui, c'est vrai, et il faut nous dépêcher, le train part dans une heure.

J'étais dans une joie folle, mais je ne savais à quoi attribuer cette aubaine de partir d'une manière aussi inattendue chez ma bonne maman.

J'interrogeai mon père qui, trop occupé sans doute pour voir l'état de mon tablier, de ma culotte et de mes bottines, couverts de terre et de boue, me répondit :

— Ta grand-mère m'a écrit ; son petit doigt lui a dit que tu as été sage et elle demande que je te laisse aller la voir pour ta récompense.

Je fus fort satisfait de cette réponse, tout en pensant, à part moi, que le petit doigt de ma bonne maman devait avoir un meilleur caractère que je ne lui avais supposé, car j'avais commis une série de méfaits depuis quelques temps et il ne paraissait guère s'en

douter. Mais voilà, me dis-je, comme il y a loin d'ici chez ma bonne maman, il faut peut-être plusieurs jours à son petit doigt pour être au courant de ce que j'ai fait avant-hier, hier et aujourd'hui. On ne peut pas aller, par le chemin de fer, tous les jours, raconter au petit doigt de ma bonne maman tout ce que je fais, parce que cela coûterait trop cher ; alors il faut aller à pied, d'après ce que mon papa m'a raconté.

J'aimais d'aller chez ma bonne maman, où il y avait des vaches, une chèvre, une brebis, un baudet et un chat, dont les aventures avaient une grande importance dans mon imagination.

J'arrivai à ce pays de vacances qui a toujours été pour moi la terre de rêve où se passèrent les contes de Perrault, car n'est-ce pas notamment dans le château, dont j'apercevais, de la fenêtre de ma chambre, la grosse tour, qu'avait reposé la belle au bois dor-

mant ? à ce pays aux montagnes ornées de légendes, aux rochers gris dont les anfractuosités étaient pour moi le seuil du royaume des Nûtons ?

Je jouais dans l'herbe haute du verger avec mes petits cousins, lorsqu'on m'appela de la maison. Nous courûmes tous vers le jardin. Une de mes grandes cousines arrivait vers nous. Elle me souleva de terre, me prit dans ses bras en s'écriant joyeusement : « Tu as une petite sœur, il vient de t'arriver une petite sœur ! Tu es content, dis ? »

Nous étions parmi les rosiers fleuris et, porté par cette grande fille aux joues roses, je voyais par dessus les haies vertes, dans les jardins voisins, s'épanouir les roses blanches et rouges. Un soleil d'été répandait ses nappes d'or sur les murs blancs et les toits d'ardoise et incendiait les vitres des maisons. On entendait bourdonner les abeilles. Des cris de joie m'entouraient, une vie intense emplissait

l'alentour ; je me sentis, pour la première fois, pénétré par la grande vie qui s'épanouissait autour de moi, dont j'acquis soudain la conscience.

J'avais une-petite sœur ! Il me sembla qu'elle venait de naître là parmi les roses.

Il y avait quelque chose de nouveau pour moi dans la nature. En commençant à la voir, en y pensant pour la première fois, je commençai aussi d'être pénétré de son mystère.

Ce moment reste dans le fond de mes souvenirs comme une tache de lumière ; les heures et de nombreux jours qui le suivirent sont perdus dans la nuit de ma mémoire.

Mais les moindres détails de tout ce que je vis quand cette grande fille me prit dans ses bras et m'annonça la naissance d'une petite sœur, me sont restés ineffaçablement présents à l'esprit, jusqu'aux regards avec des lueurs de feu du vieux fournil où les servantes cuisaient le pain.

* * *

La maison eut un singulier aspect quelque jour. Il lui vint tout à coup une physionomie bizarre. La brusquerie du changement accompli en elle me le fit remarquer avec acuité. Un silence inaccoutumé venait d'entrer dans les chambres. Je n'entendais plus que des chuchotements où, d'ordinaire, retentissaient des voix claires et joyeuses.

La vie habituelle avait déserté la demeure. Une atmosphère inconnue de moi l'avait envahie. Il me semblait que je n'étais plus chez moi. J'en ressentais un malaise étrange, une oppression vague, une angoisse indicible.

Comme le poussin s'en va, au moindre froid, au moindre vent, se blottir et disparaître sous l'aile de la couveuse qui veille sur lui, j'aurais voulu blottir mon affolement et ma terreur sous l'égide maternelle, où mes craintes auraient été tôt dissipées par quelques mots, par

un sourire, par un baiser. Mais je ne le pouvais pas : ce tutélaire abri me manquait. Pour la première fois, je connus la sensation de l'abandon. Je me sentais aussi comme abandonné d'une partie de moi-même et je m'étonnais que je ne fusse plus le même que la veille.

J'étais sous l'influence de pensées auxquelles j'obéissais sans les connaître. Elles m'enlaçaient, m'enveloppaient, mais mon esprit d'enfant ne parvenait pas à les saisir ; leur sens ne se faisait pas familier et cela augmentai le sentiment que j'éprouvais de ma faiblesse et de mon découragement.

Était-ce d'avoir vu le matin ma mère verser des larmes en passant près de moi, après m'avoir jeté, à la hâte, une caresse ?

— Ta petite sœur est malade, m'avait dit la bonne.

Mais un sentiment de révolte me venait contre cette atmosphère tyrannique qui pesait

lourdement sur moi ; j'éprouvai le besoin de l'objectiver aussitôt, de lui donner un corps, de lutter contre elle, et déjà je songeai à m'armer de mon sabre en fer blanc, de mon petit fusil et de mon arc, pour empêcher l'ennemi d'entrer plus avant dans notre demeure. Je voulais faire du bruit, je voulais chanter, crier, pour le forcer à s'éloigner. Mais on ne comprenait pas mes desseins et on me recommanda de me taire, de peur d'éveiller ma petite sœur malade.

— Cet enfant est fiévreux aujourd'hui, entendis-je ; il est sans doute énervé. Il faudra qu'on le promène.

Ma petite sœur était malade, mais c'était la défendre que je voulais, la défendre contre quelqu'un de méchant, qui était la cause de la tristesse dont souffrait la maison !

Avais-je la pensée qu'en faisant du bruit, qu'en affirmant une volonté de vie, j'empêcherais une influence contraire de se mani-

fester davantage et parviendrais à la chasser loin de nous ? Mais le sentiment de mon impuissance me rendit mon angoisse première, qui se résolut en des pleurs.

Oui, ce fut un gros chagrin que cette phrase suscita en moi : « Ta petite sœur est malade. »

Ce fut la seconde fois que s'entr'ouvrit pour moi la conscience de la vie.

* * *

Ainsi les premières impressions qui marquèrent sur mon âme à son aube, l'une de joie, l'autre de tristesse, se rapportent à cette enfant par qui la vie commença de se révéler à ma compréhension.

Je me souviens de la joie que j'eus lorsqu'on la mit dans mes bras et que, toute riante, elle posa ses petites mains sur mon visage et m'embrassa. Je la tenais maintenant, gracieuse, babilleuse et toute rose de santé, tandis que j'avais ressenti une telle folie

d'angoisse, une telle étreinte du cœur, une telle terreur, lorsque, penchée sur son petit lit, ma mère anxieuse épiait les restes de vie sur ses lèvres et dans ses yeux. Je la tenais vivante maintenant, je la brandissais, au bout de mes bras raidis, comme un drapeau d'allégresse !

* * *

Je n'ai pas souvenance d'événement qui ait marqué sur son âme et qui puisse expliquer son développement, mais une telle puissance de vie se manifesta chez elle que nous en fûmes tous éblouis.

Elle incarna bientôt pour moi toute la joie de la terre.

Elle était toujours gaie, et à la voir rire, on se sentait pénétré de bonheur, on oubliait tout pour se laisser envahir par son plaisir.

Quand on entra dans son atmosphère, dans le rayonnement de son âme joyeuse, on

se sentait comme caressé par la fraîcheur balsamique d'un vent du soir après une chaude journée d'été.

Tout enfant qu'elle était, elle charmait les rudes hommes qu'il y a dans ma famille. Pour jouer avec elle, l'amuser et la choyer, ils trouvaient des délicatesses d'une gaucherie délicate, redevenaient tout jeunes, se laissaient guider par elle dans des jeux enfantins. Et tous se disputaient la petite idole, heureuse des caresses qui lui étaient prodiguées, mais qu'elle faisait rejaillir sur les autres, dans la pluie d'or de ses rires. Mes grandes cousines la dorlotaient comme leur poupée, la revêtaient de leurs plus belles soies et de rubans multicolores. Elles en faisaient tour à tour une princesse ou une madone. Elles l'enguirlandaient de roses, et, dans les roses rouges et la verdure des feuilles, son visage apparaissait comme une rose plus pâle, une rose de la Malmaison.

Ah ! quelle fête c'était de l'avoir auprès de soi !

Bien qu'elle grandît et devînt jeune fille, elle resta toujours l'enfant riante et gaie dont les élans de joie vous emportaient malgré vos soucis, dans un tourbillon de rires. Elle resta l'enfant aimante, aimable, insouciante des choses compliquées de la vie. C'était l'enfant de la nature belle et grande, de la nature exubérante et riche, un rayon de soleil incarné, une fleur devenue jeune fille.

De même que la nature reparait, toujours jeune, au printemps qui gonfle de sève les bourgeons et déploie ses étendards, sa joie, son âme apparaissaient toujours fraîches et nouvelles. Elle donnait aux choses un aspect riant et les choses lui étaient douces et lui souriaient. Cette inaltérable gaieté était mystérieuse, son charme se renouvelait constamment, pareil à l'eau claire d'une source chantante. Elle prenait les aspects les plus divers

et les plus inattendus, si bien qu'il n'était pas possible de s'en lasser.

Combien de fois ramena-t-elle le soleil sur les paysages brumeux et endeuillis de notre âme, par ce je ne sais quoi d'irrésistiblement frais et jeune qui l'entourait.

Elle transformait la vie, la fleurissait, la parait, l'illuminait, cette enfant de la nature libre et vivante, magnifique et sereine comme elle !

Ah ! que je l'aimais et quel dictame son souvenir est encore pour moi quand le présent se fait amer et mauvais !

Je me la rappelle alors, parlant aux oiseaux perchés sur ses épaules, sur ses doigts levés, ou sautillant parmi ses cheveux, riant et babillant avec eux.

Je la vois comme une fée de notre pays, parée d'une robe blanche, une feuille de houx garnie d'une baie rouge dans son chignon, une touffe de bruyère à son corsage, se pro-

menant dans les genêts en fleurs, en laissant glisser sa traîne sur la mousse moirée.

Elle était aussi adorée des humbles et des pauvres. La joie de la voir sourire, de l'entendre parler, cette joie qui émanait d'elle ainsi qu'un parfum, la leur rendait chère.

Elle évoquait les fleurs, ils lui apportaient des gerbes des champs ou quelques giroflées qui ornaient leurs petits jardins.

Elle charmait de même les enfants qu'une de ses caresses enchantait, parce qu'elle venait d'une âme simple comme la leur et délicieusement fraternelle.

Sa seule présence, à mon côté, dans les campagnes et les forêts de notre pays me faisait goûter davantage leur splendeur. Sa présence seule m'expliquait leur puissance et leur charme. Il y avait entre eux et elle des affinités mystérieuses, car leur beauté me paraissait s'épanouir sous ses regards et elle-même se parait de leur beauté.

Les esprits des bois se faisaient plus familiers et plus tendres alors. Je ne les craignais plus comme en mes instants de solitude ; ils devenaient plus doux et plus folâtres pour moi.

Je jouais à les chercher, à les poursuivre dans le creux des vallons, dans l'épaisseur des fourrés, aux détours des sentiers d'ombre ; j'épiais des nymphes couronnées de fleurs et de verdure, dans le cristal des fontaines bordées de mousse.

Clochettes des campanules mauves, des mugets et des jasmins sauvages, quels jolis airs carillonnez-vous à ses oreilles ravies, lorsqu'avec sa faucille étincelante elle coupait des genêts pour en faire des balais, ma petite sœur blonde, si jolie avec son bonnet blanc, son corsage d'azur et son jupon de mousseline parsemé de fleurs ?

Quelles ariettes légères et subtiles chantaient par vous dans le silence de la verte clairière,

entourée de ciel bleu, coupée par les troncs gris des bouleaux et par les chênes ridés et faisaient entr'ouvrir ses lèvres souriantes, couleur du jus des mûres, et voir le jeune ivoire de ses dents brillantes ?

Quels rêves faisiez-vous passer en ses yeux, vitraux d'idéal, ses yeux où l'on voyait des fées folâtres coiffées de lys et de glaïeuls danser autour des sources d'eau vive et le nain vert Obéron sonnait du cor avec les échos d'alentour ?

O bois, son souvenir est mêlé au vôtre dans ma mémoire, et c'est ce qui fait que je vous aime plus tendrement encore quand le soleil répand ses fleuves de lumière sur vos feuillages verts et vos gazons fleuris.

Votre splendeur était incarnée en elle. Elle était pour moi la vie heureuse et exubérante, la joie de vivre, le bonheur d'être.

Pour elle, j'étais le grand frère qui se prêtait à tous ses caprices, le jeune homme

qui, pour tout enfant, est presque un héros de légendes entouré d'une auréole d'aventures. La plus parfaite harmonie régnait entre nous. Nous rapportions l'un à l'autre nos pensées, nos enthousiasmes, nos espérances. Ensemble, sur la chimère ailée, nous nous laissions emporter dans les espaces infinis de la fantaisie.

*
* *

Mais la vie nous sépara bientôt ; je m'en fus au nord, dans une ville de rêve emplie de cathédrales, d'églises et de chapelles gothiques, de tours crénelées, de beffrois noirs, de pignons en escalier dégringolant vers l'eau stagnante des canaux verts. Là-bas, je fus saisi, accaparé par le souvenir intense et la ferveur des siècles morts.

Le rayonnement des yeux enflammés par leurs âmes ardentes me pénétra.

D'anciens regards que le temps n'avait pas encore éteints se posèrent sur moi, que je

me trouvasse sous les arceaux séculaires des nefs grandioses, dans les rues silencieuses bordées par les dentelles des pignons, ou devant les saintes auréolées d'or des primitifs.

Attiré par la foi de ces temps, je me prosternais, dans la lumière de pourpre, d'émeraude, de topaze et d'améthyste, qui se glissait sous les voûtes sombres des chapelles, à travers les vitraux historiés de légendes pieuses et glorieuses, et se jouant sur les dalles en dessins bizarres.

J'étais envahi par la mysticité de toutes ces choses anciennes patinées de prières de foi, d'espérance et d'amour. Les vieilles pierres me remplissaient de vénération, m'incitaient au rêve, toutes noircies par les oraisons dont l'ardeur paraissait les avoir brûlées.

La nostalgie des montagnes et des bois de mon pays me mordit le cœur, au début, et me força à retourner précipitamment chez

nous. Mais je me trouvais, en arrivant, tellement calme, que je pus bientôt repartir.

Alors je m'absorbai complètement dans la contemplation divine. Je m'efforçai de partager l'extase des humbles que je voyais agenouillés devant un crucifix ou une madone, les bras déployés, la tête rejetée en arrière et la bouche entr'ouverte, attendant l'étreinte du Sauveur ou la caresse maternelle de la Sainte Vierge.

Je m'isolai en des époques antérieures, après m'être efforcé d'en abstraire tout ce qu'elles avaient de commun avec la nôtre, et n'en avoir conservé qu'une épuration précieuse et magnifique, un mensonge charmant; et je parvenais à me faire croire à moi-même que mon plus grand plaisir n'était pas de me regarder vivre ainsi dans ce décor de rêve.

Elle me vint visiter dans ce séjour où mon jeune enthousiasme s'échauffait au charme de choses nouvelles.

Elle arriva par une rayonnante journée d'été. En sa robe claire, nimbée de soleil, elle semblait être une fée de clarté se promenant parmi les rues aux murs gris sur lesquels l'eau tombée des gouttières avait laissé de longues lignes noirâtres.

Ces vieilles choses s'égayaient de la voir. Son rire éclipsait le babil des oiselets du carillon, dont le chant chevrotant me paraissait plus mélancolique que d'habitude.

Sa présence, son regard étaient pour moi comme un rayon de soleil dans une cave.

Tout ce qui m'entourait me semblait triste maintenant, triste et mort, tandis qu'elle était toute joie et toute vie.

C'était comme le souffle de la brise un jour d'été torride. Au soleil de son regard s'épanouissaient les roses de mon âme. Ma poitrine se dilatait et je respirais plus librement.

Avec quel intérêt, quel plaisir, regarda-t-elle

la vieille cité glorieuse, avec ses complications de tours, de toits pointus, de clochers ajourés, de pignons en escaliers et de girouettes d'or ?

Je vis son visage gracieux me sourire dans le miroir des canaux encadrés de verdure.

La nature l'emportait ce jour-là en moi sur les œuvres des hommes.

Elle anima la ville morte, car j'y vis la vie s'agiter davantage après qu'elle fut venue la visiter.

Vers elle convergeaient les rayons infinis de la vie immense ; l'harmonie de notre grande mère la nature avait en elle un écho d'une infinie séduction.

Ce jour-là, elle concentra le paysage qui se refléta dans le saphir de ses yeux. Du canal se déroulant comme un ruban d'argent jusqu'à l'horizon, bordé de gazon et de peupliers inclinés dans le même sens par le vent du large, pèlerins d'éternité, des forêts loin-

taines aux cîmes moutonnées par les brises, des champs de moissons jaunes, tachés çà et là par les haies vertes et les toits des tuiles, où paraissait figée une lave de soleil écarlate et or.

Au loin, la ville, dont on apercevait les clochers multiples, bulbeux ou pointus, semblait toute petite et sur le point d'être envahie, submergée par la verdure conquérante qui l'environnait, montait vers elle et commençait déjà à couvrir ses murs.

Je me sentais plus fort. Un sang plus frais et plus vif s'insinuait dans mes veines. Une énergie nouvelle m'énorgueillissait et me poussait au combat, secouant la résignation et la passivité dans lesquelles m'avait plongé l'ambiance d'humilité et de renoncement que j'avais trouvée dans ces églises où prient des vieilles en manteaux noirs, au seuil desquelles croupissent des infirmes, et dans les rues où des femmes souffreteuses et chloro-

tiques font sauter les fuseaux, de leurs doigts effilés et amaigris.

* * *

Jusque là mon instinct avait souffert des lois et des principes que mon esprit avait acceptés des autres sans contrôle. Et mon esprit, ainsi dirigé, était sans cesse torturé par mon instinct.

Je me sentais irrésistiblement poussé vers la liberté, mais il m'était impossible de suivre les impulsions spontanées qui se manifestent chez tout être plein de santé, sans que mon esprit n'intervînt pour me reprocher, au nom des règles d'une morale séculaire, les actions qu'elles m'imposaient. Les murailles et les digues qui ont, pendant toute une ère, empêché les hommes d'aimer la vie, retenaient le torrent de mes aspirations et de mes désirs.

Ainsi deux êtres distincts vivaient en moi, sans cesse en désaccord ; mais sa présence les

concilia, car chez elle ils s'identifiaient en une constante et totale harmonie. C'est ainsi qu'elle me révéla ma conscience du monde.

J'avais besoin de susciter l'âme des choses passées, autour de moi, en émotions sentimentales. Les vieilles tapisseries, les meubles anciens, les vitraux, les tableaux glorieux créaient une atmosphère tiède et douce à ma conscience. Je me plaisais parmi ces beautés finies que ma jeune énergie vivifiait et qui me composaient une âme chimérique.

Elle, c'était l'âme des choses passées, présentes et futures, l'âme forte et éternelle de la nature. Seul un art joyeux parlait à son esprit, une pitié seule se manifestait en elle pour les choses tristes et mélancoliques. Toute manifestation de force suscitait son admiration. Elle était toute d'instinct et comme chez tous les forts, son instinct était merveilleusement organisé; il ne la trompait jamais et empêchait tout asservissement.

Pallas Athéné, protectrice de l'errant Odysseus que je fus pendant des années, elle me guida parmi les contrées inconnues vers lesquelles me poussèrent la destinée et les forces adverses. Elle me garda des Syrènes charmeresses, me détourna de Charybde et de Scylla, elle m'arracha encore aux délices que je goûtais dans l'île des Nymphes, engourdi par un dangereux Népenthes. Elle me tira du sombre Hadès où j'étais descendu et où je m'attardais à m'entretenir avec les morts, les laissant m'imposer leurs idées et leurs sentiments; à travers mille embûches, mille précipices et mille dangers, elle me reconduisit dans ma patrie, dans l'Ithaké de mon enfance, où mon vieux père, pareil au divin Laertès, couvert de vêtements sordides, garde ses troupeaux, bêche son jardin, taille ses arbres fruitiers et ses vignes.



Te souvient-il, chère âme, des séjours immortels et bienheureux où tu rayonnes maintenant, te souvient-il de la dernière fois que nous nous vîmes et de notre adieu ?

J'étais revenu pour quelques jours à la bonne maison de notre enfance. L'heure sonna de partir. Tu m'accompagnas jusqu'à la porte et, après nous être embrassés encore une fois, je m'éloignais, lorsque, me retournant pour voir ton cher visage, je te vis qui me suivais des yeux, avec quelle jolie et charmante expression de tendresse ! Oh ! le geste que tu me fis encore avec les mains, avec la tête, le geste dans lequel tu mettais toute ton âme heureuse de la pensée que j'avais eue de t'envoyer encore un baiser ! Quelle bonne impression d'affection il me mit dans le cœur, comme j'en fus dorloté ! Ce fut une joie douce et un bien-être exquis qui m'accompagnèrent durant toute ma route.

Je retournais dans ce petit village de la Campine où je devais passer l'été.

Je vécus là dans les bois verdoyants, les prés fleuris et les champs où se doraiement les moissons. J'allais quelquefois jusqu'à de vieilles villes pour y rêver, dans les rues aux maisons anciennes tout imprégnées de passé, et dans les églises gothiques où je sentais une paix descendre dans mon cœur, sans cesse enveloppé d'une anxiété vague dont il m'était impossible de pénétrer la cause.

Une atmosphère d'inquiétude m'entourait et seuls, le recueillement et la prière apportaient quelque adoucissement à ces appréhensions indéterminées qui m'obsédaient.

Une fois, je voulus m'enfoncer pour deux jours dans les landes, où, de loin en loin, on voit quelques villages tranquilles mettre le rire de leurs toits rouges dans l'immensité de la plaine aride et sablonneuse, où poussent seulement les bruyères et les sapins. Mais au

fur et à mesure que je m'éloignais de ma demeure, une angoisse grandissante m'envahissait et, despotique, me forçait bientôt à revenir sur mes pas.

Je rentrais chez moi avec la peur d'y trouver de mauvaises nouvelles, mais je ne voyais jamais que les bonnes lettres de la chère enfant, fleurant le réséda et la lavande, comme le linge de chez nous, et la bonne maison familiale où l'alouette tirelire, en réponse à la fauvette qui lance ses roulades dans la cage, sur la fenêtre ornée de géraniums en fleurs.

Je me souviens du charmant bavardage qu'elle m'envoya du beau pays de Lesse et de Meuse et de notre chère Ardenne, où elle s'en fut, pour la dernière fois, hélas, mirer dans le cristal des fontaines et l'eau limpide des ruisseaux, ses yeux de violette et son âme radieuse, et répandre dans les bois le timbre d'or de sa folle chanson.

Mon doux pays ! tu m'es plus cher encore depuis que tu entendis, le dernier, les suaves harmonies de sa jeunesse triomphale et le chant de ce cher cygne qui ne vogue plus maintenant que sur les lacs bleus et mélancoliques du souvenir !

A la lettre que je lui adressais à son retour, il me fut répondu : Notre chère petite est malade... et cela me tomba comme un coup de marteau sur la tête.

Je ne pouvais courir vers elle !

Pendant trois semaines, ce fut une perpétuelle alternative d'espérance et de crainte, une véritable agonie, jusqu'au jour où je reçus cette lettre d'allégresse : elle est sauvée !

O bois, ô paysages monotones, ô plaines immenses de la Campine, vous entendîtes mes sanglots, vous m'entendîtes pleurer, crier, hurler de joie. Combien ce jour-là, je vous parai de magnificences ! Ne fûtes-vous pas pour moi les plus beaux de la terre ? Je

courus comme un fou pendant des heures et des heures, vous parlant, vous manifestant, vous communiquant ma tendresse. Mais, ô soir désolé, tu répandis ta tristesse sur la splendeur dont je les avais revêtu et le doute et l'inquiétude tombèrent sur mon allégresse et rongèrent mon cœur comme une lèpre mortelle.

Ma raison ne pouvait lutter contre ma folie. Je rentrai morne et abattu et plus sombre que les vapeurs d'encre venues de l'horizon couvrir la campagne silencieuse.

Au lit, j'étais dans un état d'inconscience voisin du sommeil, où quelques idées continuent à flotter dans notre esprit, confuses et enchevêtrées les unes dans les autres, où il reste encore quelques matières en fermentation dans le creuset de la pensée humaine.

J'ouvris les yeux ; dans le cadre de ma fenêtre, je vis quelques nuages qui passaient sur la lune auprès du clocher pointu, recouvert

d'ardoises, de la petite église aux murs gris, dormant paisiblement au milieu du cimetière rempli d'une verdure florissante qui montait haut sur les tombeaux et les croix, menaçant de les recouvrir.

Lorsque tout à coup je vis s'entr'ouvrir un nuage éclairé par la lune, et, sur un rayon vint vers moi la chère enfant, ma petite sœur aimée. Son visage était doux et grave, ses cheveux flottaient sur ses épaules. Elle était vêtue d'une tunique de drap blanc et or qui se confondait avec le nuage dont elle était sortie. Ses bras étaient tendus vers moi. Ses yeux me regardaient tendrement, ses lèvres me firent le plus beau sourire et sa voix fut d'une câlinerie exquise pour me consoler déjà de ce dont elle allait me faire part :

— Mon frère chéri, je viens te dire au revoir, je viens t'apporter mon dernier baiser.

— Comment, tu me quittes, c'est donc vrai, je ne te reverrai plus ?

— Oui, je m'en vais, mais ne te désole pas, ne te plains pas, nous ne serons pas si loin l'un de l'autre.

— Tu m'abandonnes, tu pars, je ne te reverrai plus ?

— Si, je serai souvent avec toi, tu me respireras dans le parfum des fleurs, tu m'embrasseras dans les corolles des roses. Je serai partout sur ton passage, dans le vent qui passe, le chant des oiseaux et le murmure des brises dans les arbres aux bords des fontaines. Tu trouveras mon âme éparse dans nos grands bois, aux bords fleuris des ruisseaux gazouilleurs et des sources chantantes. Mon souvenir te sera doux et suave comme une rosée de miel. Pour toi, maintenant, notre terre sera enchantée. A chaque blessure de la vie, tu y trouveras des forces nouvelles. Elle te consolera et te dorlotera parce que je serai en elle, continuant à t'aimer et veillant sur toi. Par moi, les choses te seront propices et secou-

rables ; tu les trouveras, en tes moments de tristesse, fraternelles et bienfaisantes. Je serai l'air que tu respirez, la fleur que tu cueilles, le nuage qui suscitera ton rêve et l'élèvera dans l'azur, jusqu'au moment où tu viendras te confondre avec moi dans la terre maternelle.

Et comme j'étendais les bras pour l'étreindre, elle m'envoya un grand baiser d'adieu et disparut dans un gros nuage qui voila la lune un instant.

Je me trouvai inondé de larmes.

Le lendemain, j'étais réveillé en sursaut ; on m'apportait une missive que je n'osais pas ouvrir. On me rappelait précipitamment.

Je ne fus pas, à ce moment, la dupe du peu d'espoir qu'on me laissait ; c'est fini, me dis-je.

Oh ! les heures que durèrent ce retour, ma tête en feu, comme si j'avais eu du plomb fondu ou une lave ardente dans le crâne. Et l'espoir qui me revenait au fur et à mesure que j'approchais de la demeure ! Un miracle

s'était produit et j'allais la retrouver, vivante encore, sauvée. Puis le désespoir me reprenait. Ah ! si du moins je pouvais encore la revoir vivante, ne fût-ce que quelques minutes, et la serrer dans mes bras !

Mais hélas ! la pire des choses conjecturées m'attendait à mon arrivée.

La nouvelle lugubre me tomba comme un soufflet sur la face. Un sentiment de révolte insensée m'envahit. J'aurais voulu battre, j'aurais voulu mordre, j'éclatais en imprécations, je me répandis en reproches contre ceux qui, craignant pour moi la maladie contagieuse dont l'enfant était atteinte, avaient usé de subterfuges pour m'empêcher d'accourir vers elle. Puis je tombai dans un accablement morne, n'osant aller dans la chambre où elle dormait son dernier sommeil.

Je m'y résolus enfin.

Un parfum suave de roses, que je respirai sur le seuil, fut un anesthésique à ma douleur.

Tout de blanc vêtue, elle reposait sur un lit jonché de roses blanches. Il y en avait tellement qu'elles la couvraient presque, mais malgré la pâleur répandue sur ses joues, son front et ses lèvres, la plus belle des roses était encore son pur visage, qui me souriait jusque dans la mort.

Elle était née aux roses, elle était morte aux roses. Son souvenir me reste comme celui d'une rose blanche dans ma vie !

Comment, me disais-je, revêtir des vêtements noirs, des vêtements de deuil ? n'est-ce pas d'habits blancs dont je devrais être paré en souvenir de toi ? Mais je te ferai dans mon cœur un autel, une chapelle où éclateront les couleurs vives et riantes, afin de t'associer à tout ce qu'il y a de radieux au monde, même en cet instant cruel. Non, je ne puis croire que tu sois morte, car tu revis déjà ardemment dans mon âme.

J'appris alors les détails de sa fin.

La nuit de sa mort, quelques heures avant qu'elle ne s'en retournât parmi les fleurs, elle s'était relevée malgré son extrême faiblesse et, comme celles qui la veillaient lui demandaient, étonnées, où elle voulait aller :

— Dire au revoir à mon frère, répondit-elle.

A deux reprises différentes, il fallut faire comprendre à cet enfant, qui n'était déjà plus qu'à moitié de ce monde, qu'il n'était pas possible de me voir et qu'elle devait se reposer.

Mais tant était grand et puissant son pur amour qu'elle était venue vers moi en esprit, car c'est à ce moment ou à peu près que je vis s'entr'ouvrir un nuage éclairé par la lune, à côté du clocher noir d'une petite église de Campine, qu'elle m'apparut grave et souriante, me fit d'inoubliables adieux et m'adressa des consolations suprêmes.

Elle aimait les choses et les choses l'aimaient, car elles portèrent jusqu'à moi sa pensée dernière en un hymne triomphal à la

vie, qui me fut une révélation. Elle était leur sœur vivante, leur âme incarnée, et maintenant elle est retournée en elles.

* * *

Quand les prêtres eurent donné la bénédiction dernière et semé l'eau bénite, nous partîmes pour la mettre là-bas dans la terre des ancêtres.

C'était une claire journée de juin. Le soleil ruisselait du haut des collines dans les gorges profondes, sur la cime des bois, sur les feuilles des arbres agitées par les frissons de la brise, le long de la route blanche.

La roue du moulin éparpillait l'eau de la rivière en pluie de feu.

Dans les prés, des troupeaux de vaches paissaient. À notre passage elles levaient la tête, étonnées, et leurs gros yeux ronds nous regardaient longuement.

Le char funèbre disparaissait sous les cou-

ronnes, les bouquets de roses et les gerbes de fleurs.

Sans la croix qui émergeait d'une touffe de roses-thé et les chevaux caparaçonnés de noir, on eût dit un cortège triomphal. Les enfants que nous croisions hésitaient un moment à s'agenouiller et à réciter leurs prières, tant ce spectacle suscitait peu la tristesse. Son âme radieuse était là, près de nous, dans le parfum des fleurs qui recouvraient son corps, et il n'y avait place que pour des idées riantes et fleuries. Mais les regrets, qui nous rendaient, malgré tout, pensifs et désolés, ne venaient que de notre égoïsme, car lorsque nous pensions à elle en précisant quelque souvenir, le sourire nous venait aux lèvres et, pendant quelques instants, nous perdions la notion de l'événement "qui nous avait flagellés, pour laisser notre cœur s'épanouir. Un moment même, un de nous raconta quelque anecdote, répéta des paroles qu'elle avait prononcées, et

il nous parut qu'elle se retrouvait parmi nous. Ce fut une sensation délicieuse.

Le paysage se déroulait, nous traversions les bois, puis un hameau. Les paysans interrompaient leurs travaux pour se découvrir et se signer. Le soleil tombait sur les murs blancs des métairies et sur les fumiers aux pailles dorées et brunes, au-dessus desquels bourdonnaient des essaims de mouches d'or. Puis une grande plaine nous apparut avec l'immensité des moissons qui ondulaient comme une mer, tachées çà et là, au loin, par quelques touffes d'arbres entre lesquels on apercevait les toits rouges et bleus [de petits villages, et une longue ligne de peupliers fermant l'horizon.

Le toit bulbeux du beffroi se montra dans le feuillage tout frissonnant de lumière. Nous traversions les moissons parsemées de bluets et de coquelicots et bientôt nous passâmes dans la drève qui mène à la ville, sous un dôme

de verdure, sous l'imposante nef de feuillage d'une cathédrale dont les troncs des arbres étaient les piliers.

La ville tranquille, avec ses volets clos contre l'ardeur du soleil, la ville perchée au sommet de la colline au bas de laquelle se joignent les deux vallées du ruisseau et de la rivière, avait le même aspect clair et gai que je lui connaissais depuis mon enfance. Elle avait pour moi son même bon sourire. Elle se faisait toujours maternelle et douce, avec ses vieux murs d'un brun rougeâtre.

L'ayant traversée, nous arrivâmes au cimetière.

Après que le corps de l'enfant aimée fut descendu dans la fosse aux parois de terre jaune, avec nos sanglots, j'écoutais l'admirable liturgie chrétienne, les hautaines paroles d'éternité et d'espérance que l'église, fontaine d'amour, verse sur les tombes ouvertes et les cœurs en plaie.

La ville apparaissait avec une ceinture de feuillages. Des terrasses de ses jardins la verdure s'élançait et descendait jusque dans la vallée, pour se mirer dans le ruisseau, pareille à une troupe d'amadryades folâtres, puis elle reprenait sa course, escaladait la colline opposée et courait sur son faite, où elle fermait l'horizon.

De l'autre côté, la rivière sinuait, tranquille et argentée, le long des bois et des rochers couleur de rouille, de la montagne éventrée.

Ailleurs on voyait l'herbe presque bleue et les moissons d'or. Au sommet de la montagne qui fermait le cirque, noir sur le ciel de feu, un laboureur conduisait un cheval qui trainait une charrue.

Dans cette exubérance de vie, le clocher de l'église romane d'un village proche, au haut de sa colline, et le vieux beffroi de la ville, qui se regardaient, paraissaient mélancoliques et si esseulés ! Car malgré toute la gloire et

la foi qu'ils évoquaient, les siècles de fer et d'amour, n'étaient-ils pas les témoins d'entreprises avortées, de croyances déchues quoique grandes, nobles et belles? N'étaient-ils pas la pensée caduque, égarée en nos temps, d'âges morts, le mémorial qu'en avaient dressé des générations antérieures, la croyant impérissable?

Maintenant ils évoquaient le sépulcre plus que ce cimetière où je me trouvais, car les croix, dont il était peuplé, étaient du moins envahies par les herbes hautes et les plantes grimpantes, et les roses et les fleurs de toutes sortes lui donnaient un air de fête.

Ils étaient ridés et décrépits, tandis que les collines verdoyantes, la rivière aux eaux argentées, le ciel d'un azur immaculé, déployaient une jeunesse immuable, la même fraîcheur qu'au jour de la création. Le même printemps faisait monter la même sève et répandait sur eux la vivifiante eau de Jouvence.

Devant leur puissance calme, leur majesté, leur force, une paix ineffable descendait dans mon cœur.

Je sentais que s'accomplissait déjà la promesse que m'avait faite ma petite sœur aimée, quand, sortant d'un nuage éclairé par la lune, elle était venue me faire d'inoubliables adieux.

A travers les magnificences qui se révélaient à moi, se faisait entendre l'harmonie des choses en leur variété et leurs métarmorphoses, l'âme de notre mère la terre dont rien ne peut troubler la sérénité ineffable et hors de qui rien n'existe.

L'alouette élevait dans l'air limpide son clair tirelire, la fauvette gazouillait, perchée sur un rameau, les moineaux pépiaient dans les buissons, et quand tombèrent ces paroles de consolation suprême : *Ego sum resurrectio et vita* — je suis la résurrection et la vie — ce n'était pas l'église qui les proférait par la bouche du prêtre en surplis blanc, c'étaient

les arbres, les collines d'émeraude, les fleurs, les oiseaux, qui me les adressaient pour notre mère la terre, dans une mélodie d'une douceur et d'une force infinies.

AU VERT



PAR ce jour gris et triste de décembre, aux sifflements de la bise, voici qu'au milieu de la ville une amère solitude m'environne, me refroidit le cœur et dessèche tout désir de vie comme une feuille morte prête à s'émietter. Je promène par les rues l'ennui morne de celui qui est seul, loin de chez lui, sans occupation et sans but, se remémorant comme il fait bon, dans la ferme ou la chaumière lointaine, se blottir au coin de lâtre pour y entendre le chant du coque-mar, le cri-cri du grillon ou le ronron du chat, nos dieux lares. Cependant la maison est dépouillée de sa ceinture de verdure, les bois sont devenus transparents et les champs sont déserts, mais il doit faire gai au foyer,

et doux. La vie y est plus libre et plus exubérante qu'ici, où elle est contrainte par mille conventions auxquelles nous avons de la peine à nous habituer, nous les rustauds des libres campagnes.

Au hasard de la promenade me voici dans les environs de la gare par où l'on prend le train pour retourner au pays. Mais non, ce n'est pas le hasard qui m'y amène, j'y ai été attiré avec la pensée que je verrais peut-être quelqu'un débarquer de là-bas, et cela me ferait plaisir de chercher dans ses yeux le reflet de mes paysages familiers, de me croire au village en l'entendant parler. Aucun visage connu ne sort de ce bâtiment veule, mais j'aperçois, rôdant aux alentours, quelques conscrits de mon canton. Nous ne nous sommes jamais parlé, mais nous nous abordons tout de même. Au bout de quelques instants, assis à quatre autour d'une table de cabaret, nous sommes tout à fait de connaissance.

Chacun de nous, au début, prend un air faraud et crâne pour essayer de leurrer les autres et soi-même sur la réalité de ses sentiments, mais nous nous apercevons bien vite de cet essai de supercherie. Tous, nous nous sentons envahis par la même nostalgie, nos âmes sont frileuses, elles cherchent à se réchauffer un peu.

Ils ont quitté le village au mois d'octobre. Pendant quelques jours encore, ils ont eu un beau soleil qui semblait leur souhaiter la bienvenue dans cette ville étrangère, où l'on ne parle guère leur langue. Ils ont eu l'étonnement, la curiosité de cette grande ville avec ses rues immenses, ses monuments, ses magasins étincelants, ses bazars, ses marchés et ses foules toujours en mouvement, puis les tournées dans les bouges avec des filles à volonté. Comme des chiens qu'on vient de détacher, ils se sont mis à gambader, à sauter, à faire mille folies, mais ils n'ont

pas tardé à se calmer. Un jour ils se sont réveillés avec la tête un peu lourde et ils ont été étonnés de regretter leur coin perdu. Ils ne s'étaient jamais aperçu qu'il y faisait si bon, que l'on s'y amusait si bien, en comparaison de ce qu'on trouve ici dans la « capitale ». Là-bas on est partout chez soi, tout le monde se connaît; ici l'on marche des journées entières sans rencontrer un visage ami. Et mille détails, auxquels ils n'avaient jamais pensé jusqu'alors, surgissaient en leurs souvenirs, ajoutant des charmes ignorés à la terre lointaine.

Ah ! mes camarades, je la connais cette sensation ; voilà bien des automnes où la nostalgie me vrille à me faire hurler. Chaque année, quand les dernières feuilles des arbres se sont enfuies, brunes et ternes, au long des bises aigres, je sens autour de moi une effroyable solitude, et, comme vous, je suis porté, par désespoir, à me saouler dans quel-

ques tavernes pour me remettre un peu de cœur au ventre, j'éprouve le besoin de me vautrer avec rage dans quelques copieuses débauches pour ne plus penser aussi éperdument qu'il y a là-bas, au bas de la colline, au bord de la rivière, quelques maisons familières qui seraient le centre de mon existence et les montagnes voisines ses horizons, si l'on pouvait se choisir sa vie.

Nous parlons de chez nous, et nous réchauffons nos cœurs à la chaleur des paroles dont nous nous servons pour raconter les moindres événements du village.

Nous voilà à peine réconfortés que nous devons nous séparer. Il y a des moments où la guigne ne vous lâche pas. Nous étions là si bien à former, dans ce cabaret, un coin du hameau. Nous aurions, lorsque la conversation eut été épuisée, joué un piquet voleur en fumant notre pipe, comme chez le barbier. Nous aurions continué à jouir de notre

intimité en entendant notre langue wallonne si expressive, et de tant de relief. Mais l'appel est là, ils doivent retourner dans le grand bâtiment régulier qui est la caserne, eux qui logeaient dans la soupente de la chaumière ou dans l'écurie des chevaux ; et me voilà seul, et seul plus encore qu'avant de les voir. Me voilà à traîner de nouveau par les rues, cherchant à m'intéresser aux passants. Mais impossible d'y trouver de l'agrément, je me mets à haïr ceux qui passent raides à côté moi, sans me voir, ou bien, chaque fois que je crois remarquer un regard pitoyable et sympathique, je m'attendris d'une manière qui me paraît bientôt ridicule.}

Lorsque le soir sera tombé, me dis-je, je rentrerai chez moi ; c'est encore dans ma chambre que je serai, en somme, le moins malheureux. Parmi les choses coutumières, les souvenirs s'épanouiront à la lumière de ma lampe comme de tardives et pâles roses

d'arrière saison et j'accorderai ma rêverie à la plaintive et douce chanson du feu. J'évoquerai les beaux jours de l'été, ma petite amie, que nous passâmes ensemble, soit que nous grimptions les collines pierreuses pour aller nous asseoir dans le bois, au sommet, et contempler à nos pieds le petit village tranquille, ou que, dans les ruines de pierres grises du vieux château, nous cherchions à ressusciter quelque amoureuse chevalerie, ou bien encore qu'aux ducasses, nous allions dans les hameaux voisins avec une bande d'amis et d'amies danser au son du violon et de la clarinette, autour d'un kiosque formé de quelques planches garnies de branches de sapin, puis chanter au retour le long de la route sous le ciel criblé d'étoiles. Je me rappellerai ta maison blanche au toit d'ardoises et la vigne vierge que je vis verte l'été et rouge l'automne, encadrant la fenêtre où je te trouvais tirant l'aiguille les jours de la semaine.

J'entendrai le son de ta voix pure comme la source du bois joli. Les vieilles romances, « comme on n'en fait plus » dont tu me berçais harmonieusement l'âme, je les fredonnerai à moi-même et je croirai être près de toi. Tu oublieras mes brusqueries, lorsque je commençais à être fatigué de cette douce vie et que de nouveaux désirs m'attiraient ailleurs. Saturé de bien-être, je n'avais pas l'air de croire à mon honneur et je maugréais, du bout des lèvres sans doute, à propos de riens et à propos de tout.

Mais j'eus encore plus de torts que tu ne le supposas.

Tu chantais pour charmer la mélancolie d'un crépuscule rouge, à ta fenêtre encadrée de verdure qui commençait à vermillonner. J'arrivais le long des prés, par ton petit jardin aux parterres de fleurs bordés de buis, songeur, imprégné du mystère de la nuit qui voilait d'ombre la vallée prochaine. Je

t'écoutais, souriant d'aise, achever le refrain :
Le bonheur est peut-être là.

Cette finale me sembla se rapporter à ce qui m'entourait : la petite maison blanche au toit d'ardoises, avec sa vigne au gracieux feuillage, regardant les prairies, les bois et les collines qui fermaient l'horizon, le jardin avec ses fleurs et ses arbres où pendaient de beaux fruits incarnats et dorés, ma jolie petite amie avec sa gaîté fine et un peu moqueuse, et sa mère qui déjà m'apportait du raisin blanc et des poires dans la corbeille d'osier.

Est-ce que je n'entrais pas dans un conte de fée ? Mais que se passa-t-il donc ? Sans doute j'aurais dû rester seul pour cacher mon émotion et me laisser aller au charme qui m'entourait, ou bien ne le sentis-je pas assez profondément et mon raisonnement n'eut-il pas le temps de le déduire ? Eus-je l'impression que je grimaçais et fut-ce la crainte de

le laisser voir qui me fit grincer un rire aussi aigre que le bruit d'une crécelle, ou bien est-ce que, sur le point de me livrer au bonheur qui venait de m'apparaître, n'en avais-je déjà plus envie parce qu'il s'offrait aussi ingénûment? Toujours est-il que le charme fut rompu. Elle sentit que mes paroles sonnaient faux, ce qui la chagrina. Elle replia sur elle-même sa petite âme blessée. Je m'abîmai dans une telle amertume que je ne sus atténuer, par quelques phrases cordiales et tendres, le mal que je venais de lui faire. Je restai là, taciturne, sentant gronder en moi, comme un fauve en cage, une colère sombre.

Le bonheur, maugréais-je, le bonheur! Qui peut prétendre me le donner? Y a-t-il quelqu'un qui occupe dans ma vie une place assez grande pour cela? Elle, pas même! Si elle le croit, elle s'abuse étrangement sur son pouvoir.

Ah! ma douce, douce amie, je ne fus plus

guère aimable pour toi depuis ce soir jusqu'à mon départ. Ce jour-là cependant je me souviens que j'étais triste de te quitter. Mais pourquoi, au moment de grimper sur l'impériale du vieux char à bancs aux roues couvertes de boue séchée, m'arrachai-je vivement de ton étreinte et, une fois là-haut, me mis-je à rire en voyant ton visage en larmes, puis, étouffant tes dernières paroles, fis-je éclater mon cor de chasse en une fanfare désordonnée jusqu'au tournant de la route ?

Aujourd'hui, vois-tu, je ne suis pas fier, je t'assure, et pour un peu je me mettrais à gronder le méchant et brutal garçon que j'ai été alors, repoussant dédaigneusement la part de bonheur que tu m'offrais.

*
* * *

Je recouds tous ces souvenirs un peu incohérents dans un bar où l'un de mes camarades, rencontré au hasard, m'a entraîné. La friperie

prétentieuse de ce lieu m'attriste tellement que c'est pour moi un plaisir exquis de regarder les jours passés au-dedans de moi-même.

Mais voilà que je remarque une fille, à voir ses grands yeux fixés un moment sur moi. Elle est jeune, fort jeune, car la courbe de ses joues et de son menton a encore la grâce de l'enfance. Ses lèvres sont très rouges et semblent éclater dans la fraîcheur de son teint. Ses quenottes blanches grignotent une orange et croquent des amandes tour à tour.

De temps en temps elle part, en se rengorgeant, d'un rire un peu forcé aux notes hautes et aigrettes, aux propos d'un jeune homme très loquace par qui elle se fait agacer. Elle débite des phrases sans grande signification pour moi, mais qui paraissent mettre un peu d'humeur chez mon ami. De temps en temps il lui dit que ces manières là n'ont aucune chance de réussir auprès de lui. On en vient parfois à des mots un peu rudes et puis elle

se retourne, après une moue de mépris, vers le jeune homme.

Mon camarade, renversé dans un fauteuil, regarde le plafond et lui envoie placidement d'énormes bouffées de tabac.

Il y a un autre personnage, un dentiste d'âge mûr qui raconte ses innombrables bonnes fortunes et jongle avec des dents qu'il tire de sa poche. Il prend le parti de mon ami et fait des remontrances à la jeune fille.

— Je lui avais dit, répond-t-elle, que puisqu'il avait été difficile hier, je le serais aujourd'hui. Voilà, c'est fait, et je ne veux plus en entendre parler.

— Vous êtes idiot, dit mon ami, et je suis bien content d'être débarrassé de vous.

La conversation continue sur ce ton avec de nombreuses interruptions. La jeune fille, dont la griserie rend les grands yeux un peu hagards, éclate de rire à chaque instant ou se fâche pour des riens.

Le jeune homme loquace ne voit pas le rôle qu'elle lui fait jouer et continue à faire la roue.

Mon ami se contente de lever les épaules comme si tout cela lui était bien indifférent.

Mais chacun exagérait trop son indifférence.

Aussitôt que le jeune homme importun fut parti, j'eus plaisir à voir comme mon fanfaron d'ami cherchait à s'expliquer avec la jeune fille, à revenir vers elle sans trop faire mine de céder et d'implorer. Sa tâche était facilitée par le dentiste hâbleur qui s'efforçait à les réconcilier, et comme ses histoires invraisemblables amusaient la jeune fille, il jouissait d'une considération marquée et d'un certain empire sur elle.

Mon ami, voyant l'attitude de la jeune fille, qui regardait droit devant elle en musant quelques refrains, s'expliqua. Tout en brûlant du désir de se réconcilier avec lui, elle ne voulait rien entendre. Mais il la pressait de formuler ses griefs. Elle les lui dit en une

phrase sèche qui voulait lui témoigner du mépris. Il se hâta de reconnaître ses torts, prétendit ne plus se souvenir d'avoir agi de la sorte, mais que c'était mal de sa part, qu'il ne recommencerait plus et lui en demandait pardon.

Elle continuait à lui signifier que tout était fini entre eux, malgré les objurgations du dentiste. Mais parfois, sur une plaisanterie quelconque de celui-ci, elle riait et riait, montrant ainsi la joie qu'elle avait de ces soins, de cet empressement humble de son amant. C'est qu'il n'était plus fier mon ami, mon fanfaron d'ami aux fortes lèvres, au menton volontaire, au masque énergique et brutal un peu.

Ah ! comme j'eus du plaisir à le voir l'entourer de mignardises, de gentilleses, pour voir enfin reflleurir, pour lui, un sourire sur ses lèvres. Il les payait ses fanfaronnades de la veille et son assurance de tantôt, cette assu-

rance d'homme aimé qui peut tout se permettre.

Ah ! combien je l'aimais de le voir ainsi à mon diapason de tout à l'heure, l'âme peureuse et angoissée d'une rupture possible, le désir fouetté par la résistance et l'opiniâtreté de sa maîtresse ; et combien, petite fille, j'admirais ton instinct qui te poussait à couvrir ton bonheur d'un bouclier de bouderie, à le défendre avec une pareille tenacité contre le despotisme brutal, précurseur de la satiété et de l'abandon.

Charmante stratégie du cœur ! Tu comprenais quel piment serait pour lui ta mutinerie, et quelle fontaine de Jouvence allait être ta révolte, dans laquelle son amour se retremperait !

N'est-ce pas à courir l'un après l'autre tour à tour que le désir s'aiguise au lieu de s'épuiser, et ramène, violentes et âcres, les flambées de passions folles ?

Je sais pourtant, enfant, que s'il avait simulé un peu plus longtemps l'indifférence, ce fut toi

qui l'eus enveloppé de tes chatteries et l'eus supplié, presque, de te pardonner sa brutalité de la veille ; mais ton merveilleux sens de l'amour te donna l'égoïsme nécessaire pour prolonger votre plaisir en lui donnant plus de prix.

Car nous sommes ainsi faits, en amour, nous baisons la main qui nous frappe tandis que nous mordons celle qui nous caresse.

Je songeais aux voluptés que vous promettait la discorde présente et il me sembla même qu'avec une merveilleuse et instinctive compréhension de la vie, vous ne la prolongiez que pour tendre et crisper davantage les attirances qui vous avaient déjà jeté dans les bras l'un de l'autre.

Enfin il l'embrassa, bien qu'elle eut fait mine de détourner la tête, elle le gronda encore, mais sa voix se faisait tendre, elle ne grondait plus que pour ne pas montrer si vite qu'elle avait oublié depuis longtemps ses griefs, et pour se

faire calmer davantage. Les baisers qu'elle semblait refuser avaient une exprimable douceur en même temps qu'une ardeur brûlante ; elle se pâmait déjà dans l'idée des voluptés prochaines.

Nous sortons, elle lui prend le bras et se blottit contre lui. Ils sont haletants. Après les avoir quittés je les regarde partir heureux, jeunes. Il lui parle, mais comme du fond de ce qu'il lui dit avec tant d'ardeur, j'entends sourdre l'animalité indomptée du sauvage qui réapparaît toujours en l'homme quand ses sens se mettent à hurler.

Demain il recommencera à faire le mauvais garçon, ils se disputeront de nouveau avec âpreté et retremperont leurs désirs dans les bonnes et salutaires violences qui font mieux s'aimer, et, chaque fois, ils resserreront ainsi un chaînon de la chaîne qui les lie.

Au soleil de vie et d'amour, à la chaleur de la liberté des êtres qui agissent à leur guise

et dont aucune compression n'étiolo la spontanéité turbulente, me voilà tiré de ma torpeur et réconforté. L'aiguillon de l'action s'enfonce dans mes sens.

Nous ne devons pas, me dis-je, nous laisser dominer et anéantir, en des rêveries vagues, par le besoin d'absolu qui est en nous. Mais accordons-le avec nos désirs et nos passions que nous laisserons se développer sans autre frein que la conscience que nous avons de l'âme du monde.

Mais surtout n'attendons rien des autres. Ils faciliteront tout au plus notre accord avec les choses.

Me voici, petite amie de là-bas, qui me fut si douce, reconcilié avec moi-même et avec toi. Je pense combien j'eus tort de ne point accepter la part de bonheur que tu m'offrais. Ta faute fut dans ton ingénuité. Tu m'aimais et, confiante enfant, tu ne pensas pas à me faire comprendre l'inestimable prix de ton

amour ; en venant au devant de mon désir, tu lui enlevas sa force agissante et je ne sus pas l'aiguiser moi-même en me représentant le trésor que ta baguette de fée aurait fait jaillir à mes yeux.

Le rayonnement de ton âme m'éblouit encore et me fait paraître plus tristes et plus lamentables les rues de cette ville avec ses lumières jaunes que la pluie fait clignoter. Tu objectives ma nostalgie de mon pays, de l'été, de l'ivresse du grand air, de la vie joyeuse et libre dans une nature luxuriante. Mais à quoi bon s'absorber dans des regrets stériles ! Si je revoyais maintenant la petite maison dépouillée de sa parure verdoyante et fleurie que tu remplissais de tes chants, et le paysage morne, dénudé de ses splendeurs estivales, ne serais-tu pas, toi aussi, changée à mes yeux ?

Ne nous attardons pas à regarder en arrière. Demain est là avec ses promesses de batailles.

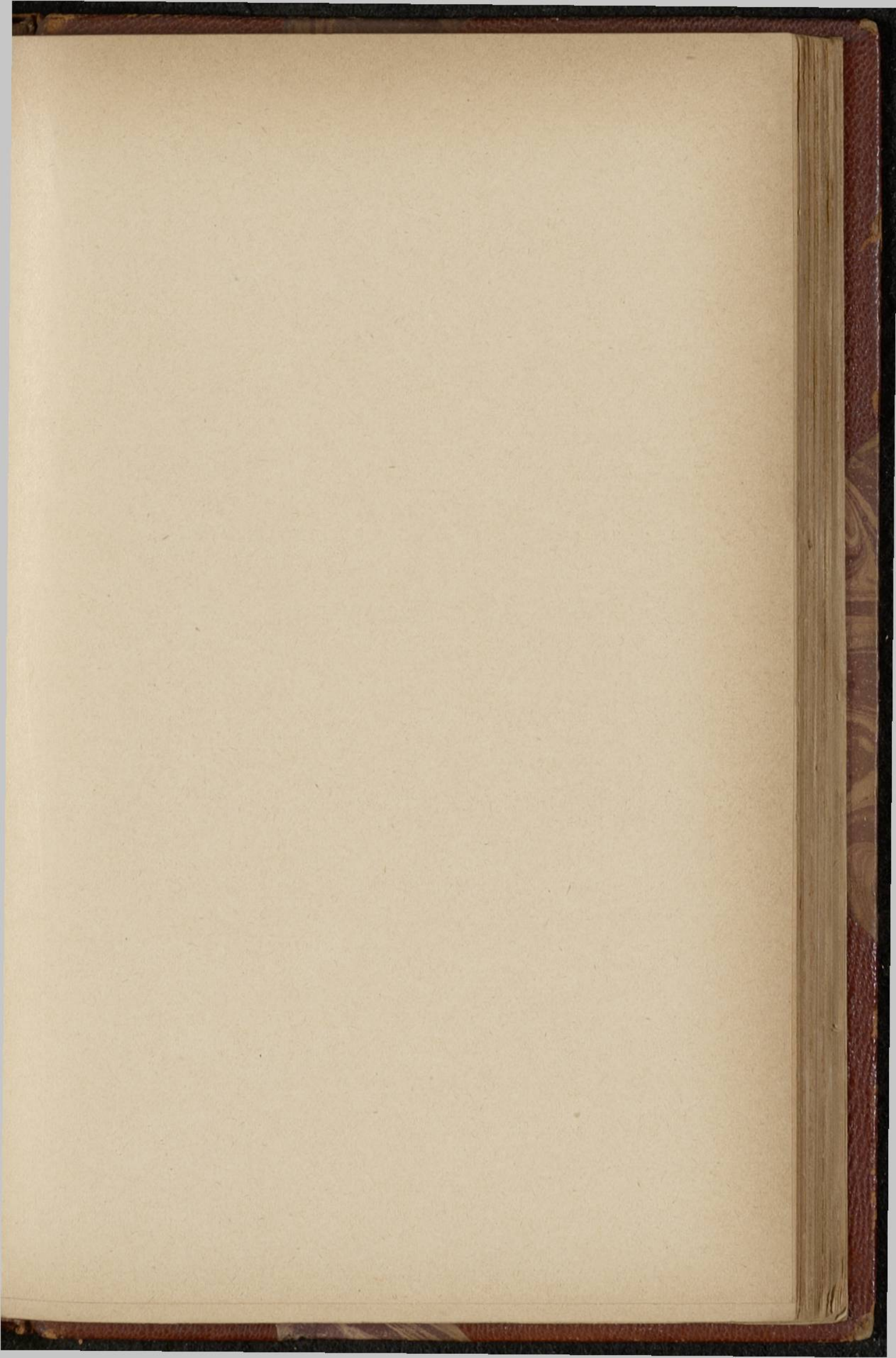
et de joies, le voilà qui m'éclaire maintenant comme un soleil. Il est plus brillant encore de ma mélancolie dissipée.

Après tout, les regrets que je suscitai en ton honneur, amie, ne crois-tu pas que c'était l'amer que je buvais pour attiser la fringale de vie assouvie un instant, repue d'émotions ? Nous nous laissons si facilement leurrer par la bête qui est en nous et fait le mal avec une absolue candeur, une totale inconscience !

Maintenant je vous ouvre la cage, souvenirs propices, doux oiseaux au plumage couleur de terre ou couleur d'ardoise. Allez, retournez chez nous voler autour du clocher natal, vous reposer sur les auvents et les abats-sons, dans les trous où les oiseaux font leur nid. Allez picorer dans la cour de la ferme avec les pigeons et les poules. Lancez un appel sur le bord de la fenêtre, frappez légèrement le carreau de votre bec, la jeune fille viendra vous ouvrir et vous tendra des graines et

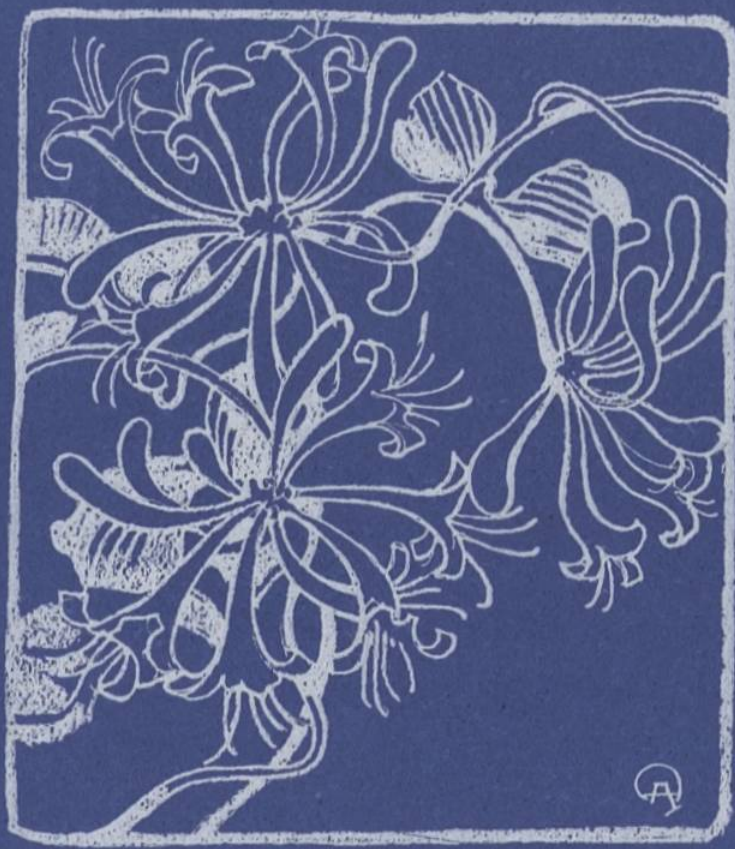
des miettes dans le creux de sa main, vous encourageant et vous nommant des plus doux noms.

Revenez moi à l'heure opportune. Chères souvenirs en allées et revenues, puis reparties, quel printemps m'annoncez-vous à votre prochain retour, hirondelles mes sœurs, hirondelles légères, hirondelles d'amour ?



LE BOUQUET

DE CHÈVREFEUILLE



Ils avaient quitté la ville, qu'un ardent soleil d'été transformait en une vaste fournaise, où l'air en fusion brillait au-dessus des pavés, incendiant leur cœurs d'une profonde nostalgie des campagnes, des bois et des ruisseaux bordés de mousse, de leur pays.

Après avoir traversé les banlieues, avec leurs tas de détritux et d'ordures en fermentation et leurs maisons aux fenêtres louches, ils s'étaient engagés, avec une indicible ivresse, dans des sentiers, parmi les blés mouchetés de rouge et de bleu, les trèfles incarnats magnifiques et somptueux, les champs jaunes de senés, les prairies grasses, d'un vert sombre et humide ou d'un vert plus pâle et plus tendre aux endroits où la faux avait passé

récemment; ils avaient longé des haies fleuries d'aubépine, dans les délicieux parfums qui s'élèvent de la terre généreuse.

Ils s'étaient arrêtés sous des tonnelles verdoyantes pour se laisser bercer par le bien-être qui les envahissait. Déjà ils oubliaient l'existence enfiévrée de la ville, ses multiples occupations coutumières, ses agitations factices. Le fard dont elle entourait leur esprit se fondait doucement. Ils se retrouvaient un coin d'âme pure et veloutée, une fraîcheur d'impressions comme au temps où ils avaient quitté leur fond de province, où la vie était si douce et si bonne, et tout de même si variée malgré son apparente monotonie.

Toutes les voix de la terre lointaine chantaient dans leurs cœurs les vieilles cantilènes d'amour. Cette campagne emplie d'une vie intense et d'une paix sereine, cette forêt mystérieuse aux grands arbres majestueux, suscitaient en eux des souvenirs tendres et

charmants. Les sentiments de l'homme en contact avec la nature, primitifs et immuables, les pénétraient d'une simplicité noble. Les dégouts, les nonchalances et les haines disparaissaient devant la solennité dont la grande mère entoure sa fécondité triomphale.

Dans son atmosphère blonde et heureuse, les choses s'aimaient. On les entendait, délicieuses et fraternelles, chanter l'hymne radieux du bonheur d'être.



Ils ne se fréquentaient que depuis peu de temps. Du même coin d'Entre-Sambre-et-Meuse, de villages voisins, ils s'étaient connus dans la grande ville, où, malgré un séjour long déjà, ils ne parvenaient pas à se sentir complètement chez eux. Le même souvenir attendri de leurs clochers, de leur rivière, de leurs montagnes les rapprochait, bien qu'ils

en parlassent rarement. Mais il est des affections, des sentiments qui ne peuvent s'exprimer à souhait par des paroles. La moindre inflexion de voix trop haute ou trop grave dans l'accord de la pensée, le moindre mot qui n'aurait pas la justesse voulue, romprait le charme d'une compréhension qui s'établit par un je ne sais quoi dans les regards, dans les gestes peut-être, dans un silence où, pourtant, deux âmes échangent des confidences, se communiquent des impressions réciproques et se livrent tout entières à une commune admiration.

Ils ne s'étaient cependant point liés dès qu'ils s'étaient connus. L'amitié n'était point venue du premier coup, car ils s'étaient tout d'abord aperçus sous d'autres aspects ; mais, un soir, la discussion avait été assez vive entre plusieurs camarades au point de s'éterniser jusqu'au matin. Le jour commençait à teinter de rose le ciel encore assombri par la nuit,

lorsqu'on s'était décidé à partir. L'un, alors, avait parlé que l'autre n'aimait pas ne l'ayant jamais compris ; il avait parlé, éclairé par la lumière naissante du jour, et son geste avait paru étendre l'aube dans le bleu profond et ténébreux du firmament. L'autre en fut subitement illuminé, il se sentit pris d'une grande affection pour celui qu'un instant auparavant il considérait encore avec méfiance. Il le vit tout autre. Il lui sembla que, tous deux, ils venaient de subir une complète métamorphose. Une aurore les avait éclairés.

Maintenant, dans le chemin creux bordé de broussailles où ils flânaient, chacun se laissait aller à la douce rêverie, grisé par le grand air après l'atmosphère suffocante de la ville, enivré de liberté et de souvenirs. Ils parlaient de mille riens qu'ils rencontraient, mais leurs cœurs se disaient autre chose et se comprenaient.

Les trilles d'un pinson, les roulades d'une

fauvette, la mélodie d'un coucou, le parfum enivrant des sainfoins, des trèfles, des aubépines et des chèvrefeuilles créaient un langage à leurs pensées, auxquelles ils s'abandonnaient tout entiers.

A chaque instant ils étaient surpris, sans se le dire, de se connaître encore si peu. Il semblait à chacun d'eux qu'il apercevait un coin d'âme de l'autre, depuis ce jour-là seulement. Le masque de la vie conventionnelle que l'on doit subir dans un milieu où sont réprouvés tous les nobles instincts de l'homme, ne tombait que devant les magnificences de la nature, vis-à-vis de qui les agitations journalières paraissent vaines et inutiles.

Ils arrivèrent à une auberge qui se trouve sur la lisière de la forêt ; redevenus les gamins de leur village, ils s'amuserent du bruit que faisait le beurre dans la poêle où l'on cassait de beaux œufs aux jaunes dorés. Une petite fille, aux yeux verts comme la rivière

où ils s'étaient mirés, enfants, couchée sur la table, les regardait étonnée et leur souriait. Ils prirent plaisir à lutiner les grosses filles, aux joues roses, de la maison, et à échanger avec elles des propos pleins de salacité.

Après qu'elles eurent fini leurs ouvrages et gagné leurs lits, ils s'en furent vaguer au dehors.

Ils s'assirent au bord de grands étangs silencieux où les étoiles tremblaient parmi les joncs et les nénuphars. Les arbres de la forêt se détachaient en masse noire sur le ciel où les ténèbres de la nuit n'avaient pu éteindre entièrement l'incendie du jour. Une douce clarté, une vapeur azurée baignait le firmament constellé, et les choses, dans la nature enfin apaisée de son gigantesque labeur, de son rut formidable, dans la sérénité du soir, échangeaient de doux secrets d'amour. Les bruits de la terre endormie, les bruits de la terre qui rêve venaient les bercer au fond de cette vallée.

Un murmure à peine distinct, le frisselis de quelque feuillage exaltaient leurs sens sublimés, leur chantaient l'hymne mystérieux de la création. Les arbres, les roseaux, les herbes parlaient; de temps en temps, un oiseau nocturne, un grillon ou une grenouille lançaient quelques notes qui éclataient dans cet harmonieux silence où l'on entendait palpiter le cœur de la terre, la vie.

Et c'est l'esprit émerveillé par le spectacle grandiose de cette force apaisée, se reposant à l'ombre de la nuit pour continuer le lendemain le travail éternel, qu'ils rentrèrent et s'endormirent, la fenêtre ouverte sur la forêt, bercés par un chœur céleste.

* * *

Levés de grand matin, ils se mirent en route pour revenir vers la ville. Ils côtoyèrent le grand étang vert pâle où les cygnes, par groupes, lissaient leur plumage et entrèrent

dans la forêt. L'air du matin leur donnait une impression de fraîcheur comme une joue d'enfant que l'on frôle de sa joue, que l'on caresse et que l'on baise. Tout heureux, ils s'en allaient gesticulant et gambadant, frappant du pied la terre, écoutant chanter leur âme dans les refrains des oiseaux et le murmure des feuillages. Ils débouchèrent dans un grand cirque de collines dont le faite couronné d'arbres se détachait sur le ciel d'un azur immaculé. On voyait s'y dérouler la symphonie de la verdure, depuis les nouvelles pousses des sapins jusqu'aux sombres feuillages des chênes, depuis le vert tendre et vapoureux des graminées et des fougères, jusqu'au vert verni des houx. Ils traversaient les herbes humides où le soleil irisait les gouttes de rosée. Par-ci par-là, les genêts et les renoncules faisaient scintiller leurs fleurs d'or. Ils descendirent dans la gorge par un chemin creux tout embaumé du parfum des chevrefeuilles. Ils en

cueillirent chacun une grappe et se la mirent à la boutonnière. Puis l'un disparut dans les buissons en chantant. L'autre s'assit, respirant avec volupté les suaves odeurs de la forêt.

Il se sentait complètement heureux. Il oubliait, en cet instant, toute sa vie, ses occupations. Le cœur lui était léger, aucun désir ne le troublait. Au milieu de cette nature éclatante de vie, il ne goûtait que le seul plaisir de vivre.

Comme son compagnon s'attardait, il l'appela :

— Que fais-tu autour de ces arbustes ?

— Je cueille des chèvrefeuilles pour en faire un bouquet.

Cette idée lui sembla bizarre. Il ne se l'expliquait pas en ce moment.

Pourquoi, se disait-il, ne pas laisser les fleurs aux arbustes ? Pourquoi les déparer de leurs bijoux ? Quelle satisfaction veut-il en tirer ? Est-ce pour conserver plus longtemps,

à la vue de cette gerbe, le souvenir de ces heures charmantes que nous venons de passer, mais qui, hélas ! touchent à leur fin, ou bien a-t-il des desseins que je ne puis comprendre ?

— Pourquoi cueilles-tu ces chèvrefeuilles ? interrogea-t-il.

— Pourquoi je cueille ces chèvrefeuilles, répliqua l'ami étonné de la demande, mais pour les offrir à ma bonne amie dès que je serai rentré en ville. Et toi, ne fais-tu pas la même chose ?

L'autre ne répondit pas. Il devint songeur. Le charme qui l'avait pénétré depuis la veille venait de se rompre. Il lui sembla que son ami lui redevenait inconnu. Il y avait eu une telle expression de bonheur égoïste dans sa voix, qu'il s'en trouvait presque blessé. Dans les sensations multiples et délicieuses qu'ils avaient goûtées ensemble depuis la veille, dans la joie que leur avait communiquée la terre en fête, dans l'amour immense qui dilatait leurs cœurs,

ce matin, jusqu'à l'infini, ce cri de son ami l'avait choqué.

L'autre continuait :

— Oui, je veux porter un bouquet de chèvrefeuille à ma bonne amie, car elle les aime. Elle a dix-sept ans, elle est toute mignonne et toute frêle et je la compare souvent à un petit oiseau qui tiendrait dans le creux de ma main ; mais si petite qu'elle paraisse, elle est le commencement et la fin de moi-même ; toute ma joie vers elle rayonne ; sa pensée pour moi est toujours fleurie et sa présence est un enchantement. Près d'elle, j'ai les rêves merveilleux des mangeurs d'opium. Tout le monde tient dans son ombre et toute la vie dans un pli de sa robe. Et lorsque je la touche, je me sens frémir jusqu'au plus profond de mon être. Ces fleurs vont l'occuper délicieusement toute une journée. Elle s'amuse d'un rien, la gaieté de leur parfum fera jaillir son rire en une pluie de cristal et d'or.

Mais toi, cueille aussi un bouquet pour ta bonne amie.

— Oui, oui, balbutia l'autre. C'est ce à quoi je m'occupe aussi.

Et il se mit aussitôt à saccager les buissons et musa quelque refrain pour se donner du cœur et pour que son ami ne devinât rien de la détresse de son âme. Mais l'autre était trop absorbé par sa songerie délicieuse et par l'idée de l'heure prochaine qu'il passerait auprès de son amie, et ne s'intéressait qu'aux rêves charmants qui passaient devant ses yeux, sur la soie bleue du ciel. S'il l'eût été moins, il aurait pu entendre comme les paroles de son compagnon sonnaient faux et quel soudain changement venait de s'opérer en lui.

Il fouillait les taillis, se haussait pour atteindre des branches élevées, les abaissait, et à chaque fleur qu'il coupait, il se disait combien était vide son existence. Il pensait, avec amertume, qu'il n'avait personne à qui il tenait

assez pour les offrir. Pas le moindre amour, sa vie s'écoulait terne et veule sans cette simple sublimité de sentiment par laquelle deux êtres communient avec toute la nature.

Il se souvenait de tous ses faux départs, des riens qui l'avaient empêché de céder à la tendre sollicitude, à la douce phrase muette de deux yeux veloutés et souriants.

Il se souvenait de celles qu'il avait aimées, mais qui n'avaient point répondu à sa passion.

Il se souvenait de liaisons brusquement finies par son caprice d'enfant cruel ; cependant il y avait, dans son passé, des jeunes filles auprès de qui il pensait maintenant qu'il aurait fait bon vivre, mais il les avait délaissées, emporté par quelque chimère. Jamais il n'avait été retenu par la pensée de la souffrance que son départ allait susciter. Il était doué inconsciemment d'une profonde habileté pour imaginer d'impardonnables torts à ses amantes, quand la satiété commençait à donner un goût

insipide à ses désirs. Toujours il les avait quittées en se croyant la victime d'un sort implacable. C'est à celles qui l'avaient dédaigné qu'il attribuait les plus belles qualités d'âme. Cependant, grâce à une tournure d'esprit assez heureuse, il n'avait jamais pu s'acharner à les conquérir. Par une action réflexe du sentiment, il ne pouvait aimer longtemps celles qui ne l'aimaient point, il n'aimait que celles qui l'aimaient, mais ne tardait point d'en être fatigué. A chaque connaissance il s'enflammait, il s'enthousiasmait jusqu'au délire, comme l'alchimiste qui croit tenir enfin dans son creuset la pierre philosophale. Mais l'exaltation n'était pas de longue durée ; au lieu de l'extraordinaire et merveilleux or, il ne trouvait que des choses fort communes qui ne le requéraient pas longtemps. Sa passion s'éteignait aussi vite qu'un feu de paille, pour se rallumer le lendemain à une autre étincelle.

A la fin même, de peur de nouvelles désillusions, il en prenait son parti d'avance, il buvait n'importe où, selon le caprice du moment, pendant quelques heures, à une coupe banale, l'absinthe des voluptés, puis s'en allait pour ne plus revoir jamais, sans doute, la compagne de ce banquet.

Mais là encore que d'amertumes !

Parmi celles-là qu'il avait rencontrées par hasard, avec qui il avait passé une journée sans lendemain, il s'en trouvait d'exquises, lui semblait-il maintenant, des femmes dont il sentait que si la vie eût été autre, elles eussent allumé chez lui un grand amour. Mais jamais il n'aurait eu le courage de les prendre telles qu'elles étaient, dépouillées de l'auréole qui lui paraissait nécessaire autour de celle qu'il élirait dans son âme.

D'ailleurs, ne l'auraient-elles pas aimé pour autre chose que le seul amour ? Cette réhabilitation, dont il les aurait couvertes en les

haussant jusqu'à lui, détruisait déjà tout tendre sentiment naissant.

Puis il redoutait par dessus tout de lutter avec le passé d'une femme. Celle qu'il aurait aimée n'aurait pu être qu'à lui. Il eût voulu être le premier à avoir marqué sur son âme, le premier et le seul, et son aspect eût dû varier chaque jour selon son humeur et son désir, ou elle aurait dû posséder sur lui un tel ascendant qu'elle aurait pu lui faire croire à de constantes métamorphoses.

Il se retrouvait maintenant le même qu'en sa tendre jeunesse, avec la même faim d'absolu dans l'amour, mais avec un caractère plus changeant, un goût plus difficile et surtout une vanité plus grande, plus tyrannique.

A l'heure présente, il constatait que dans son cœur se trouvait une fissure par où s'épandait toute l'ardeur dont il bouillonnait sans cesse et qui le désenchantait aussitôt qu'il avait commencé d'être séduit.

Etrange ironie ! Lui qui avait fait tant de folies dans son existence, il se disait qu'il n'avait jamais eu de lucidité que quand il aurait fallu n'en pas être doué. La sagesse ne l'avait jamais arrêté qu'au milieu des entraînements auxquels il eût dû s'abandonner tout entier.

Mais aussi, se disait-il tout en cueillant les chèvrefeuilles, inapte à croire plus longtemps à son malheur, je ne les ai jamais prises que pour satisfaire le caprice d'un moment. L'une pour une jolie expression de regard, une autre pour la friponnerie de son nez, une autre pour son sourire et la fossette qu'il creusait dans sa joue, une autre pour la moire tremblante et diaphane de sa tempe ou pour la torsade ou la couleur de ses cheveux ; il les avait prises pour des riens qui avaient excité un instant sa sensualité toujours en éveil, à fleur de peau.

Et il avait la naïveté de s'étonner main-

tenant de n'avoir pas trouvé en elles ce qu'il n'avait point cherché.

D'ailleurs il n'avait pensé qu'à se donner un instant de plaisir et d'émotion. Il n'avait pas pris la peine de regarder s'il y avait en elles d'autres pâtures pour lui que celle d'un moment de volupté. Même, souvent, il lui était arrivé de trouver plus d'intérêt à la conversation de celles qu'il n'avait pas désirées.

Mais cette vie l'avait amusé cependant, et longtemps, durant des années, il fallait bien le reconnaître, on aurait eu beau lui offrir d'autres pâtures.

Il avait eu ce qu'il avait voulu.

Pourquoi, dès lors, cette amertume subite, cette rancœur de ce qui lui était arrivé ?

Depuis quelques temps, il sentait un besoin de féminité autour de lui. Il avait besoin de la femme, non comme instrument de plaisir, mais comme compagne. Il sentait que sa vie était incomplète. Quelque chose manquait et

la révélation de son ami avait éclairé soudain ce sentiment encore vague chez lui. Son esprit était disposé à un calme bonheur par ce matin radieux qui dorait la clairière de la forêt. La grande simplicité qui l'entourait, la belle nature dont il respirait les parfums depuis la veille, la nature où les bêtes, les arbres, les plantes s'aiment en paix, simplement, sans les complications dont nous cherchons à faire l'intérêt de notre existence, lui faisaient regretter de vivre d'une manière factice, fardant tout ce qu'il pouvait avoir en lui de spontané, d'instinctif.

— Il est temps de nous en retourner, dirent-ils tous deux.

Chacun tenait un énorme bouquet de chèvrefeuille. Avant de partir, ils se rafraîchirent les mains à une source.

La vie est pareille à cette source, se dit-il. Comme l'eau, elle me coule sur les mains, claire et fraîche, et les couvre toutes. Vois

comme elle ruisselle. Mais aussitôt que je veux les fermer pour la retenir, elle est déjà partie, il n'en reste rien que quelques gouttelettes brillantes.

Voilà ce que j'ai fait aujourd'hui, et, m'apercevant que le bonheur que je voulais retenir dans mes mains fermées m'avait coulé entre les doigts, j'ai eu un mouvement d'humeur enfantine.

Ils partirent.

Chemin faisant, comme on se rapprochait de la ville et qu'on la voyait s'étaler luisante au soleil, avec ses dômes, ses tours et ses énormes blocs de maisons, son ami lui paraissait moins triomphant que tout à l'heure.

Vraiment, se dit-il, pourquoi l'ai-je vu, il y a un moment, tellement supérieur à moi-même ?

Il va enfermer son petit bonheur paisible dans l'horizon borné de cette petite fille, tandis que moi, toute cette ville m'appartient, toutes-

les femmes qu'elle contient, je les voudrais toutes, je les désire toutes, je les aime toutes ; cependant aucune ne saurait me retenir. Il est enchaîné, tandis que je suis libre. J'en aimerais tant que je pourrai, tandis que lui n'en aura qu'une seule.

Mais les doux chèvrefeuilles qui l'entouraient d'une atmosphère embaumée lui disaient la vanité de ses rêves et de ses désirs indéfinis ; ils lui chantaient l'hymne de l'amour simple et fort de toutes les choses de la création.

— Tu te prends au réseau que tu as tissé peu à peu autour de toi, tu t'enchevêtres dans ses fils et ses mailles et tu es devenu incapable de te mouvoir en dehors de son étendue. Et tu le resserres sans cesse jusqu'au moment où tu seras arrivé à l'immobilité. Tu n'auras donc jamais le courage d'arracher tes liens et de vivre selon ton cœur ?

Son ami regardait trembler au bout d'une fleur, une goutte d'eau que le soleil irrisait

et faisait scintiller. Il l'admirait avec un sourire d'une béatitude ineffable comme si elle eût tenu toute la vie. Il souriait à la joie qui l'attendait.

— Je complique inutilement ma vie, se dit l'autre. Le bonheur que j'ai en moi, je le répands sur mille objets, je le disperse, et je suis à certains moments étonné de n'en plus rien retrouver ; tandis que lui, il le concentre, il l'objective en une seule chose qu'il fait briller comme brille cette goutte de rosée ; elle l'éblouit de ses feux et quand il veut il la retrouve scintillante et lumineuse, tel un diamant.

Les mêmes rancœurs lui revinrent, et quand, arrivés au boulevard, il quitta son ami, il le regarda s'éloigner, hâtif, sous les arbres verts, frappant la terre d'un pied libre et heureux, content de son sort.

Il le regarda, d'un œil plein d'envie, partir avec son gros bouquet de chèvrefeuille.

Alors, il se retrouva tout seul, très seul, comme au sortir d'un rêve, ne sachant que faire avec l'énorme gerbe qui fatiguait son bras. Les jeunes filles qui passaient le regardaient avec curiosité et souriaient à la fraîcheur parfumée des fleurs. Bientôt ces gracieux visages le réconfortèrent, et ces œillades lui mirent au cœur une douce chaleur.

— Je donnerai le bouquet de chèvrefeuille à celle qui me plaira le mieux, se dit-il.

Et pour les voir plus à son aise, il s'assit sur un banc du jardin public, non loin de la vasque babillarde qui lui envoyait d'humides caresses.

Il en vit passer deux et hésita. Il aurait voulu donner le bouquet à chacune d'elles. Il en vit une troisième et hésita encore, parce qu'il avait hésité pour les deux premières. Elle était si jolie, pourtant : la taille était gracieuse, les yeux brillants et mystérieux ; ses lèvres avaient l'éclat d'une cerise mouil-

lée, un rouge ardent, plein de force et de jeunesse, et sous son nez busqué qui frémissait en respirant la vie, il y avait jusqu'à la lèvre supérieure un peu relevée, deux lignes nettement accusées qui conservaient encore au visage tout le charme de l'enfance. Son corsage de mousseline lui découvrait le col jusqu'à la naissance du dos et de la poitrine, montrant une peau ferme et rose. Ce ne fut pas elle qui l'emporta, ni la suivante non plus. Ce nouveau Pâris ne savait point choisir entre les déesses, parce que toutes excitaient également son désir.

Il en arriva un groupe; elles étaient vêtues de toiles légères, et sous les corsages on voyait les seins remuer, provocants. Elles l'entourèrent, mutines, et lui demandèrent des chèvrefeuilles. Il songea encore à choisir, mais toutes lui plaisaient et toutes étaient à ses yeux également gracieuses. Alors, comme son cœur, il éparpilla ce bouquet entre toutes,

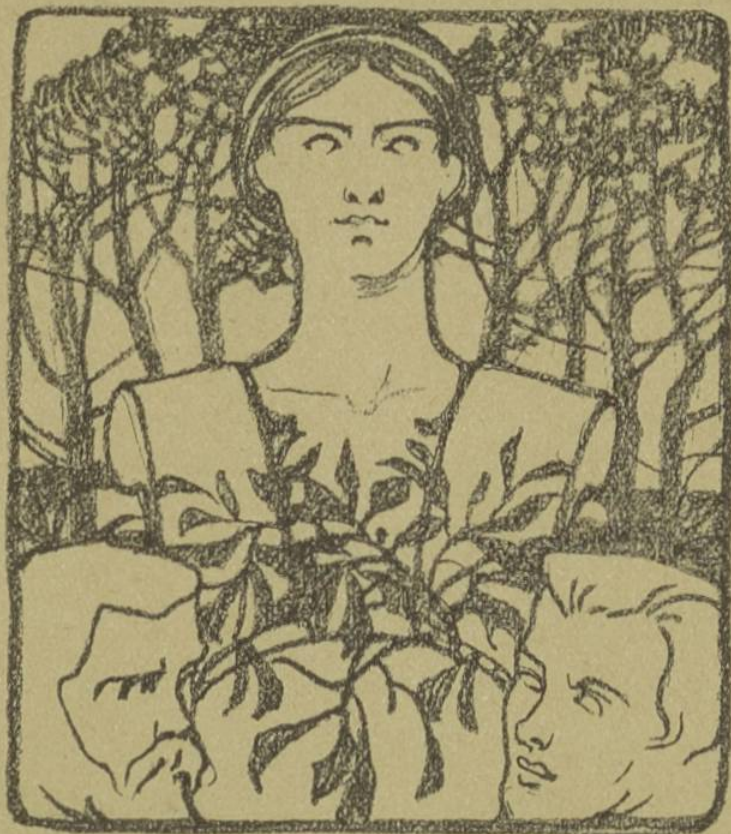
et en donna à toutes celles qui accoururent pour avoir leur part de ce joli butin.

Il en donnait, il en donnait, et plus il en arrivait, plus il était heureux. Non, il ne pouvait borner son existence et son désir. Son âme se dilatait et comprenait toutes les âmes, son cœur bondissait vers tous les cœurs, sa bouche voulait communier avec toutes les bouches et ses bras s'ouvraient pour étreindre la vie en toutes ses jouissances et ses métamorphoses.

Et le jeune homme, ayant donné tous ses chèvrefeuilles, s'en alla heureux, plus conscient de lui-même.



COÏNCIDENCE



QUAND Léon entra dans le bar que venait d'ouvrir la petite Renée, une jolie poupée gracieuse et mignarde comme une marquise de Watteau, en sa robe claire, à grands ramage, chargée de fines dentelles de Bruxelles, ses cheveux relevés très haut et noués au-dessus de la tête par un large ruban mauve apparié à sa robe, ses cheveux d'or sombre encadrant le visage au nez retroussé et mutin, il y trouva son ami Lucien, qu'il n'avait pas vu depuis plus d'un an. Et tous deux, de se rencontrer dans ce lieu public, se sentirent gênés, car ils rougirent vivement, se trouvant en faute l'un vis-à-vis de l'autre.

Lucien était nonchalemment étendu sur un sofa. La jeune femme, auprès de lui, lui

faisait un coussin de son bras et sa petite main, qui émergeait à peine d'un fouillis de dentelles, lui frôlait, des doigts, le visage. Et tous deux s'enveloppaient d'un nuage de fumée bleue dont ils suivaient les volutes, plongés dans une paresse ineffable.

Mais Lucien se dressa vivement, honteux d'être abordé par son ami dans une telle attitude. Ce mouvement brusque marquait un sentiment si inusité en pareil endroit, que la maîtresse de céans en fut quelque peu étonnée. Les deux amis s'étaient trouvés si souvent en semblable circonstance, qu'il était bien inattendu de voir le jeune homme pris d'une telle pudeur en ce moment.

Mais l'échange de poignées de mains interrompit le cours des réflexions de la petite cervelle d'oiseau.

Léon s'assit devant le canapé où se trouvaient Lucien et la jeune femme. Une soubrette vint lui apporter une coupe. L'un marqua à

l'autre son étonnement d'être resté si longtemps sans le voir. On sentait entre eux de la gêne et, malgré tous leurs efforts, une certaine contrainte et une tristesse apparaissaient dans leur conversation.

Cependant les minauderies de Renée et les fusées de son rire un peu bêta leur permirent de dissimuler leur embarras et facilitèrent leur contenance. Elle, d'ailleurs, ne demandait qu'à se griser. Ils la laissèrent boire assez pour qu'elle fût charmante envers eux, sans qu'ils se missent en grands frais pour elle. Elle les regardait, amusée, avec de grands yeux doux et mouillés de bête heureuse.

Quand d'autres clients entrèrent et que, sollicitée par eux, la jolie femme s'attabla en leur compagnie, les deux amis, mûs par la même pensée, appelèrent la serveuse, soldèrent leur compte et partirent.

Ils se connaissaient depuis l'enfance. Ils

avaient été ensemble à l'école. Jeunes hommes, ils avaient étudié un peu et s'étaient beaucoup amusés. Toujours, la même intimité avait continué entre eux. L'un n'avait jamais eu rien de caché pour l'autre. Chacun, d'avoir trahi la mutuelle confiance, d'avoir oublié pendant un an une telle amitié, se sentait gêné et attristé. Cependant chacun se disait qu'une force supérieure à sa volonté l'avait éloigné de l'autre, et, comme se réveillant d'un long rêve, il ne sentait la joie de revoir l'ami que troublé par le souvenir de ce qui avait causé cet abandon.

En se levant pour sortir du bar, l'un cédait au besoin de se retrouver bien seul avec l'autre. Dans la rue, ils marchèrent silencieusement comme pour laisser à leurs cœurs le temps de se reconnaître et de retrouver la même atmosphère qu'autrefois. Mais cette tiédeur d'intimité ne se rétablissait pas facilement. Les deux cœurs se regardaient éton-

nés, ayant peine à se reconnaître et seule une certaine souffrance inconnue auparavant les rendait compatissants l'un pour l'autre.

Il est des pensées auxquelles nous obéissons sans les connaître ; les deux amis subissaient maintenant des impulsions qui ne naissaient point de la volonté de l'un d'eux, mais qui les remplissaient de trouble. Le choc inattendu de leurs sentiments faisait naître en eux une tristesse nuancée d'amertume. Ils se sentaient énervés par ce qui les entourait et les empêchait de regarder en eux-mêmes avec une intensité âpre.

Malgré l'heure avancée, les rues étaient encore pleines de monde, car la nuit était sublime. Oppressés par le mouvement et le bruit de la ville, souhaitant par dessus tout se trouver seuls avec le silence étoilé, ils se firent conduire au bois, entre la double rangée de maronniers fleuris qui embaumaient la royale avenue.

Ils prirent un chemin solitaire, laissant les

grandes allées sillonnées par les lumières des bicyclettes qui passaient, repassaient et se croisaient innombrables, afin de ne pas être distraits par le bruit d'élythres que font, dans le soir, les roues légères et rapides.

Les arbres faisaient de grandes taches noires sur le ciel laiteux et constellé, leurs fûts s'élançaient énormes et mystérieux dans l'ombre des feuillages et là s'éparpillaient en multiples branches, tentacules de la nuit. Quelqu'oiseau, de temps en temps, lançait un cri, à peine un chant, pour leur rappeler la vie du bois qui sommeillait. Là, goûtant enfin quelque paix, ils se sentirent émus comme s'ils avaient veillé quelqu'un de cher, endormi, et dont ils entendaient le cœur battre, ce qui faisait palpiter le leur plus rapidement.

Lucien ayant, le premier, réussi à faire son accord avec lui-même, surmonta son émotion et rompit le silence :

— Mon cher Léon, j'ai de grands torts envers

toi. Je t'ai quitté brusquement et je suis resté sans plus te donner des nouvelles, comme si tu avais cessé d'exister pour moi ; mais tu ne me feras pas de reproches, que je ne me sois adressés, quand tu sauras ce que j'ai souffert en voyant pour la première fois de ma vie m'échapper ce que j'aurais voulu, avec quelle ardeur, retenir, étreindre et conserver jalousement ; mais toi-même, n'as-tu pas été entraîné dans quelque absorbante aventure, car depuis quelques mois je te cherche en vain ?

— Oui, dit l'autre, c'est bien ainsi. Mais raconte-moi d'abord l'événement dont tu viens de me parler. Tu m'étonnes et me rends curieux. Je sais bien que tu es l'homme des enthousiasmes rapides, des passions folles et légères. Tu t'enflames vite, on s'attend à te voir faire explosion, mais tu te calmes vite et l'on te voit revenir aussi peu préoccupé, aussi insouciant que s'il ne s'était rien passé. J'ai envié souvent cette facilité d'oubli, cet état d'esprit heureux.

qui t'empêche de t'attrister d'une chose finie, de t'entêter à la revivre et qui te fait secouer les cendres d'un amour plus vite que la poussière de tes souliers.

Tu as souffert, me dis-tu, c'est bien la première fois que je t'entends parler de la sorte, car ces derniers jours, en pensant à toi, j'admirais, en me le souhaitant, ce caractère si prompt à la joie, si rétif à la souffrance, si apte à s'accrocher à la moindre illusion, si exempt des mélancolies qu'entraînent les ruptures, les adieux. Tu dois avoir été réduit à merci pour que je te voie si changé. Pauvre ami ! Je t'écoute avec avidité.

— Mon cher Léon, cette histoire n'est point compliquée. Elle n'a point de péripéties palpitantes, elle n'a rien de particulièrement nouveau pour d'autres que moi-même et ce n'est que pour les rapports qu'elle a créés avec mon caractère que je veux te la dire : Un jour, après dîner, je m'en allais, un peu gris, chez une petite

maîtresse qui habitait dans un faubourg assez éloigné de la ville, très joyeux, content de moi-même, marchant d'un pas sonore et triomphant comme si je partais à la conquête du monde, lorsque je vis, de l'autre côté de la rue, une femme fine, élégante, gracieuse. Je ne sais pourquoi je la regardai avec une indiscretion et une admiration impertinente, que seule aurait pu justifier la quantité de vin que j'avais absorbé, si l'on devait jamais se justifier de ces folies. Déjà, elle m'avait remarqué. Deux beaux regards brillants croisèrent les miens qui souriaient et disaient mille choses drôles. Je vis rougir un délicieux visage aux lèvres d'un arc au dessin gracieux et pur. Les beaux yeux noirs ne quittaient pas mes yeux. Je fis un signe, elle s'arrêta et je m'approchai d'elle. Je lui parlai abondamment de sa grâce et de ses charmes et, feignant la connaître depuis longtemps, je lui dis :

— Enfin, vous laissez tomber sur moi votre

regard, voilà si longtemps que je vous admire sans que vous vous en soyez aperçue. Je ne veux plus, cette fois, que vous m'échappiez sans m'avoir accordé de passer une heure avec vous; vous êtes trop jolie pour avoir la cruauté de me refuser cela.

Elle était ravissante d'émotion et rougissait jusqu'aux oreilles, qu'elle avait petites, bien moulées et d'un teint de nacre et de de corail mêlés. Et je pensais avec une ardeur qui me mettait comme des doigts de fer à la gorge, qu'elle devait rougir ainsi sur tout son corps svelte, dont j'essayais déjà, à la dérobée, de détailler les splendeurs; sous le drap de son corsage rebondi, son sein palpitant d'émoi. Toute troublée, elle me dit :

— Ah! pas maintenant, je vous prie, pas maintenant, je ne puis. Mais je vous reviendrai tout à l'heure. Dans deux heures, voulez-vous, je vous attendrai, car je serai la première à l'endroit convenu.

Je ne voulais pas la laisser partir, me souvenant de cette chanson dont l'air a la senteur de la mousse jonchée de feuilles de peuplier :

Après ma journée faite, je m'en fus promener.
En mon chemin rencontre une fille à mon gré.

Je la pris par sa main blanche; dans les bois je l'ai menée.

Quand elle fut dans les bois, elle se mit à pleurer.
— Ah ! qu'avez-vous ma beile, qu'avez-vous à pleurer ?
— Je pleure mon innocence, que vous m'allez ôter.
— Ne pleurez pas tant, la belle, je vous la laisserai.

Je la pris par sa main blanche, dans les champs je
[l'ai menée.

Quand elle fut dans les champs, elle se mit à chanter.
— Ah ! qu'avez-vous la belle, qu'avez-vous à chanter ?
— Je chante votre bêtise, de me laisser aller.
Quand on tenait l'alouette il fallait la plumer.

Mais elle me supplia si gentiment et avec un tel accent de sincérité, que je ne sus insister plus longuement. Je lui fixai un rendez-vous puis lui tendis la main. Elle serra



la mienne avec une ardeur qui me traversa comme un fluide, me mettant une chaleur intense dans tout le sang. En me quittant, elle se retourna encore pour m'envoyer, avec une grâce incomparable, par dessus son épaule, un regard noir brillant, tout chargé de promesses ferventes ; et nous nous en allâmes, chacun de son côté.

Et du pas de l'homme heureux, plein d'orgueil, à qui tout réussit, je parcourus les rues jusqu'à la destination que je m'étais proposée, content de moi-même. Déjà la passion m'enflammait, mais malgré la bonne opinion que j'avais de moi et de l'attrait irrésistible de ma personne, un léger doute naissait dans mon esprit à cause de la rapidité de ma conquête. Nuage léger à l'horizon de ma suffisance, il ne tarda pas à grossir et à s'obscurcir, au point qu'à l'excellente impression du premier moment succéda cette crainte :

Elle s'est laissée aborder avec trop de faci-

lité, me disais-je ; ce ne peut être qu'une jeune personne cherchant une affaire plutôt qu'une aventure. Son visage est d'une telle fraîcheur pourtant ! et elle ne semble point être une de ces princesses de la rue qui, comme Renée, sont distinguées et des plus expertes à jouer la candeur et l'ingénuité. Chez celles-là le petit bout de l'oreille de la fable passe toujours, n'importe comment, qui nous indique leurs préoccupations, tandis que je n'ai rien remarqué chez celle-ci qui me fasse supposer le moindre calcul. Il est vrai qu'une femme trompe si facilement les plus roués d'entre nous ! Parfois même c'est cette rouerie qui est notre point vulnérable. Mais si elle n'est pas ce que j'ai pu un instant supposer, n'a-t-elle pas remis à tout à l'heure notre entretien afin de se débarrasser de moi, ou tout au moins se donner le temps de réfléchir. Qui sait si maintenant elle ne reprend pas possession d'elle-même et décide qu'elle ne

donnera aucune suite à un instant de coquetterie. Bien sûrement hésite-t-elle et lequel l'emportera des deux sentiments qui se la partagent?

Ainsi intrigué, espérant, doutant, mais enchanté, j'attendais l'heure de la revoir. Je devançai le moment fixé à l'endroit convenu. Je ne fus pas peu surpris qu'elle s'y trouvât déjà. Je l'abordai avec un étonnement qui diminuait mon assurance première et renversait tout l'échafaudage de supposition que je venais d'élever. Elle se montra fort heureuse de ce que, moi aussi, j'avais devancé l'heure convenue et nous partîmes.

A peine consentit-elle à grignoter quelques friandises et quelques fruits, à la table à laquelle nous nous étions assis l'un en face de l'autre. Ses yeux noirs étaient fixés sur moi, profonds, mystérieux ; j'y lisais une ardeur à pénétrer jusqu'au fond de moi-même, à me deviner, à me connaître en un instant. Chaque fois que je la regardais, elle devenait

rose et rouge, une splendide aurore d'amour empourprait son visage et, sous le glacis de ses lèvres exquisés, il me semblait voir couler un sang riche et fort. Un frémissement, mais à peine perceptible, courait sous le duvet de ses joues et agitait les ailettes de son nez. Des veines tendrement bleues animaient le marbre diaphane de ses tempes, auprès desquelles tremblaient quelques mèches folles de ses cheveux. Un fluide voluptueux émanait d'elle, venait me frôler, m'entourer, insidieux et carressant, s'insinuer en moi et me pénétrer tout entier. Rares se faisaient nos paroles, car dans les moments où l'intensité du désir exaspère nos instincts les mots perdent leur sens. Nos voix étaient sourdes et saccadées. Comme nous étions tous deux oppressés, énervés comme par un temps d'orage, nous précipitâmes notre départ. En sortant, je sentis un pétilllement dans ma main quand je la posai sur son bras.

— Où allons-nous ? me dit-elle, toujours rougissante.

— Chez moi, lui répondi-je, avec l'étrangement de la passion, avec cette inoubliable impression d'une main rude qui vous serre la gorge et vous fait presque râler.

L'anxiété du refus ne fut pas de longue durée ; elle n'eut pas ces feintes et coutumières hésitations qui sont l'indispensable piment que les femmes croient devoir donner à leur consentement. Elle dédaigna de se faire prier et désirer davantage. Elle ne me répondit qu'en me serrant le bras, mais elle n'osait plus me regarder.

O la volupté de ce corps merveilleux de force, de souplesse et de grâce, d'une blancheur qui se nacrait et rosissait comme du corail, quand une caresse l'effleurait ou qu'un mot tendre lui était chuchoté à l'oreille, parmi les frissons fous de ses cheveux. Elle était affolante, car chaque fois qu'on la voyait rou-

gir, c'était comme si une virginité nouvelle venait de se révéler encore, que l'on voulait conquérir encore.

Cette femme s'enveloppa de mystère. Je ne sais si elle pénétra mon caractère capricieux et inconstant, si elle devina ce qu'il fallait pour me retenir ou bien ne fut-ce que l'effet du hasard ? Y avait-il dans notre rencontre une prédestination, car il n'était pas possible, même avec une seconde vue, une prescience toute féminine, qu'elle m'eût si rapidement jugé, toujours est-il que jamais et pour la première fois de ma vie peut-être, je ne sentis point la lassitude déprimer mes sentiments pour elle. Par quel art réussit-elle à renouveler sans cesse ses charmes ? Chaque fois que je la vis, elle me donna l'impression que je découvrais en elle ce que je n'avais point encore soupçonné jusqu'alors.

Quelquefois je la quittais, croyant la connaître désormais sous ses aspects les plus

divers avec la satisfaction, voisine de la satiété, de la posséder toute. Et le lendemain je croyais la retrouver telle que je l'avais laissée la veille, mais, surprise toujours nouvelle, c'était une tout autre femme qui se révélait à moi. Cependant, à chaque rencontre, elle me procurait les plus exquises caresses.

Chaque fois donc que je croyais la tenir toute, elle m'échappait comme de l'eau que l'on voudrait garder dans sa main fermée.

Elle avait une grande fierté de caractère, et ce n'était pas en esclave, mais en reine de l'amour qu'elle agissait et se livrait. Une esclave, l'aurais-je aimée quinze jours ? Mais elle, elle ! il me semblait enfin que j'avais trouvé celle qui devait absorber toute ma vie.

Parfois, posant sur mes yeux ses yeux noirs et profonds, qui reflétaient toute l'avidité des miens, me regardant longuement avec une ardeur étrange, elle me disait :

— Je t'aime, je t'aime plus que je n'ai jamais

aimé, mais je ne voudrais pas être en ta puissance, je ne consentirais pas à être attachée à toi par d'autres liens que ceux qui nous unissent maintenant, car je sens que je deviendrais ta chose et non pas ta compagne.

J'ai peur de toi, tu ferais de moi tout ce que tu voudrais, tu agirais en maître, en despote, et puis tu te lasserai de moi et il te faudrait de nouvelles sujettes. Ah! je te connais, je te connais tout entier.

Je pensais alors, avec un orgueil infini, que j'étais bien prêt de posséder toute son âme. N'était-ce pas l'aveu de sa crainte, la connaissance du danger qu'elle redoutait, mais qui l'attirait et auquel elle ne pouvait résister?

Son amour pour moi paraissait augmenter sans cesse, car elle ne se révoltait plus, comme au début, de certaines aspérités de mon allure, elle devenait docile et soumise à tous mes caprices.

Un jour, un jour, le suprême, le dernier,

je crus avoir goûté le nectar des voluptés. Ce jour-là, elle fut bien toute à moi de corps et d'âme, du moins elle me l'avoua, rougissante toujours, elle reconnut que j'étais son maître absolu et qu'elle était désormais sans force, sans résistance devant moi, elle s'avouait vaincue. Elle eut même une jouissance à s'humilier, à s'abaisser ; elle se mettait à genoux pour baiser mes mains, elle se faisait toute petite, et l'encens qu'aspirait, à longs traits, ma vanité, me plongeait pour elle dans des transports de tendresse.

Nous passâmes un jour inoubliable où je croyais bien que nous étions pour jamais rivés, l'un à l'autre. Elle me donna à elle seule plus d'émotion que toutes celles que j'avais connues auparavant.

Or, plus jamais je ne la revis. Le lendemain elle avait disparu. Elle était partie, on ne sut pas me dire où. Je la cherchai, mais vainement, aiguillonné par la saveur de son baiser

que j'avais encore sur les lèvres, et surtout, ah ! surtout, le souvenir de ses beaux bras blancs comme des cols de cygnes autour de mon cou !

Ces dernières paroles s'étaient envolées dans un sanglot, avec un ramier qui venait, effarouché, de traverser l'allée d'un lourd et floconneux battement d'ailes.

Puis il se fit un grand silence. Au bout proche du chemin, comme une glace, comme un miroir brillant et argenté, le lac s'étendait, sublime de rêve, d'inquiétude et de mélancolie. Ils le contemplèrent avec l'anxiété qui étreignait leurs cœurs, puis, sans se parler, ils reprirent un sentier sous bois, et l'obscurité même leur rendit la parole :

— Alors, mon cher Léon, je te cherchais, j'avais plus que jamais besoin de toi, et j'eus la double peine de penser que j'avais perdu la femme que j'aimais et mon meilleur ami.

— C'est que, moi aussi, fit Léon, j'ai

poursuivi la chimère de l'amour et j'ai été emporté par elle dans ses prodigieux mirages, et maintenant que tout est fini, tout est brisé, je me sens la proie d'un néant profond; il m'est impossible de reprendre possession de moi-même et de demander au sain et purifiant travail de me rendre la direction de ma vie. Quelle amertume ! J'ai senti l'impérieuse nécessité de rompre, la chaîne est lourde, mais quel coup il faut donner pour la casser ! Et ce coup dont saigne longuement notre cœur, ce coup se fait sentir chaque fois que nous voulons nous relever pour continuer notre route. Je manque d'occupation et de but, je suis déprimé, je tourne sur moi-même, incapable d'une action et d'un désir.

Je la rencontrai chez une de mes parentes, son amie. Dès qu'on la voit, il n'est pas possible de lui rester inattentif. Des cheveux d'ébène et de jais, frisés, presque crépus, un œil

pareil à un diamant noir, une bouche volontaire et mobile comme une blessure fraîche. Dans ce salon clair où tout était anodin, léger, inoffensif, elle mit un intense frisson de vie. Je sentis bientôt que je subirais tous les jougs qu'il lui plairait de m'imposer.

Elle marquait étrangement dans cette assistance, cette fille au regard de feu. Tous ses mouvements, ses moindres gestes dénonçaient une âme ardente. Elle n'avait aucun des préjugés de sa classe et de la société où elle se trouvait. Elle était d'une liberté de propos et d'allures qui effarouchait ses amies, mais aucune d'elles ne lui en tenait rigueur. Leur hypocrisie d'éducation n'allait point jusqu'à se montrer offusquée d'une telle désinvolture, parce que cette femme exerçait sur elles un trop grand charme. Je crois bien que ses amies avaient toujours un peu, au cœur, un reste de la passion qu'elles avaient eue pour elle, autrefois, dans leur

jeune âge. Au couvent, elle avait régné, et beaucoup de ses compagnes s'en étaient énamourées. Cela ne s'oublie jamais entre femmes. Cet ascendant qui ne résultait point d'une supériorité dans la situation sociale, mais d'une prédominance de caractère, ne peut guère s'effacer. On lui pardonnait donc des incartades qui eussent fait le vide autour de toute autre qu'elle.

C'est à cause de cela même que je lui parlai plus vite que je ne l'aurais fait avec une autre. J'avais remarqué que je ne lui déplaisais point et déjà je brûlais de convoitise.

Quand je lui fis part de mes sentiments, un feu intérieur fit éclore des roses sur ses joues, mais elle ne fut pas un seul instant décontenancée ; elle ne le feignit même pas, comme la plupart. Elle ne se livra à aucun manège d'effarouchement affecté, d'incrédulité simulée. Elle ne me demanda point de garanties, oh non ! Elle me parla de telle façon

que si l'on pouvait lire ce dialogue entre nous, on aurait de la peine à distinguer les phrases de l'un et de l'autre, et peut-être attribuerait-on les siennes à l'homme. Pour conclure, elle me dit qu'elle ne me désirait pas en ce moment, et qu'elle me prendrait quand cela lui ferait plaisir. C'était bien, certes, la première fois que j'entendais parler de la sorte. J'en fus tout abasourdi et ce fier langage multiplia mes désirs. Déjà j'étais mordu par la jalousie. Je regardais ses yeux, parfois, à la dérobée : un souvenir voluptueux en atténuait l'éclat, tandis que frémisssaient les ailettes du nez et que ses lèvres fraîchissaient et rosissaient comme un fruit après la pluie.

— Elle pense à l'autre, me disais-je.

Et si, à ce moment-là, elle se voyait surprise par un regard, elle rougissait jusqu'au charmant coquillage de son oreille. Cela me plongeait dans les pires détresses.

Un jour, un jour elle me prit, elle me prit sans que je susse pourquoi à ce moment-là plutôt qu'à un autre. Je ne l'avais point vue venir. On eût dit qu'elle satisfaisait sur le champ un caprice spontané. Ce fut elle qui, véritablement, me prit. Et elle ne vous laissait point ces beaux orgueils de la passion, car c'était elle qui possédait. Je fus à elle bien plus qu'elle ne fut à moi.

Entre ses bras je roulai dans l'ivresse de puissantes voluptés. Je vécus dans un monde chimérique de bonheur et d'oubli. Et comme pour me charmer davantage, ne me laisser aucun doute, fermer ma bouche à toute question, ou simplement me posséder mieux, me posséder tout entier, elle m'emmena dans une campagne solitaire. Ce que ce fut là-bas...? chaque fois que j'y pense, j'en sens encore à la gorge le délicieux et douloureux étranglement !

Je m'aperçus pourtant que je n'étais qu'un

jouet entre ses mains. Son entêtement, son obstination, son impériorité commencèrent à me révolter bientôt, mais rien ne résistait encore à l'une de ses caresses divines. Quand elle se faisait câline, je sentais mon cœur s'amollir et se fondre.

— Jamais, me disait-elle, je n'ai aimé comme je t'aime. Avec toi je sens que je passerais toute une vie d'un égal bonheur. Jusqu'ici je n'avais connu que des passions. Mais pour toi mon amour aurait toujours la même ardeur et la même constance ; mon cœur et mes sens sont à toi.

Mais il fallait tout son art d'enjoleuse pour me faire oublier ce qu'elle me faisait subir. Elle était d'une insupportable jalousie. Lorsque je voyageais avec elle, si une femme me regardait dans la rue, il se produisait une scène qui me couvrait de honte le visage. A l'hôtel, si la curiosité d'une femme s'attachait un peu sur moi, c'était aussitôt un éclat,

il fallait quitter la table et partir à l'instant. J'aurais voulu rentrer sous terre. De ces tempêtes où il me semblait voir se pencher sur moi le masque hagard de la folie, je sortais brisé, désespéré.

A la longue, l'amertume prit place dans mon cœur et les merveilleuses tendresses de cette femme ne parvinrent plus à la dissiper. Je ne la considérais plus qu'avec une sorte de terreur. Je ne l'aimais plus, mais elle me tenait par les sens et j'étais lâche. Déjà je songeais à la rupture, mais quand je pensais au vide qu'elle allait faire dans ma vie, ma volonté s'énervait et je me remettai à ma chaîne.

Elle s'aperçut bien vite que je n'avais plus le même goût pour elle et comme elle était très fière, elle se replia sur elle-même. Il y avait des moments où elle me regardait longuement avec des yeux sybillins, au fond desquels je croyais parfois discerner du mépris. Alors je me remettai à l'aimer, mais

alors aussi elle redevenait plus volontaire et plus impérieuse que jamais....

Cela dura jusqu'au jour où, fou de rage contre les fantaisies de son despotisme cruel, j'éclatai. Sa surprise fut grande. Déconvenue par la violence d'une colère dont elle ne me soupçonnait sans doute pas capable, elle ne trouva que ces mots à me dire :

— Allez-vous-en, finissons, je ne vous aime plus.

— Adieu, m'écriai-je, saisissant l'occasion qui s'offrait à moi de fuir, adieu, vous l'avez dit vous-même, vous ne m'avez jamais rendu si heureux, adieu !

Elle ne croyait pas à un tel dénouement. Son étonnement allait grandissant. L'angoisse contracta son visage au moment où je prononçai le mot fatal. Si elle avait pu reprendre sa parole, elle l'eut fait bien vite, mais, comme je l'ai déjà dit, elle était trop fière pour s'humilier ou se rétracter.

De sorte que je la quittai aussitôt. Elle s'éloigna sans se retourner, nerveuse et souple.

Je la quittai pour toujours ! J'en éprouvai d'abord un grand soulagement, ma poitrine se gonflait d'aise et je goûtais un plaisir extrême à me retrouver seul avec moi-même.

Mais ce n'est pas impunément que pendant de nombreux jours on a passé chaque instant de sa vie en proie aux amertumes mais aussi aux délices de l'amour.

Ce n'est pas en vain qu'une femme a occupé toutes vos heures, ne laissant plus guère à votre esprit le loisir de penser. On n'oublie pas, malgré la rupture, les griefs, le souvenir des tourments subis, les ineffables caresses qui ont amolli le cœur. Je cherche à m'intéresser à tout ce qui me plaisait auparavant et dont je faisais l'intérêt quotidien de mon existence, mais je n'y parviens pas. J'ai l'impression de me mouvoir dans le vide lorsque je ne me remémore pas le visage tragique de cette

femme aux yeux noirs, à la bouche pareille à une blessure vive. Je la regrette, parfois même je l'appelle, et cependant je frémirais à la pensée de me rattacher à elle, car si elle m'a ouvert les cieux quelquefois, elle m'a souvent plongé dans un enfer que je souhaite ne jamais plus connaître, fut-ce au prix de joies plus grandes encore.

Je suis tel que si j'avais fait une maladie dangereuse dont je ne serais pas encore guéri ; car peut-on donner à un pareil état un autre nom que celui de maladie ! J'en ai presque le dégoût de moi-même.

Il est donc de ces passions qui occasionnent des troubles pareils à ceux qu'éprouvent les Orientaux lorsque, pour chercher un peu de fraîcheur, ils se sont assis à l'ombre d'un mancenillier.

Ce n'est point l'amour sain et fort, c'est un faisceau de sentiments morbides qui détermine en nous un état voisin de la folie.

Je suis sorti du Venusberg, heureusement, mais je me souviens encore des voluptés empoisonnées que j'y goûtai. Comme Tannhäuser, je m'en sens encore maudit, car c'est une vraie malédiction de ne pouvoir oublier ce que l'on a rejeté loin de soi, ce que l'on a quitté irrémédiablement. Selon la parole d'Ovide, je ne puis vivre avec elle, mais je ne peux pas non plus vivre sans elle.

— Léon, mon pauvre ami, dit l'autre, tu seras donc toujours le même. Que de fois ne t'ai-je pas vu aussi malheureux. Tu t'attaches profondément et chaque fois que tu aimes, il y a dans tes sentiments quelque chose d'absolu qui te fait envisager cet amour comme ne devant jamais avoir de fin. Tu ne sais pas te contenter du plaisir que t'offre l'heure présente sans t'occuper de ce qui viendra par la suite ; tu veux enchaîner l'avenir et tu es désespéré de ne le pouvoir déterminer.

Tu viens encore une fois de jeter :

La coupe d'or au flot amer

tout comme le roi de Thulé. Mais si l'on ne vit plus boire ce vieillard vénérable, c'est que l'âge avait tari en lui toutes les sources de la vie. Et encore ne suis-je pas sûr qu'il ne gardait pas quelques coupes en réserve dans un retraits connu de lui seul, où il allait s'abreuver secrètement.

Les regrets ne sont utiles que parce qu'ils nous permettent de nous regarder rétrospectivement. Faisons-le avec curiosité, c'est la chose la plus intéressante du monde. Quant à demain, il nous tendra une coupe nouvelle; celle d'hier était d'or, celle-ci sera en diamant, remplie de voluptés meilleures.

— Mais, répondit Léon, un peu agacé par ce sermon, tâche d'abord d'acquérir pour toi-même cette désinvolture. Je t'avais souvent envié cette faculté d'oubli que je te rappelais tout à l'heure, mais tu viens de m'avouer, il

n'y a qu'un instant, et c'est bien la première fois que je t'entends parler de la sorte, que toi aussi tu as un regret qui te vrille le cœur, et que tu ne parviens pas à arracher de ton souvenir les charmes d'une femme que tu aimas. Le remède que tu m'offres, il me semble que tu ne sais t'en servir pour toi-même.

— Tu sais bien, dit Lucien, qu'en te parlant je me parle à moi-même. Je veux me persuader autant que toi. Mais il faut réagir contre toute faiblesse, et ne plus te laisser absorber par d'inutiles regrets. Arrache ce croc de ton cœur... Cette femme dont je te parlais tout à l'heure, cette Hélène...

— Hélène, interrompit Léon, Hélène dis-tu ?

— Oui, Hélène ; pourquoi ce nom t'étonne-t-il ?

— Celle que j'ai aimée s'appelait aussi Hélène.

— Singulière coïncidence, fit Lucien en regardant son ami. Cette Hélène, dont voici

le portrait, continua-t-il en tirant d'un portefeuille une carte, n'existe déjà plus pour moi depuis que je t'ai raconté son histoire. Aussi, ce portrait va-t-il disparaître dans le lac après avoir fait quelques « coqs ».

— Montre-le-moi, demanda Léon.

Il le prit et le regarda à la lueur argentée de la lune.

A peine eut-il vu ce profil digne d'un antique camée, qu'il s'écria :

— Mais c'est elle, c'est elle.

Lucien le fixa, hébété :

— Comment, c'est celle dont tu viens de me parler ?

— Oui, oui.

Et tous deux, la gorge serrée et sèche, se regardèrent, les yeux dans les yeux, comme des bêtes qui se mesurent. Des rafales de pensées et de sentiments se ruèrent à travers leurs cerveaux dans l'espace d'un instant. Puis le calme revint peu à peu et la réflexion se

fit jour. Ils ne pouvaient s'expliquer que, pendant deux heures, ils avaient parlé, chacun à son tour, de la même femme, et d'une manière si différente qu'aucun ne l'avait reconnue décrite par l'autre.

Elle avait été si différente, en effet, que l'un ne songeait pas à jalouser l'autre, mais chacun avait au fond de son cœur une pointe de regret de n'avoir pas entièrement possédé cette femme. C'est de là même que leur vint la consolation. L'amitié reprit tous ses droits. Ils se serrèrent les mains. Lucien rompant le premier un long silence, dit :

— Une fois de plus nous avons été le jouet de nos illusions. En constatant que c'est mon imagination seule qui fit les frais de mon enthousiasme, comment pourrais-je encore m'attarder en de longs regrets ?

J'ai aimé cette femme et peut-être l'aimerais-je encore pour ce que cet amour m'avait donné d'absolu, mais à t'entendre dire com-

ment tu l'as aimée, comment elle t'a aimé, à la voir si autre, dans ton récit, que ce qu'elle a été pour moi, il faut reconnaître que tout n'est qu'ombre, chimère, illusion dans l'amour. « Ombres, ce que nous aimions et avons aimé, nous vivons avec des ombres et parmi des ombres et combien elles sont plus aimables et gracieuses que toutes les réalités tangibles. »

Ils repartirent sous les étoiles qui pâlis-
saient. Le bois frémissait, s'étirait, secouait
les voiles, du sommeil.

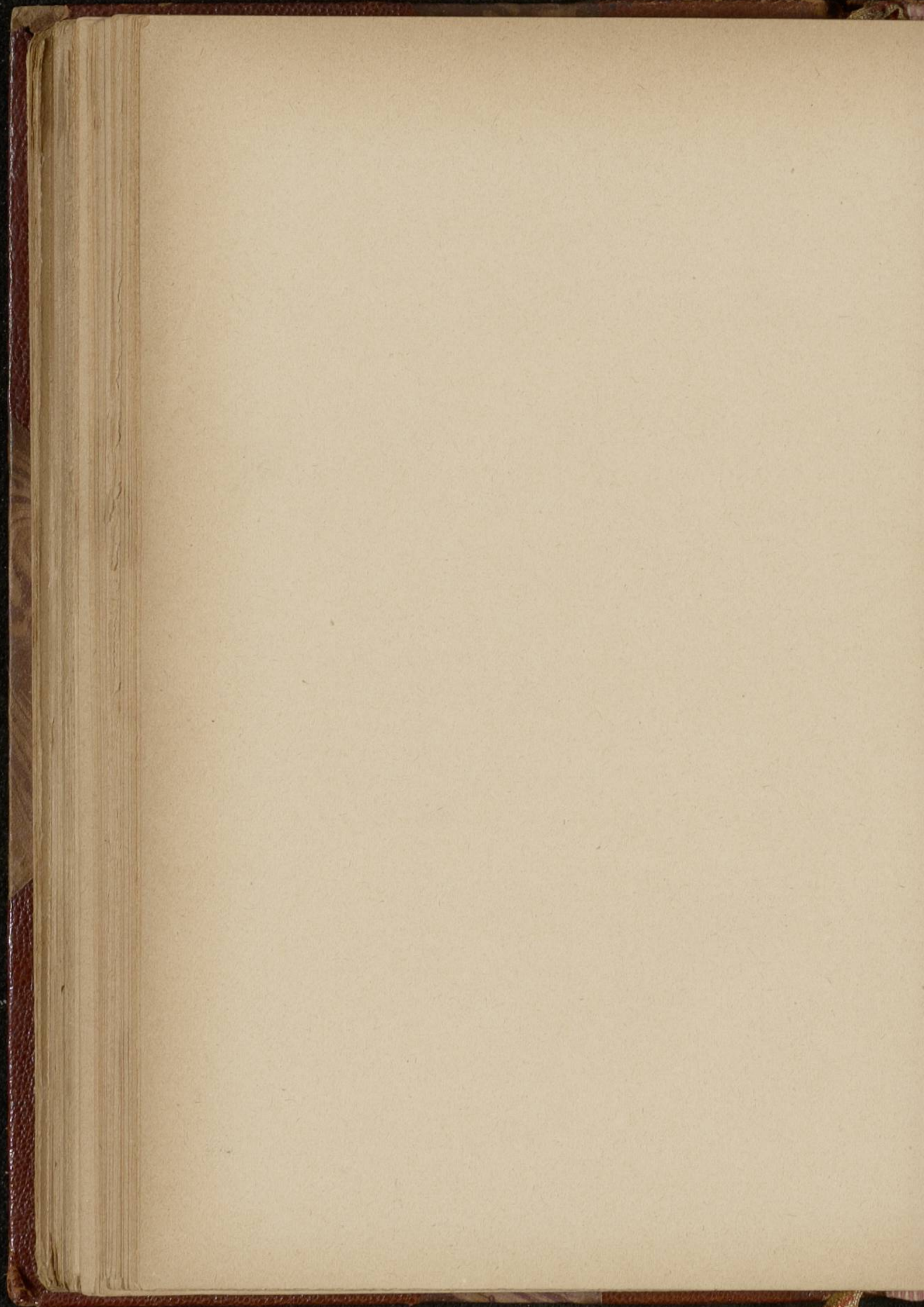
Déjà, du côté de l'orient, à travers les
arbres, apparaissaient de blanches lueurs qui
rosissaient peu à peu. Ils marchèrent sans plus
rien se dire. L'un songeait à de chères ombres
qu'il voyait légères et graves, souriantes et
silencieuses, avec des gestes harmonieux,
se promener dans les bocages élyséens du
souvenir baignés d'une lumière suave et va-
poreuse, aux accents berceurs d'une lente

mélodie éolienne, d'une bienheureuse et infinie sérénité.

Ce matin avait pour lui la fraîcheur de jeunesse, les fantômes du passé charmaient le décor, la nature se déployait devant lui éternellement jeune, lui promettant de nouveaux plaisirs, de nouvelles illusions.

L'autre réfléchissait à la *coïncidence*. Il pensait à cette femme étonnante qui les avait affolés tous deux et dont il ne pouvait oublier le charme subtil, surtout après cette révélation qui faisait d'elle un être surnaturel, renouvelant à chaque instant ses séductions, d'un instinct puissant et mystérieux comme les forces du monde.

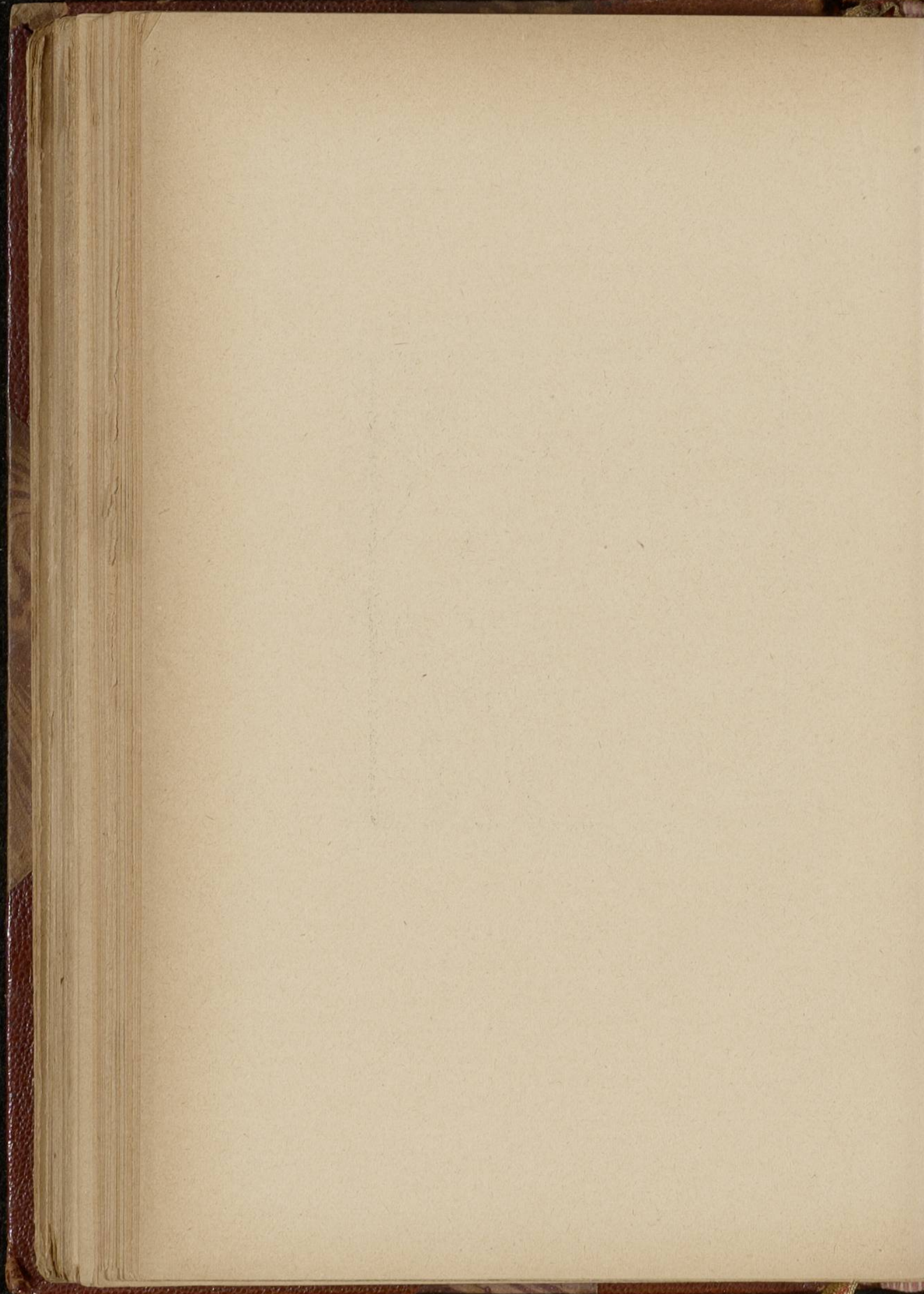




ÉPILOGUE

1840





C E jour de bruyante mélancolie de la Mi-Carême s'achevait dans des rafales de vent et de neige fondue. N'ayant point le cœur à la joie de la grosse mascarade et à son étourdissement, il avait cru d'abord rester dans sa chambre auprès d'un feu rouge, à lire ou à rêver. Mais voilà qu'il ne se plaisait pas chez lui non plus à ce moment-là. Les orchestres qui passaient à chaque instant sous ses fenêtres l'empêchaient de fixer son attention sur ce qu'il aurait voulu, et les cris et les chants finissaient par lui faire croire que l'on s'amusaient malgré tout au dehors. Cependant il ne prétendait point céder à cette attraction.

Il essaya de s'absorber dans une lecture, mais, de temps en temps, il s'apercevait qu'il ne savait même pas ce qu'il lisait. Il laissa

s'éteindre le feu, pour se donner le prétexte de sortir. Ainsi donc il gagna la rue.

Il s'en fut à la recherche de ses camarades et ne les trouva point. L'heure à laquelle ils se réunissaient habituellement était passée. Il se promena seul, d'un pas somnambulique, dans la rue gluante. Ses pensées avaient l'imprécision de l'ennui vague que lui causait ce temps humide, ces couleurs criardes qui passaient devant ses yeux, et ces cris assourdissants qui partaient de tous côtés.

La mascarade, parodie de la vie, ou son symbole, lui proposait l'énigme de ses visages falots, grotesques, effarants et douloureux. Mais le tourbillon des fous qui passaient donnait une bienheureuse torpeur à ses pensées.

Enfin, comme le temps se faisait de plus en plus mouillé et venteux, il entra dans un café où se tenaient les pierrots, les dominos, les arlequins et les clowns. Il y trouva un bon coin à l'abri des bousculades et s'y cala.

A travers le nuage de fumée dont il se plaisait à s'envelopper, il suivit, d'un œil amusé, le papillotement des couleurs que faisaient tous ces costumes fous, qui dansaient, sautaient, tournoyaient devant lui, le jeu des confettis, semblables à de petits frissons de la lumière décomposée par un prisme, le déroulement éclatant des serpentins pareil à la parabole d'un météore, nuances variées, tendres, chatoyantes, ors de flammes, verts ensoleillés, nacres et moires des satins, blancheurs de soies légères, transparentes mousselines, rouges incendiés des draps, il y avait là, endiablées, toutes les gammes d'une palette somptueuse et folle. Dans le tapage d'orchestres voisins, de mirlitons, de chansons et de cris, une griserie lui mettait aussi dans la tête un grain d'ellebore.

Pourtant cette joie des regards ne le satisfaisait pas complètement. Il ne se résignait point à s'en contenter. Des bouches animées, d'un rouge ardent sous le loup noir, le bon-

dissement de seins sous de légers corsages, et les hanches, comme les lignes arrondies d'une amphore, aspects gracieux et troublants du désir, lui faisaient regretter de ne pas être lancé, lui aussi, à travers l'orgie, à corps perdu. En un instant, la luxure multiplia ses images et lui dessécha la gorge. Mais la tentation ne parvint pas à l'entraîner, il resta à sa place, regardant, d'un œil plus âpre maintenant, le charmant spectacle qui se déroulait devant lui. Tout autour, le bruit l'exaspérait et retentissait presque douloureusement dans sa tête. Il fut en outre choqué par la banalité de quelques costumes et trouva que, décidément, le carnaval manquait d'élégance. Le carnaval, d'ailleurs, l'ennuyait de tout temps, il n'aimait point les manifestations de l'humanité sous le masque. Il avait quelque répulsion pour cette joie-là ; aussi pensait-il, non sans quelque satisfaction, que cette période touchait à sa fin : quelques

heures de sommeil encore ! Puis ce sera la Passion, les Rameaux et Pâques fleuries. Il pensait au soleil, il pensait au printemps, il pensait à son pays tout en verdure, à la forêt bruissante, à la rivière heureuse. Un orgue de Barbarie déroulait un de ces vieux airs hâlés par les soleils, les pluies et les vents des grand'routes, un de ces airs chargés de senteurs de thym, de lavande, de tilleul et de l'arôme de la terre en travail. Il faisait danser et chanter toute la mascarade, mais il le remplissait, lui, d'une infinie mélancolie, car, avec la ritournelle dernière, venaient de s'enfuir encore les insaisissables chimères que poursuivait si souvent son esprit nostalgique.

Une ronde de masques gracieux entrait tout à coup, entourait les tables, passait et repassait vertigineusement, reprenant en chœur après chaque vers de la chanson, ce refrain :

Ah, ah, ah ! dites, l'avez-vous vu passer ?

Puis les mains se dénouèrent et les masques prirent d'assaut le comptoir, les tables, dans une bousculade générale. Une pierrette, comme un tourbillon de neige, arriva vers lui, l'inonda de petits papiers roses et des notes cristallines de sa jolie voix dans laquelle il reconnut aussitôt quelques inflexions wallonnes. Il rougit sous cette avalanche. La jeune personne s'assit à côté de lui, et ce fut, au premier moment, comme s'il apercevait un coin de ciel bleu de son pays. Elle lui en parlait, en effet, lui posant une foule de questions dont elle n'attendait pas la réponse, gazouillant, babillant comme un ruisseau descendant de la montagne sur les pierres couvertes de mousse. Il la scrutait, il essayait de reconnaître son visage à travers le loup de satin blanc, mais il ne se rappelait pas avoir vu ces yeux couleur d'ardoise mouillée, ce menton marqué d'une petite fossette et ces lèvres qui ne s'arrêtaient pas de remuer. Elle

devinait sa pensée et se plaisait à l'étonner davantage. Elle lui disait des choses qu'il avait presque oubliées, lui rappelait des détails de sa prime jeunesse, dont plus personne, croyait-il, ne devait se souvenir. Pour mettre le comble à son intrigue, elle lui dit : Pensez-vous quelquefois encore à cette pauvre Martine ?

Martine, Martine ! premier nom qu'il avait balbutié dans l'émoi d'un cœur de quinze ans ! Langueur des premiers soirs étoilés, secrets troublants murmurés par les choses, initiation au mystère du monde ; vertu inconnue des mots et des regards, Martine, jeunesse et fraîcheur de son âme, Martine tôt aimée puis oubliée, Martine morte en fleur. Cette première idylle, au parfum de violette, dont il conservait au fond de lui-même le bouquet toujours frais, reflleurissait une fois encore à ses yeux. Martine, Martine !

— Mais enfin, qui êtes-vous donc, s'écria-t-il,

pour connaître mon passé presque aussi bien que moi-même ? Dites-le moi, masque charmant. Donnez-moi la clé de cette énigme. Ne prolongez pas davantage ma stupeur.

— Nenni, beau garçon, répondit-elle moqueuse, je ne te dis plus rien ; comprends si tu veux. Tu es trop curieux pour la Lætare.

Il la supplia de lui laisser voir la couleur de ses cheveux. Ils étaient blonds. Il vit son oreille, toute petite, au dessin très marqué ; elle ne lui dit rien non plus. Elle ôta ses gants, ses mains ne lui en apprirent pas davantage. Elle souleva le loup de satin blanc ; le rapide coup d'œil qu'il jeta ne lui permit pas de la reconnaître. Comme il l'importunait de plus belle et s'impatiait de ne la point deviner, elle se leva, subtile, arracha son masque et montra son visage, d'une délicate mutinerie.

— Tiens me voilà, nigaud, regarde-moi bien, et tu n'en sais pas davantage.

Elle s'échappa en sautillant, avant qu'il eut eu le temps de la saisir. Il s'élança à sa suite, mais il ne le trouva point parmi la foule des travestis. Il chercha encore, se mêla aux masques, les regarda tous, mais il ne reconnut point son loup de satin blanc.

Au milieu de ces recherches, il rencontra des amis et des amies qui l'entraînèrent. Il les accompagna dans plusieurs bals et dans toutes les folies qu'on voulut, avec l'espoir de renouer l'entretien de tout à l'heure. Vaine espérance. Mais il réussit à s'étourdir, à se griser et à laisser courir, débridée, « la folle du logis » en compagnie d'autres fous. Et la nuit se termina en vraie nuit de carnaval.

Le lendemain, il creusa ses souvenirs pour mettre un nom sur le charmant visage qui lui était apparu, mais ce fut en vain. Il dut s'avouer qu'il ne connaissait point cette petite personne mystérieuse. Pendant quelques jours, il regarda toutes les femmes dans la rue,

espérant rencontrer les yeux d'ardoise mouillée et le menton marqué d'une petite fossette. Il finit par douter de la réalité de cette apparition. C'est une fée de mon pays qui sera venue pour se jouer de moi, se dit-il, et aussi me reconforter en un moment de mélancolie, pour me rappeler qu'il y a toujours, là-bas, quelques vallons où les nymphes lutinent les faunes, près des ruisseaux bordés de saules, et que le printemps va revenir.

Il n'y pensa plus.

* * *

A quelque temps de là, il se dirigeait vers la gare pour retourner dans son pays. Il parcourut le train, cherchant une voiture où s'installer confortablement. Il en trouva une où étaient quelques jeunes filles. Il la choisit. A peine y était-il assis que l'une d'elles, celle qui se trouvait en face de lui, lui adressa la parole. En l'appelant par son nom, elle lui demanda s'il retournait à T...

Il la regarda pour la reconnaître, mais elle était dans la pénombre et une voilette aux mailles serrées dissimulait les traits de son visage.

— J'y vais en effet, Madame ; puis-je vous demander si vous y allez aussi ?

— Certainement, je vais de ce côté.

La musique de cette voix lui causa une impression agréable. Il continua :

— Laissez-moi m'étonner de vous entendre m'appeler par mon nom. Vous avez l'air de me bien connaître tandis que je ne me rappelle pas vous avoir jamais vue.

— C'est bien possible, mais je vous connais très bien en effet.

— Vous m'étonnez.

— Je vous connais surtout parce que j'ai beaucoup entendu parler de vous.

Cette voix claire semblait lui évoquer de douces choses. Pour se les préciser, il la fit parler encore.

— Il n'est pas étonnant, dit-elle, que la réciprocité n'existe pas ; les femmes connaissent mieux les hommes, elles s'intéressent à plus de choses, rien ne leur échappe, car elles ont plus de loisirs et moins de distractions.

— C'est en effet bien possible. Mais si vous êtes de T..., je ne m'explique pas que je ne connaisse point une personne aussi charmante que vous.

— Je ne suis pas de T..., mais des environs.

— Cela ne me dit rien de plus, je n'ai pas souvenir de vous avoir rencontrée.

— Cela prouve, Monsieur, dit-elle en partant d'un rire moqueur, que vous avez des yeux pour ne pas voir et une mémoire pour ne pas vous souvenir.

Interloqué, il écoutait s'éparpiller les perles de ce rire qu'il avait déjà entendu, lui semblait-il, mais où et quand ?

Elle releva sa voilette pour rire plus à l'aise. Puis à un tournant de la voie, un beau

soleil d'or pourpre à l'horizon, traversant une clairière, inonda de lumière la voiture. Elle en fut illuminée. On eut dit que c'était son rire qui répandait cette clarté. L'ivoire de ses dents étincelait entre ses lèvres ouvertes.

Il se pencha vers elle pour la mieux voir.

— Il n'y a pas d'avance à se montrer à vous, vous ne reconnaissez point. Regardez moi donc, dit-elle, en donnant à son visage une expression moitié sérieuse, moitié comique ; je n'ai plus de masque pourtant, monsieur l'intrigué.

C'était la pierrette de la Mi-Carême, avec ses yeux d'ardoise mouillée ! Maintenant qu'elle avait cessé de rire, il apercevait distinctement la délicieuse petite fossette du menton.

— C'est vous, vous, dit-il. Ah ! je suis bien heureux de vous revoir. Après m'avoir mis l'eau à la bouche, vous vous êtes prestement éclipsée ; j'ai parcouru toute la ville, j'ai pénétré partout, espérant vous retrouver. Les

jours suivants, je dévisageais toutes les femmes dans la rue, croyant revoir enfin les yeux que je cherchais et je les ai devant moi depuis un quart d'heure sans m'en douter. Oui, vous avez bien raison de vous moquer de mon manque de perspicacité.

— A la bonne heure, dit la petite folle, vous finirez par me connaître tout à fait, je l'espère.

— Moi aussi je l'espère, mais en attendant, je ne suis pas plus avancé : j'en suis toujours à me demander où je vous ai vue et d'où vous me connaissez. Vous avez évoqué de si intimes souvenirs dans cette ville étrangère, ce soir de carnaval où je me sentais si seul, si loin, que je vous en garde une vive reconnaissance.

— Cela vous plaisait si fort de retourner, ce soir de Mi-Carême, au pays des vieilles lunes ?

— Je vous dirai que cela me plaît toujours, mais ce jour là, c'était d'une saveur particulière. Mais enfin, mystérieuse pierrette, apprenez-moi qui vous êtes ?

— Je ne vous le dirai pas. Tâchez de le deviner. Et surtout ne m'interrogez pas tant. Dites-moi, avez-vous quelquefois des nouvelles de Lucie, votre ancienne voisine ?

— Vous la connaissez aussi ?

— Oui, j'étais avec elle en pension à T... Nous étions alors de grandes amies.

— Et maintenant ?

— Nous avons cessé de nous écrire depuis quelques années. Elle m'a encore écrit une fois après son entrée au couvent. Je lui ai répondu, puis plus rien. Nous n'avions plus les mêmes idées ni les mêmes goûts.

Elle lui parla ensuite d'un de ses amis de collège. Alors le jour commença à se faire dans son esprit.

— Vous connaissez aussi mon ancien ami Léon ? Je sais maintenant qui vous êtes. Voilà dix ans que j'entends parler de vous sans vous avoir jamais vue ; je ne sais quel destin m'en empêcha ; je l'ai pourtant souhaité souvent.

Votre nom était toujours sur les lèvres de Lucie. Un jour même nous allâmes à quelques uns, chez vous, à Landelies, mais vous étiez absente.

Une bouffée de frais souvenirs lui venait, comme un parfum d'une touffe de muguet en avril.

— Et avec Léon, combien de fois nous sommes-nous entretenus de vous !

— Il vous parlait de moi ?

— Très souvent. Nous étions dans la même classe au collège. J'étais élève interne, lui externe. Il habitait en face de la cour du couvent. De sa chambre d'étude, il pouvait suivre les ébats des jeunes filles parmi lesquelles vous vous trouviez. Entre toutes, il vous avait remarquée et l'ardeur d'un cœur de quinze ans s'élançait vers vous par dessus le vieux mur jaune. Nous vous consacrâmes de longues heures d'études et de récréation. Il me disait combien vous étiez mignonne, commentait

chacun de vos gestes et de vos regards, puis m'interrogeait anxieusement pour savoir s'il pouvait espérer ! Il brûlait de correspondre avec vous. Nous écrivions donc, à votre adresse, des épîtres très amoureuses, des vers, des acrostiches. Je lui conseillai l'action : il attacherait ses lettres à une pierre et vous les adresserait de cette manière par dessus le mur.

— Il n'en fit jamais rien.

— C'était un poltron, il raisonnait trop et redoutait par dessus tout le courroux des religieuses.

— Sa prudence n'empêcha point les béguines de remarquer son assiduité à la fenêtre. On nous ordonna de jouer dans d'autres coins de la cour jusqu'au moment où furent conduits, le long d'un treillis, au dessus du mur, deux cordons de vigne. On modifia les heures et l'itinéraire de notre promenade hebdomadaire parce que nous le rencontrions constamment sur notre chemin.

— Je me souviens, en effet, de la vigne vierge aux nerveux rameaux qui courait, verdoyante, sur le faite du vieux mur ventru. Léon me mena la voir une après-midi de congé. Mais le jour se jouait encore entre ses feuilles étoilées et la bonne vigne, symbole des amours purs et forts, n'interceptait pas tous les regards, discrète et douce elle laissait passer les plus tendres. Dites-moi, quelle suite eurent donc ces prémices ?

— Aucune, ce ne fut qu'un tendre jeu. Quand il fut sorti du collège et que je fus rentrée chez moi, nous échangeâmes quelques lettres, puis ce fut tout.

— Tout se précise maintenant. Je me rappelle qu'un jour de vacances il me demanda de le conduire à Landelies, devant votre demeure.

Nous prîmes donc le chemin à travers bois; nous avions, à deux, le cœur tout plein de vous. S'il m'en souvient, je souhaitais

autant que lui de vous voir, je vous aimais à travers lui-même. Après avoir gravé votre nom dans l'écorce des chênes, après l'avoir écrit sur les murs de l'abbaye, après l'avoir chanté tout le long de la Sambre, nous arrivâmes devant votre maison de pierre grise, au toit d'ardoises, flanquée d'une tour en briques. Nous regardâmes le perron et sa rampe de pierre sculptée, l'ogive ou plutôt, l'accent circonflexe au-dessus de la porte, dont la partie supérieure s'ouvrait à la manière du temps passé, et les attributs taillés dans la pierre ; c'étaient, je crois, l'étoile matutine, le rameau de la vraie vigne et la charrue.

Vous voyez comme ma mémoire m'est fidèle, quoique vous en ayez dit tout à l'heure. Nous regardâmes longuement vos fenêtres, mais vous ne parûtes pas. Après avoir erré pendant quelques heures dans le village, revenant toujours au même endroit, nous

repartîmes sans avoir pu vous apercevoir. Ainsi donc, nous étions, sans nous connaître, de très anciennes connaissances.

— Vous me surprenez, je ne croyais pas que vous vous fussiez tant occupé de moi ; car je vous dirai, à mon tour, que bien souvent je suis passée auprès de vous, à T., sans que jamais vous m'ayez remarquée. Je croyais donc vous étonner plus encore en vous parlant de votre jeunesse.

— Dites-moi, maintenant, comment vous êtes si bien au courant de ce qui s'est passé entre Martine et moi.

— J'étais, sans que vous vous en doutiez, une de ses meilleures amies. Après sa sortie de l'école, elle venait souvent nous voir, et je fus, durant sa liaison avec vous, et encore après, sa confidente.

— Me regretta-t-elle ?

— Oui, beaucoup.

— Cependant, son cœur ne demeura pas

longtemps vacant. Un autre la consola bien vite.

— Je ne vous dis pas non. Mais pouvait-elle vous espérer et vous attendre encore ? Du reste, elle ne vous oublia jamais complètement. Quel reproche eûtes-vous à lui faire pour la quitter ainsi ?

— Je ne sais pourquoi. Voici exactement ce qui se passa. Je la voyais, si jolie, le dimanche à la messe, penchée sur son livre d'heures. Après l'*Ite missa est*, elle s'en allait en sautillant si gracieusement ! Quand nous revenions de la promenade, le jeudi, elle était toujours à sa fenêtre, penchée sur un ouvrage. Elle relevait la tête pour voir défiler la théorie des collégiens. Nous échangeâmes quelques regards. C'était le temps où je commençais à sentir mon cœur se gonfler d'émoi devant les jeunes filles. Je lui écrivis, parsemant mes lettres de fleurs ; je lui envoyai des « emblèmes ». Elle me répondit. Peut-

être lui parlai-je deux ou trois fois, pas davantage. Je ne sais comment cela fut si vite connu, ni pourquoi on y attachait tant d'importance. Le directeur du pensionnat en parla sur un ton solennel à mes parents. On m'enleva toute occasion de la voir. Je continuai néanmoins de correspondre avec elle. Mais un jour, un externe fut surpris me remettant une de ses lettres. Il fut renvoyé, et moi mis en quarantaine. Mes classes finies, je rentrai chez moi. J'appris alors ce que je vous ai dit tantôt, je la revis une ou deux fois encore, puis elle mourut. Ce ne fut, en somme, que le premier frisson d'amour dans mon cœur, premier parfum d'avril, éphémère comme lui.

Ainsi, au bruit de rouet du train, ils continuèrent à dévider l'écheveau des souvenirs.

Le jeune homme, tout en conversant, songeait à la vie de cette femme. Orpheline, élevée par d'arrière-cousins insoucians, elle

avait pu agir à sa guise. Son bonnet s'était envolé tout seul par dessus les moulins. Légère, mutine, elle avait fait un pied-de-nez aux préjugés.

Il avait appris ensuite qu'elle s'était retirée dans une campagne non loin de la ville, avec l'homme de son choix. De sorte qu'il avait grande envie d'être renseigné là-dessus. Il n'osait point interroger la jeune fille, mais il fit quelques allusions discrètes que ne perdit point son interlocutrice.

— Je constate, dit-elle, en souriant et en acceptant bravement la conversation, que vous me connaissez, en effet, beaucoup plus que je ne le supposais.

Et sans plus lui laisser le temps de placer un mot, elle lui raconta l'histoire de cette liaison qui semblait s'être terminée de la même manière que presque toutes les autres et par les mêmes reproches que tous les amants ont à s'adresser quand vient la fatigue

de l'accoutumance et que la satiété transforme en griefs toutes les qualités d'autrefois, quand, à travers la loupe de l'ennui, les moindres fautes deviennent des crimes.

Mais lui, fortement partial, l'approuvait et la plaignait. Il la crut vraiment une victime de la vie et de l'amour, et cela la para d'une auréole de plus à ses yeux.

Quand vint le moment de se séparer, elle lui dit :

— Êtes-vous tout à fait libre ?

— Comment ne le serais-je pas ?

— Je veux dire que vous n'avez aucun attachement ?

— Absolument aucun.

— Votre cœur n'est pas pris ?

— Non, Mademoiselle, il est prêt à vous recevoir.

Elle sourit. Ils fixèrent une rencontre très prochaine. Puis elle sauta sur le terre-plein. Ses jolis yeux d'ardoise mouillée firent un

adieu caressant au jeune homme qui, tandis que le train s'ébrouait, regardait passer, preste et toute blonde, la pierrette, sous la clématite qui encadrait la sortie de la petite gare tapissée de verdure.

Il resta à la portière, ne quittant point des yeux le village, jusqu'au moment où le convoi s'engouffra mugissant et fracassant dans le tunnel.

Il s'abandonna tout entier au charme dont cette femme l'avait enveloppé. Sans doute avait-il eu quelque velléité de reprendre possession de lui-même quand il avait deviné qui elle était, mais cela n'avait pas duré. Le joli timbre de sa voix, sa conversation exquise et caline, avaient vite eu raison de ce mouvement de recul.

Il revoyait le coin un peu oublié de sa jeunesse dont la main fine de cette femme venait de soulever le rideau avec un geste plein de grâce, cette période équivoque où l'enfance se

transforme, où l'esprit s'étonne des formes de la vie, où le cœur commence à aimer. Il en retrouvait d'ailleurs le décor. Au delà des prairies d'un vert gras et humide, les ruines de l'ancienne abbaye se couronnaient d'arbustes en fleurs sur le rideau, d'un vert profond, des bois escaladant la montagne. Puis, dans la fuite précipitée du train, c'étaient toutes les parties bien connues de sa terre ; une clairière avec toutes les taches d'or vert du soleil à travers les feuilles ; un coude de la vallée où la Sambre semble disparaître dans la profondeur des forêts qui couvrent les hautes collines ; un silence heureux tout imprégné des secrets de la nature, du mystère des choses, dans les prés vert pâle, entre la rivière céruléenne et les arbres vert sombre ; et puis, parfois, au loin, quelques maisons de pierres grises aux toits d'ardoises. Toutes ces échappées rapides du paysage l'aidaient à se recomposer son âme d'adolescent, lorsque

l'amour donnait un sens merveilleux à tout ce dont s'étonnaient les regards. Il se rappelait ses rêveries éperdues, les tendres émois de son cœur, le monde imaginaire et gracieux de fées et de nymphes qu'il avait suscité pour apaiser les ardeurs de son cœur. Ces ardeurs, il en comprenait maintenant les causes.

Il savait maintenant pourquoi, tant de fois, sa poitrine se gonflait de soupirs et pourquoi, tant de fois, la tristesse imprécise de ce que l'on désire et que l'on ignore pourtant, l'avait rempli de trouble. Depuis dix ans, il aimait cette jeune fille sans le savoir; il l'aurait toujours ignoré sans cette circonstance. Sa vie s'éclairait; il l'avait aimée à travers les récits d'une compagne et d'un ami. Il avait greffé son enthousiasme sur le leur et il s'était créé d'elle une image idéale, symbole du désir et de l'amour même!

Il venait de reprendre possession de ce qu'il était dix ans plus tôt, mais avec une conscience

plus grande du monde. Il l'aimait. Il le savait enfin. C'était elle qui enchantait ses rêves de son sourire, de sa chevelure, rayon de soleil sur son sommeil. C'était son âme qu'il entendait parmi les voix de l'aube et celles du soir, murmurer des choses inconnues. C'étaient ses yeux qu'il contemplait au ciel, la nuit. C'étaient ses yeux qu'il cherchait au fond de ses yeux en se mirant dans l'eau claire des fontaines. C'était elle qu'il avait toujours attendue et qui était venue, enfin. L'âme même de son pays s'incarnait en elle et lui souriait dans ses yeux d'ardoise mouillée.

Il goûta une joie sans bornes, ce soir-là, à s'imprégner de tout un cher passé. Tous ses espoirs, tous ses désirs, il les objectiva en cette jeune fille. La fenêtre ouverte sur une nuit de printemps, tandis que de lourds parfums montaient de la terre en travail, venaient des bourgeons gonflés de sève, il s'attarda à regarder les étoiles d'un merveilleux ciel traversé par

la tendre voie lactée, aspirant jusqu'au plus profond de lui-même le bonheur d'être. Une vie ardente roulait dans ses veines et lui mettait aux tempes le voluptueux battement de l'ivresse.

Du lointain de ces dix ans d'amour ignoré, un souffle chaud, saturé de ferments, venait fouetter tous ses sens ; une délicieuse folie lui tourna la tête, il la voulut toute.

Une douceur infinie imprégnait l'air du soir et, dans la clarté de la lune, il neigeait des fleurs sous les larges pommiers.

* * *

Il allait la revoir ! Depuis le matin il s'impatientait. Les heures s'allongeaient pour lui, interminablement ; tout d'abord la lumière s'était déroulée dans sa chambre comme une chevelure vermeille, la gaieté avait rempli son cœur, puis le soleil avait disparu sous de gros nuages noirs qui recouvraient maintenant tout le ciel.

La pluie tombait monotonement sur la ville, une pluie régulière et fine. Mais son empressement à retrouver la jeune fille l'empêchait de s'attrister de ce temps maussade, contre lequel il se contentait de maugréer pour elle. Tout en s'en allant, il ne sentait pas l'humidité qui tombait de ce ciel morne. Les pavés, tout confits, luisaient, et sur les petites flaques d'eau la pluie rebondissait en gouttelettes. La joie le remplissait tout entier, tout l'amusait. Sous un porche il attendait la jeune fille. Il la vit venir de loin, son cœur se mit à battre. Sous un parapluie, elle arrivait de son pas sautillant et harmonieux, mais moins décidé, et c'est à peine si elle put lui sourire. Ce fut un sourire pâle, tout imprégné d'une noire mélancolie. Elle était habillée de vêtements jetés à la hâte et paraissait épuisée par l'effort qu'elle avait dû faire pour se décider à venir. Il lui prit le bras et l'emmena. Elle se laissa conduire d'un air ennuyé.

Pour échapper à ce froid humide qui met des pointes de douleur à toutes les jointures, il la mena dîner.

La blancheur des nappes, l'éclat des cristaux, les touffes de muguet qui ornaient les tables, l'entrain de ce lieu, le bouquet aigret d'un petit vin de Rhin, la chaleur qui émanait du jeune homme, la rendirent moins maussade. Elle finit par se dérider tout à fait. Mais elle ne fut plus aussi loquace qu'aux deux premières rencontres. Elle sentait probablement que la conquête était faite.

Quant à lui, sa satisfaction débordait. Il dit combien elle lui plaisait et toute l'impression qu'il avait ressentie en la connaissant enfin, après dix années. Mais le passé qu'elle s'était plu à évoquer, les bons souvenirs d'enfance ne l'intéressaient déjà plus. De tout cela, elle le laissait parler seul. Son visage ne s'avivait que s'il lui disait les sentiments qu'elle avait fait naître en lui. Elle l'interrogeait là-dessus

et se plaisait à lui demander toutes sortes d'explications. Elle paraissait surprise de la simplicité avec laquelle il s'exprimait sur ces choses. Elle s'étonnait peut-être qu'il ne déclamât pas davantage et en concevait sans doute quelque dépit. Elle ne fut pas sans lui en faire la remarque, tandis que lui, avec une délicatesse exquise, s'empressait à la consoler de l'ennui qui la chagrinait au début et à l'entourer de tendres soins pour ramener la sérénité sur son visage.

Il y avait une si grande différence entre la pierrette de la Mi-Carême, la jeune fille aux yeux d'ardoise mouillée, avec qui il était retourné dans son pays, et celle qui se trouvait en face de lui maintenant !

Mais son enthousiasme était tel que, bien qu'il sentit cette différence, il ne s'en offusquait point ; il cherchait au contraire à concilier et à accorder ces deux attitudes. Il pensa à sa vie passée, aux allusions qu'elle lui en

avait faites, à tout ce qu'elle avait dû souffrir, et son cœur fraternel s'emplissait de trésors d'indulgence et de pitié. Cette pensée fortifia encore ses sentiments. La faiblesse de la petite fée de son pays la lui fit aimer davantage.

Il se donna tant de peines qu'il finit par l'amuser. Elle le quitta satisfaite, en lui promettant de le revoir le lendemain, après lui avoir jeté son adresse.

Il rentra chez lui, plus que jamais sous le charme des attributs dont il parait cette petite personne.

Le jour suivant il l'attendit longtemps. Il fit et refit vainement les cent pas, elle ne vint point. Ce fut la sensation d'un choc dans son rêve. Pour la première fois, il s'aperçut que l'accord tardait à se faire; il en conçut une impatience vive. Pressé de hâter l'accomplissement de ses désirs, il se souvint de la rue où elle habitait. Il alla l'y trouver. La singularité de l'endroit ne lui dit rien de bon. Elle

sortit prestement d'un magasin en le voyant, lui donna une explication confuse et lui remit une lettre qu'elle s'apprêtait à lui envoyer. Puis elle rentra, pressée. Quelques pas plus loin, il ouvrit et lut :

« Pardonne-moi de t'avoir fait attendre, mais je n'étais pas d'humeur à tenir ma promesse. Pourquoi ? je te dirai cela demain et tu comprendras. Je regrette beaucoup de ne point passer la soirée en ta compagnie, mais que penserais-tu de moi si j'oubliais si vite ? »

Il réfléchit à ces scrupules, qui lui eussent paru compréhensibles s'il ne l'avait pas vue, au moment même où elle semblait les éprouver, dans une maison d'assez triste mine.

— Il y a autre chose, se dit-il. Elle a promis sa soirée à quelqu'un d'autre.

Mais sans en éprouver aucune jalousie il l'excusa aussitôt : Ne soyons pas sévère. Elle est toute désorientée. Elle traverse un moment difficile. Elle est à un tournant de la vie.

Ce fut une enfant sentimentale et folle qui se laissa tromper ; victime d'un mensonge social, elle a désormais la peur de demain. Comme tant d'autres, maintenant qu'elle est sortie de la voie qu'elle avait prise, elle jette la bride sur le cou des chimères, elle rêve d'abondance, de luxe, de toilettes, de rubans, de tous les hochets de son sexe. Elle ne serait, certes, pas femme si ces désirs ne venaient la consoler dans sa situation pénible. Pauvre petit cœur meurtri, je puis bien excuser ton égarement.

Il était prêt à tout excuser, oui. D'abord il était dupe de sa pitié. Il n'aurait pu cesser de la voir car il y tenait déjà trop.

Que je lui sois quelque chose, pensait-il, n'importe quoi, je serai déjà comblé de joie. Qu'elle se repose sur moi et qu'elle me donne un tout petit peu d'elle-même, la petite fée de mon pays.

Il l'aimait et, chose bizarre, il l'aimait moins

dans le présent que dans le passé ; il l'aimait à travers dix années de sa jeunesse et le seul regret qu'il eut, était de ne l'avoir pas connue plus tôt.

La jeune fille sentit bien cette nuance et sans doute n'était-ce pas de cette manière qu'elle désirait être aimée. Dans les circonstances qu'elle traversait, peut-être cherchait-elle, comme une plante débile, l'être fort qui la soutiendrait et qui lui enlèverait même sa volonté. Elle n'avait que faire des rêves d'un esprit charmant. Il s'en aperçut bien vite.

Elle lui parlait un soir de la jalousie. Elle le regardait en même temps avec ses adorables yeux d'ardoise mouillée qui le transportaient si loin ! Croyant lui être agréable et faisant abstraction de lui-même, il lui répondit que c'était un sentiment d'un haïssable égoïsme, de nature à rendre plus malheureux celui qui l'exerçait que celui qui en était l'objet.

Qu'importent les fantaisies passagères, pourvu que l'un reste toujours le même dans ses rapports avec l'autre, qu'il revienne toujours, bon, affable, amène? Peut-on espérer occuper entièrement quelqu'un, si ce n'est pendant le court espace de quelques jours? C'est bien rare. Les sources de nos voluptés sont multiples.

Quelque temps après, comme il devenait très tendre, elle lui confessa qu'elle ne s'habituaît pas à lui, qu'il était pour elle un bon ami, mais rien d'autre. Elle s'étonnait qu'il la désirât, car il se montrait si raisonnable sur d'autres points. Enfin, profitant de ce qu'il lui avait dit au sujet de la jalousie, elle lui avoua qu'elle en aimait d'autres. Elle se complut même à lui en dire plus qu'il n'était, soit qu'elle espérât faire jaillir de lui la colère qui l'eût placée devant un maître, soit pour vérifier l'étendue de son pouvoir.

Il souffrait en silence parce qu'il songeait plus

à la pensionnaire d'autrefois, à la petite fée de son pays, qu'à la jeune fille d'aujourd'hui, dont il ne voulait point voir l'abaissement. En un mot il tenait trop à son rêve pour que son rêve put être atteint par elle-même. Mais, malgré lui, une certaine amertume le troublait jusqu'au plus profond de lui-même. Une lutte commençait à se livrer en lui, car cette femme ne voulait point prendre la peine de ménager ses petites susceptibilités et manquait, à son égard, de tout tact. Parfois on remarquait son intention de l'humilier; se vengeait-elle sur lui de déconvenues, ou bien voulait-elle lui donner de l'éperon, le faire sortir enfin de son calme ?

L'abaissement de cette femme devint trop visible, et elle-même ne se donnait pas la peine de le dissimuler, pour qu'il ne s'en aperçut point. Des nausées lui venaient de temps en temps. Mais son rêve était supérieur à la réalité. La puissance d'illusion l'emportait sur la tristesse contingente. L'estime qu'il avait eue

pour elle avait sombré définitivement dans les mensonges et les promiscuités lamentables, mais il la voulait, petite fleur bleue de son pays, et sa volonté était supérieure à sa raison. Il se sentait souvent plein de mépris pour elle, mais lorsqu'il revoyait l'image faite de passé, de nostalgie et d'enfance, qu'il s'était créée d'elle, il retombait entièrement sous son charme. Il la voyait si désirable et si belle que vivre sans un tout petit peu d'elle lui semblait difficile.

Ils ne pouvaient point se comprendre. Elle était le caprice même. Quand il paraissait las d'elle, elle courait après lui. Quand il arrivait souriant et tendre, elle était maussade et se répandait en plaintes. D'ailleurs, lui même ne lui apportait qu'une âme, pour elle, inaccessible. Dès qu'il l'avait vue, elle avait incarné des rêves et des désirs qui le hantaient depuis longtemps et il l'aimait pour des raisons qu'elle n'eût pas comprises s'il les lui avait détaillées.

Mais il souffrait de l'irréalisation de ses songes et parfois il ne pouvait s'empêcher de le lui dire, quand le charme se détendait un peu.

— Tu es triste, lui disait-elle.

Il hochait la tête.

— Qu'est-ce qui te chagrine, as-tu quelque chose à me reprocher? ajoutait-elle, audacieuse.

— Je ne te reproche rien, je ne puis reprocher à la pluie de tomber, au vent de souffler. Tu agis sans doute selon des forces élémentaires que tu ne peux guider et moi non plus, hélas! Je regrette seulement que tu ne sois pas ce que j'avais pensé.

— Ah! si je t'aimais! s'écria-t-elle un jour, le cœur las aussi et plein de regrets.

Ce fut le fer retourné dans la plaie.

Eperdûment, il songeait au passé de cette femme, ce qu'elle avait été, fleur, et toutes les joies qu'avait eues celui-là de la cueillir. Il

s'en prenait à la fatalité qui l'avait tenu éloigné alors que, semblait-il, c'était lui qui était désigné pour l'aimer. C'était elle qui eut allumé en lui un grand amour ! Et maintenant qu'il l'avait trouvée, un destin adverse l'avait complètement transformée. Ce n'était plus elle, sinon à de rares intervalles.

D'abord elle-même avait voulu oublier et fuir le passé. Il avait lutté contre elle parce qu'il la voulait et l'aimait dans ce passé. Quand il lui parlait du passé, elle l'entretenait du présent et souvent lui avait-elle demandé de ne pas retourner si souvent au pays des vieilles lunes. Il avait eu raison d'elle en partie. Elle lui parlait parfois la première de ce passé. Il en éprouva une joie vive qui ne fut toutefois pas de longue durée. Il s'aperçut que c'était pour lui parler de l'autre ! Maintenant qu'elle l'avait quitté, c'était à lui qu'elle songeait et elle s'attendrissait à son propos.

L'autre venait donc se mettre entre le passé et lui. Il eut beau chercher, fureter, louvoyer, attendre, il ne put s'emparer du moindre coin de l'âme de cette femme. Il s'y entêta. Tout ce qu'il obtint d'elle, elle le lui dit dans un de ces trop rares moments où elle était irrésistible :

— Avec toi, j'ai le sentiment que je trompe l'autre plus qu'avec n'importe qui. C'est pourquoi je n'ai jamais l'air d'être à toi de bon cœur.

Ainsi donc, chaque fois qu'il croyait sentir une correspondance s'établir entre eux, chaque fois qu'il pensait trouver enfin ce qu'aurait pu être sa vie, s'il l'avait connue dix ans plus tôt, chaque fois qu'il rêvait au bonheur d'avoir pu cueillir cette fleur rare, et d'avoir entr'ouvert cette âme de vierge au mystère de l'amour, chaque fois qu'il rêvait que sa pensée l'eut modelée, chaque fois enfin qu'il espérait tout recréer par la puissance de son illusion,

le sort lui montrait qu'il ne l'avait pas faite pour lui seul. Un autre se glissait entre eux. Et comme pour broyer son cœur, elle lui laissait voir qu'il ne profitait que d'un moment où, désillusionnée par un autre, elle cherchait un réconfort dans l'inaltérabilité de sa candeur. Mais aussitôt qu'elle avait retrouvé toutes ses forces vives, il semblait ne plus compter pour elle.

Pour calmer un peu l'irritabilité dont il était envahi, il essayait de rester quelques jours sans la voir. Mais il se prétextait à lui-même quelque course à faire près de chez elle. S'il parvenait à rester un peu plus ferme, il recevait d'elle quelques mots qui le torturaient et le réjouissaient à la fois.

« Viens vite, ou je retourne auprès de l'autre. Toi seul me fais supporter ce séjour. Quand tu es près de moi, je n'apprécie pas ton cœur; mais aussitôt que tu es parti, c'est étonnant comme je m'aperçois que tu me manques.

Tu te plains quelquefois de mes sentiments à ton égard, c'est à tort, car je t'assure que c'est toi qui a la meilleure part de moi-même. »

Combien de fois revint-il sur la foi d'un pareil appel ? Combien de fois, Pygmalion de cette statue, tenta-t-il en vain de lui donner une âme ? Combien de fois aussi se sentit-il envahi de tristesse comme si sa vie n'avait plus de but ? Il s'éloignait de nouveau et, pour ne pas retourner tout de suite auprès d'elle, il se torturait à plaisir, renversant son rêve, le piétinant, se répétant qu'il ne l'aimait plus et la méprisait. Mais un quart d'heure après, il se rappelait la femme qui lui était apparue un soir de Mi-Carême et des flots de désirs galo-paient vers sa gorge avec la passion. Et plus que jamais il songeait au passé, pour regretter de ne l'avoir connue le premier et plus que jamais il ressentait l'aiguillon, la torture de l'impossible.

Il se disait qu'en restant avec elle il ne

ferait que prolonger cette souffrance, cette longue humiliation et il retournait toujours la voir. La passion pénétrait dans des couches restées vierges de son cœur, elle y entrait violente et barbare comme l'humanité des premiers âges. Il comprit tout jusqu'au crime.

— Il faut en finir, il faut en finir à tout prix.

Il éprouva bientôt la fermeté de sa résolution. Il crut l'apercevoir dans la rue et se mit à courir pour la rejoindre. Ce n'était pas elle. O lâcheté du cœur, toutes ses résolutions s'évanouirent à ce moment ; sa poitrine se gonfla et ses yeux se remplirent de larmes.

— Si je la revoyais, se dit-il avec un sanglot, je l'aimerais plus que jamais, pour la détester de nouveau deux ou trois jours après.

Il ne tint pas et retourna la voir. L'autre était venu et voulait la reprendre. Il la voyait là, dans un milieu infâme souillé par l'argent souverain, par l'argent qui obtient tout, même les choses les plus sacrées. Pour son rêve

même il préféra que l'autre la reprit. Il redoutait que ce qui avait incarné son rêve restât dans l'abjection. Tout était préférable à cela.

Un peu apaisé, il lui conseilla, au nom de tout le passé, de reprendre la vie qu'elle avait quitté. Cela seul, il le sentait, pouvait la tenir et la sauver du ruisseau. Mais l'esprit de contradiction de cette femme, sa nature changeante et capricieuse, se refusaient à écouter ces conseils. Voilà qu'elle paraissait tenir à lui maintenant. Elle le supplia de venir la chercher le soir. Faible, il le lui promit.

Comme il venait de la quitter, quelqu'un l'aborda, lui demandant un entretien. Il mit quelque temps à reconnaître, dans un visage ravagé, lamentable et triste, les traits jadis d'une expression forte et joviale de l'Autre, qu'il avait connu dans sa jeunesse. Il sentit son sang accélérer sa course et se carra, prêt à toute éventualité. Mais les intentions de l'Autre n'étaient rien moins que belliqueuses.

Il était humble et las. Aucune haine n'était en lui et cela lui fondit le cœur. Il lui tendit la main.

— Je suis venu la chercher, dit l'autre, encore une fois ! Bien que je meurs lentement de vivre avec elle, je ne peux pas me passer d'elle. J'avais salué son départ comme une délivrance, mais quelque chose de plus fort que moi me ramène vers elle. Les autres fois, elle revient d'elle-même ; cette fois je suis obligé de la venir chercher. Elle fait des façons. Vous êtes entre elle et moi ; elle hésite.

Je sais que vous n'êtes pas heureux non plus avec elle. Vous êtes bon, ne restez pas entre nous, je vous en supplie. Rendez-la moi. Je sais, hélas, que ma vie est rivée à la sienne et qu'elle me reviendra toujours. Tout ce que nous avons fait pour nous séparer n'a jamais abouti ; ne retardez pas le moment du retour. Laissez-la moi, je vous en conjure, pour vous comme pour moi. L'expérience que

vous pourriez tenter serait dangereuse pour vous. Voyez ce que cette femme a fait de moi. C'est un poison. Si vous voulez croire à la sincérité d'un homme qui n'est plus que l'ombre de lui-même, vous la fuirez, vous la barrerez à tout jamais de votre vie, si vous voulez rester un homme. Mais c'est surtout à votre cœur que je veux faire appel. Ayez pitié de moi, il est trop tard pour que je change, laissez-moi continuer.

Il resta un instant pensif, devant ce nouvel aspect de la vie; il serra la main de l'Autre. Ils pleurèrent ensemble. Il eut bien, un moment, une indicible angoisse, il sentit bien un instant de folie où il eut envie d'interroger l'Autre, éperdûment, sur tout le passé, pour entendre du moins une expression de son rêve, mais la tristesse de l'autre lui en enleva le désir.

— Comptez sur moi, dit-il; je partirai ce soir même, je ne la verrai plus.

— Merci, dit l'Autre, vous êtes un brave cœur. Je n'avais pas douté de vous un seul instant, je doutais d'elle, car vous êtes le seul dont elle m'ait parlé d'une certaine manière.

— Adieu, s'écria-t-il en fuyant, affolé par ce dernier trait.

Pour être sûr de pouvoir tenir sa promesse, il ne prit même pas le temps de faire ses malles et sauta dans le premier train qui allait vers son pays.

Il songeait, tout en partant, à ce qu'il venait d'entendre. Tandis que le train l'emportait dans son bourdonnement uniforme, il était pris d'un regret vague d'avoir cédé à cet homme.

— Elle m'aime, se disait-il, il me l'a avoué, mais alors rien n'est perdu, tout est à faire. Elle est à moi !

Et une rage le prenait contre l'Autre, dont il s'imaginait avoir été la dupe.

— Cependant il n'est pas possible qu'il ait

feint avec moi. Non, il était humble comme un homme que la vie a fouetté, battu, avili, déprimé. Le pli de sa bouche était plein d'amertume comme s'il avait bu à l'éponge imprégnée de fiel et ses yeux avaient la douceur ineffable de la désespérance. Non, cet homme ne m'a pas menti.

Puis il se sentait pris d'une pitié immense pour se malheureux, et il regrettait de n'avoir pu lui ouvrir davantage un cœur fraternel. Mais ce bon sentiment ne le consola pas de cette femme.

Quelquefois, tout en regardant la verdure frémissante de lumière qui bordait la route, éprouvait-il la satisfaction d'avoir su vouloir. Mais cela ne durait point, parce que cet effort l'avait épuisé. Il était inerte et désolé, ne voulait déjà plus, regrettait presque d'avoir voulu. Il en arrivait même à envier l'Autre, qui, certain d'avance de l'inutilité de toute lutte, ne s'épuisait plus inutilement à vouloir

et s'abandonnait aveuglément à son sort, résigné d'avance aux tourments inéluctables, mais attentif à la moindre joie.

Cependant les collines commençaient à s'estomper sur le ciel, la vallée s'accroissait et les paysages familiers se développaient, disparaissaient, se succédaient dans la marche rapide du train. Les petites gares, toutes garnies de vigne vierge, lui souhaitaient la bienvenue au passage avec le son clair de leurs cloches qui se répandait dans l'air limpide. Des caresses de fraîcheur le rassérénaient un peu. Il oubliait un instant, et un doux bonheur était là aux aguets pour l'envelopper. Il se laissait aller quelques moments à cet ineffable repos. Mais bientôt le souvenir cuisant lui enfonçait des pointes terribles dans le cœur. La paix, le calme étaient près de lui, il les sentait mais ne pouvait les saisir parce que la plaie était toute vive encore. Le tourment de l'impossible ne lui laissait aucun repos.

Il arriya enfin, prit le sentier entre les haies où les noires épines achevaient de fleurir ; il contourna les fossés du vieux château, où la flore aquatique s'épanouissait, abondante, longea le ruisseau sautillant bordé de hauts peupliers et entra dans la cour de la ferme.

Aussitôt les chiens bondirent dans les chenils, se dressèrent contre les grilles, aboyèrent à tue-tête. Les canards, qui finissaient de picorer, avec les poules et les pigeons, l'avoine qu'on leur avait jetée, levèrent la tête et, le bec en l'air, lancèrent un concert de coin coin coin ; les pigeons, d'un vol étoupé, regagnèrent les toits, tandis que les poules s'éloignaient avec des regards inquiets et défiants. Le vacarme était assourdissant. Il n'y avait qu'une servante qui gardait la maison, tout le monde était aux champs. Il sentit l'ardente vie d'été, un bourdonnement continu, comme le bruit d'une ruche en travail l'entourait. Oui, la vie continuait, elle ne s'arrêtait pas

un instant en son honneur, elle continuait tranquille et forte comme la fécondité même. Tout le bouleversement de son être intérieur ne semblait pas l'émouvoir. Calme, sereine, majestueuse et même aveugle, elle œuvrait selon la parole divine, attirant à elle toutes les forces.

Il passa la nuit à la fenêtre, parce que le flux et le reflux de ses sentiments l'empêchaient de dormir. Les arbres, comme des dômes, se détachaient tout en noir sur le ciel, où la lumière de juin veillait toujours, pour empêcher la terre de se reposer trop longtemps. Sous ces géants noirs, le ruisseau, brillant comme un serpent d'argent, murmurait, rêvait, racontait ses histoires d'amour. Mais lui, sentait toujours au fond de son cœur, aussi cuisante, la meurtrissure. Le souvenir n'en voulait pas sortir et il semblait que ce beau spectacle, loin de l'atténuer, en accentuât la plaie vive.



A la fin pourtant, énérvé, tremblant de fièvre, il s'endormit.

* * *

— Notre garçon est malade, médecin, dit, le lendemain, le vieux papa. Il est revenu hier avec la fièvre. La ville nous les détraque, médecin.

Le vieux praticien entra, braqua ses yeux gris sur le jeune homme, puis l'invita à l'accompagner. Ils prirent place tous deux dans l'antique cabriolet traîné par un vieux cheval aussi paisible qu'une vache, et partirent faire la tournée. On alla visiter quelques accouchées, quelques fractures, une maladie de langueur et un haut mal, sans compter les insolations.

Le vieux reprenait tout doucement le jeune dans sa main. Il l'avait soigné depuis sa plus tendre enfance. Depuis des années, il lui avait échappé, il lui fallait le temps de le reconnaître. Cela ne dura pas longtemps. Le vieil

homme n'avait pas beaucoup d'idées dans la tête, mais du moins celles qu'il avait étaient solides et sûres et faisaient à tout jamais partie de lui-même. Il ne fit aucune psychologie, mais il vit tout de suite ce qui faisait défaut chez son jeune ami.

— Nous n'aurons pas encore besoin du curé cette fois-ci, censier, dit-il en rentrant à la ferme. Seulement il ne faut pas rire. c'est plus grave qu'on ne le pense. Je vais vous indiquer le petit régime qu'il devra suivre rigoureusement, les premiers jours tout au moins : En se levant de bon matin, il boira un grand bol d'eau de la source. Après s'être lavé, le torse nu, à l'étang, il mangera une omelette avec une tranche de lard longue comme ma main et plusieurs grandes tartines de pain noir, couvertes d'un doigt de beurre. Alors il devra pomper l'eau pour les bêtes, couper le bois de la journée, traîner les litières de l'étable au fumier, puis il enfourchera le bidet et s'en

ira dans la campagne voir si rien ne manque aux varlets. A dîner, il mangera tout ce qu'il y aura à votre table, bœuf, veau, porc ou volaille, en abondance. Il se gavera, se remplira jusqu'au moment où il ne sera plus possible d'ajouter quelque chose. Et aussitôt le repas fini, en route, bâton à la main, à travers champs, à travers bois. Il ira voir la Roussette à Hantes, la Frisée à Bersillies, Jeannette à Cousolre et la Parisienne à Jeumont. Le soir, il se nourrira comme à midi ; puis, fumant sa pipe, se promènera jusque chez Clara, où tout en buvant deux bouteilles de bière des trapistes de Forge, il jouera une partie de piquet. Et il rentrera se coucher.

Vous entendez bien, dit-il, d'un ton bourru et autoritaire.

Et il s'éloigna en criant : On lui rendra de l'estomac, censier, et on lui refèra du sang. Dans quinze jours ce sera un autre homme.

Ce vieux barbare, jaloux de la force de sa

race, détenteur de ses secrets, eut raison. Le premier jour, saturé de nourriture, courbaturé par le travail, abasourdi par le grand air, enivré par la bière, le jeune homme dormit du sommeil sonore et profond des travailleurs, de ce mystérieux sommeil qui répare si merveilleusement les forces humaines, et le cerveau étourdi ne s'obstina plus à se buter contre la même pointe d'aiguille. Il vécut de la vie béate des bêtes et des choses.

Bientôt la jeune fille aux yeux d'ardoise mouillée ne fut plus dans sa vie qu'une ombre irréelle et gracieuse. La terre avait repris le principe actif de ses sentiments pour elle. La terre le possédait tout entier. Au fur et à mesure même que l'énergie lui revint, avec un sang plus frais et des muscles nouveaux, il en voulut à la pierrette d'avoir un instant troublé le cours de son existence et il y pensa avec rancœur avant d'arriver à l'indifférence. Il se retrempa aux sources

vives de l'être, la nature lui donna son inconscience heureuse de l'inconnaissable et le doux égoïsme du labeur. Tout son amour, toutes ses aspirations retournèrent à ce coin de terre qui l'avait pétri, formé, élevé.

Quand il rentra à la ville, il lui restait de ce rêve d'amour, en son cœur, moins que de la poussière des routes natales sur ses souliers.

T A B L E

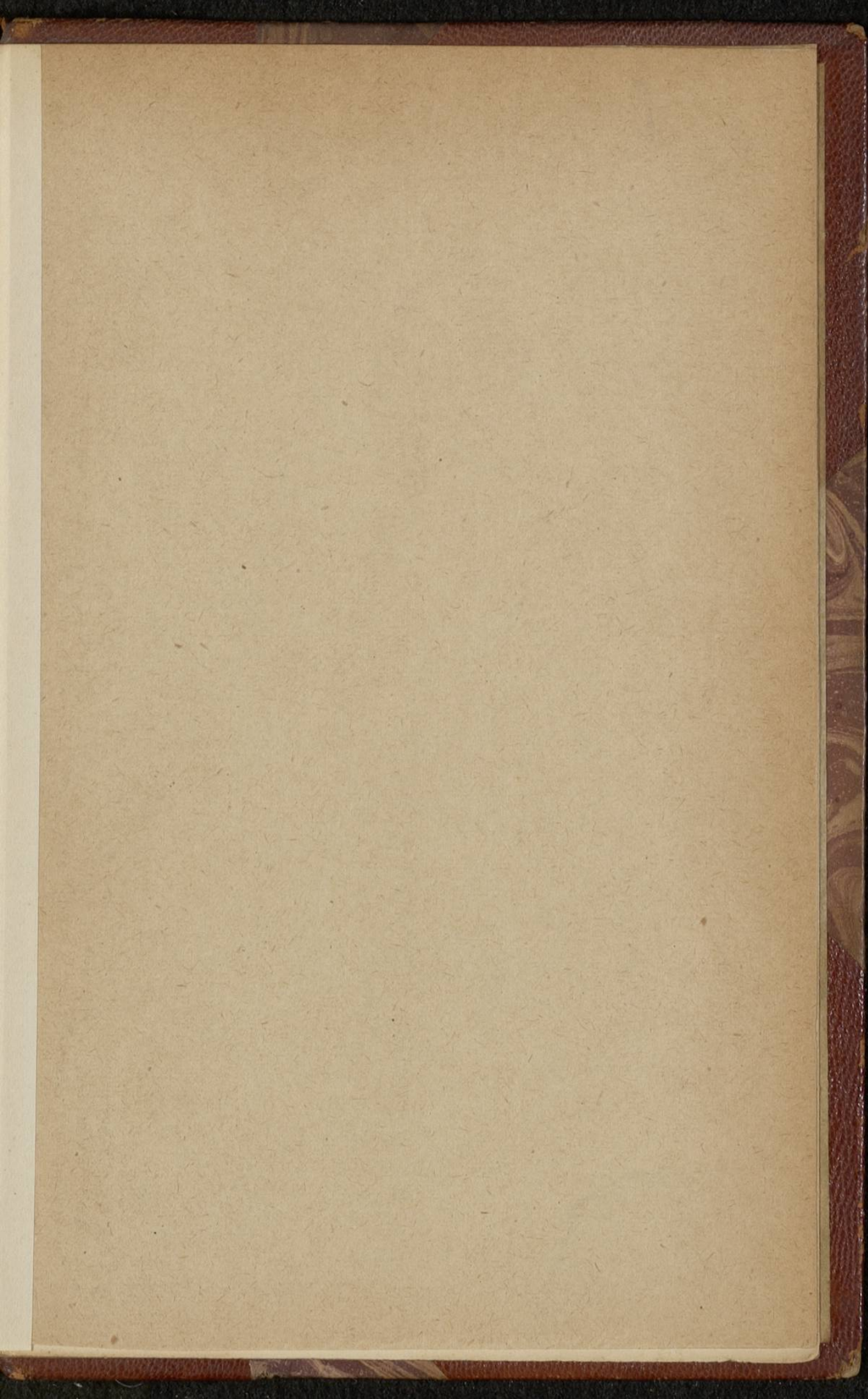
Amour d'enfant	page	9
Larmes en fleurs	»	69
Au vert	»	123
Le bouquet de chèvrefeuille	»	151
Coincidence	»	183
Epilogue	»	227

*Il a été tiré 15 exemplaires numérotés
sur papier de Hollande.*

Prix : 10 francs.

2.98

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR MATHIEU THONE, A
LIÈGE, EN SEPTEMBRE 1899, POUR LE COMPTE
DE LA LIBRAIRIE INTERNATIONALE.



LIBRAIRIE INTERNATIONALE

5, place St-Michel, Paris

LES ESCALES GALANTES

Roman par ANDRÉ RUYTERS.

Prix : fr. 3,50



SOUS PRESSE :

LA BESACE

Par Léon DONNAY

Croquis humoristiques. 1 beau vol. in-18, fr. 3-50

